This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

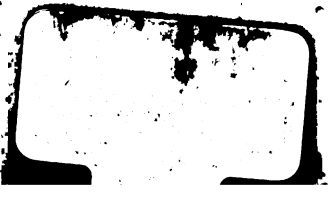
[par THIBAULT, gouverneur de Talmont]

Edition originale.

JULES ROUSSEAU
Provins (S.-&-M.)

2 parties en 1 volume.

Bien complet du frontispice et des 13 planches



JULES ROYER
Province(S-&-M)

UNS. 104 H 23

Frontispice.

Pédrille Ecrivant Sa vie.

Dessiné par A. de Lostre. Gravé par L. Crépy le fils.

LA VIE DE PEDRILLE DEL CAMPO,

ROMAN COMIQUE DANS LE GOUST ESPAGNOL.

*Par Monsieur T*** G.D.T.*

Avec les Cantates & autres Poëſies du même Auteur.

Le tout enrichi de Figures en Taille-douce.

A PARIS,

Chez PIERRE PRAULT, Libraire, à l'entrée du Quay de Gêvres, du côté du Pont au Change, au Paradis.

M. DCCXVIII.

Avec Approbation & Privilege du Roy.

TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
1 DEC 1958
OF OXFORD
LIBRARY

A

MADAME
LA MARQUISE
DE
BEUVRON.

MADAME,

C'EST à vous que Pedrille Del Campo doit le jour; le plaiſir que vous

font ſes ſortes d'Avantures, les gracieuſes exhortations avec leſquelles vous m'avez forcé de mettre la main à la plume pour commencer ce petit Ouvrage; l'agréable maniere dont vous en avez preſſé l'execution, enfin l'approbation dont vous l'honorez, tout cela m'oblige aujourd'huy à vous l'offrir comme un bien qui vous appartient. Vous voulez, MADAME, que ce fruit de mes heures perduës ſoit abandonné au public, j'y conſens; vos moindres deſirs ſont des ordres pour moy, & j'ay pour garantie

d'une approbation generale la délicateſſe & le juſte diſcernement avec lequel vous jugez des choſes les plus élevées. Je ne m'étendray point icy, MADAME, ſur tout ce qui pourroit rendre voſtre jugement, en faveur de ce petit Ouvrage, reſpectable au Lecteur le plus auſtere; voſtre modeſtie m'impoſe ſilence & c'eſt une condition ſans laquelle vous m'avez ménacé de ne point recevoir l'homage que je vous fais aujourd'huy. Pour ne pas vous déplaire il n'eſt rien que je ne faſſe; juſqu'à me taire,

tout me devient poſſible ; mais j'eſpere qu'on trouvera dans mon ſilence meſme tout ce que j'aurois pu dire dans les termes les mieux choiſis & que vous jugerez par mon exacte obeïſſance du profond reſpect avec lequel j'ay l'honneur d'eſtre,

MADAME,

Vôtre très-humble
& très-obeïſſant
ſerviteur, THIBAULT.

PEDRILLE DEL CAMPO AU LECTEUR.

VALA me dios, n'eſt-ce pas aſſez que j'aye abandonné l'Hiſtoire de ma vie à l'impreſſion ? on veut encore que je l'augmente d'u-

ne Préface, longue ſans doute ; il en faut une à quelque prix que ce ſoit, ſans cela le Livre ne vaudroit rien. Je voudrois pouvoir me conformer en cela au goût des Auteurs François, mais n'y comptes pas, amy Lecteur, car je n'ay rien autre choſe à te dire, ſinon que je ſuis bon Eſpagnol, ſans être critique, ſincére & plein du genie & des mœurs de ma

chere Patrie : Voilà toute ma Préface.

Ne t'étonnes pas si je suis si succinct : J'ay demeuré quelque temps chez un vieux Astrologue, homme au reste fort sensé ; il me repettoit sans cesse ce refrein : *Del que mucho habla pocas Buenas, Del que poco habla muchas Buenas.* Celuy qui parle beaucoup dit ordinairement peu de bonnes choses & celuy qui par-

le peu en dit quelquefois beaucoup d'excelentes. Je n'ay pas oublié cette maxime & je crois mon cher Lecteur, que tu ne trouveras pas mauvais que je la mette en usage.

AVIS DU LIBRAIRE.

QUELQUE succès que je me promette de Pedrille Del Campo, j'ay crû devoir presser l'Auteur de ce Roman de m'abandonner quelques pieces de Poësies qu'il sembloit négliger & qui me paroissent cependant di-

gnes de la curioſité du Public, ſur tout des Cantates qui ont été miſes en muſique par les perſonnes les plus connuës par leur habileté & leur délicateſſe. Je me flatte que le Lecteur me ſçaura bon gré de l'empreſſement que j'ay eu à les recüeillir.

LA VIE DE PEDRILLE DEL CAMPO

CHAPITRE PREMIER.

La naissance de Pedrille del Campo.

LA Famille des *Quevadu-ras* est connuë dans l'Espagne, elle a même fourni dans tous les temps des Héros qui en ont relevé la gloire;

ainſi je n'en feray point icy la Généalogie : Je diray ſeulement qu'elle s'eſt éteinte à la mort du jeune Comte *Alfonſe Caſtro de Quévadara*, unique eſpoir d'un vieux pere & l'auteur de ma naiſſance.

Il faiſoit ſes exercices à *Salamanque*, où il étoit admiré de tous ſes Maîtres pour ſes heureuſes diſpoſitions, & de tout ce qu'il y avoit de Dames pour ſes manieres galantes & polies. Mais quoyque le ſexe y ſoit charmant, aucune beauté cependant ne le touchoit tant que la fille d'une Fruitiere de ſon voiſinage ; il quittoit volontiers pour elle les Dames de ſa condition les plus aimables, & ſa paſſion le porta juſqu'à vouloir l'épouſer.

J'étois déja né de cette petite intrigue, & en peu de temps je me vis légitimé par un mariage clandeſtin. Mais une fortune auſſi conſiderable que celle de ma mere ne pouvoit demeurer long-temps ca-

chée; quelques voiſines de ſa trempe en conçûrent de la jalouſie, & comme la jalouſie eſt toûjours accompagnée de la curioſité, elles épiérent ſi attentivement les deux nouveaux époux, qu'elles ſçurent la moitié de l'hiſtoire, devinerent le reſte, & y ajoûterent ſur quelques mots que ma mere avoit indiſcretement laché des circonſtances qui rendoient ce mariage indubitable.

Un vieux & ſévere Gouverneur que Dom *Alfonſe* avoit près de luy en fut informé, & bien-tôt après ſon pere fit travailler vigoureuſement à la caſſation du mariage; cela n'eſtoit pas difficile, il étoit tiſſu de cent nullitez: Me voilà donc délégitimé, déclaré bâtard, & n'ayant plus pour tout titre que le nom de *Pedrille Del Campo*, & l'honneur d'être le petit fils d'une Fruitiere. Quant à ma mere on luy fit trés-expreſſe deffenſe d'avoir aucun commerce directement ou indirectement avec

mon pere, ſous les peines preſcrites aux perſonnes qui vont contre les ordres de la Juſtice.

L'Amour eſt aveugle, les Amans ſont ſans prudence, & les femmes ſans raiſon : Ma mere au lieu de faire de ſérieuſes réflexions ſur ſon deſaſtre, ſe laiſſa emporter par ſa paſſion ; elle ſe trouva à pluſieurs rendez-vous que luy donna le Comte mon pere, & le vieux Gouverneur en fut encore inſtruit, de ſorte que ma mere fut fouëtée & bannie à perpetuité de *Salamanque*.

La Cérémonie faite, ma grand-mere la conduiſit juſqu'à un Village prochain ; j'étois de la partie ; elle nous embraſſa avec d'ameres douleurs, & nous quitta le lendemain prenant la Route de *Valladolid*, avec quelques ſecours que le Comte luy avoit envoyez, & que ma grand-mere augmenta autant qu'elle put.

J'étois âgé de ſept ans & le Comte m'aimoit ; il chargea ma grand-

mere de me faire étudier & promit de satisfaire à tout ce qui seroit nécessaire pour mon éducation, ce qu'il fit exactement : mais j'étois dans le fort de mes études lorsqu'un Italien à qui il avoit donné un soufflet, luy passa son épée au travers du corps ; il expira peu d'heures après, & n'eut que le temps d'envoyer à ma grand-mere, une Bourse de cinquante & quelques Ducats, luy faisant recommander d'avoir soin de moy.

Ce coup frapa ma bonne grand-mere ; elle en versa un torrent de larmes, & comme j'étois en état de ressentir tout le préjudice que cette mort me portoit, d'ailleurs aimant tendrement le Comte mon pere, je fus cent fois tenté de courir à la recherche de l'assassin, & de luy rendre la pareille, mais tout bien consideré, je remis ma vangeance en un autre temps, & me voyant réduit à n'avoir dans les suites d'autre ressource que celle

de mon esprit, je résolus de m'appliquer soigneusement à mes études.

Le succès suivit ma loüable résolution; j'achevay mes humanitez avec un applaudissement général, & j'acquis en philosophie la réputation de génie supérieur: Enfin j'achevay mon cours, & ce fut alors que je me vis embaraſſé du party que je devois prendre. Je ne crus pas devoir penser à celuy des Armes; je ne me sentois pas assez de crédit pour y faire fortune, & je ne trouvay point d'autre expédient que de mettre à profit les Talens que Dieu m'avoit donnez.

CHAPITRE II.

Pedrille est Précepteur chez un Gentilhomme de Campagne.

JE n'eus pas plûtôt fixé mon chois, que mon Professeur de Philosophie dont j'entretenois la

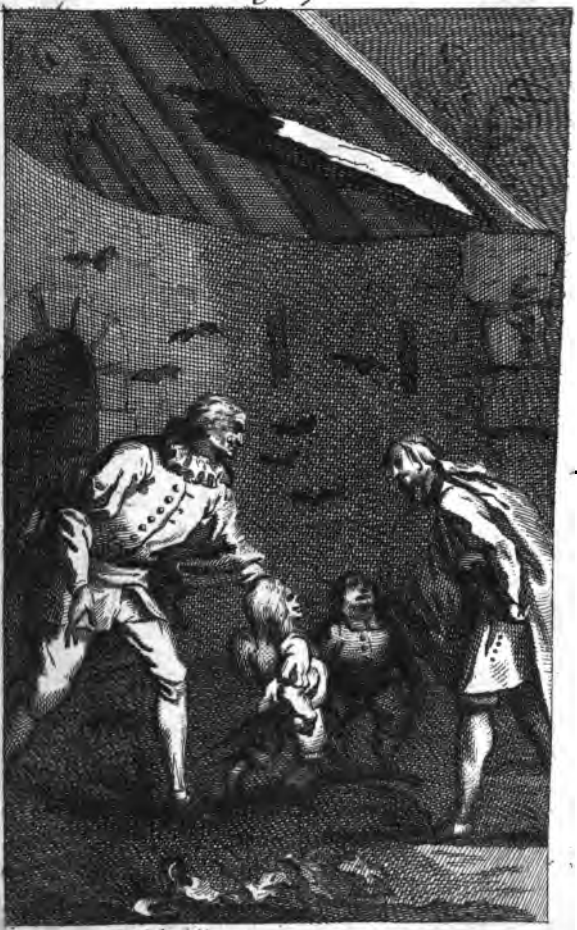
connoiſſance, me propoſa d'être le Précepteur des enfans d'un Gentilhomme de Campgane, Seigneur d'une Paroiſſe nommée *Elaldea*, & ſituée à ſept ou huit lieuës de *Salamanque*.

Je crus à cette propoſition que le Ciel ſe déclaroit pour moy, & que je n'avois plus qu'à demander ou même ſouhaitter : Je remerciay Monſieur le Profeſſeur avec des tranſports de joye qui luy firent plaiſir ; il me donna une Lettre pour le Gentilhomme, qu'il me dit être un homme de Lettres & grand Philoſophe, avec lequel je pourrois paſſer agréablement le temps ; tout cela me flata, je pris congé de mon Profeſſeur, & après m'être équipé en Pédagogue, je laiſſay ma Maiſon maternelle, & ma bonne grand-mere qui me combla de bénédictions & me recommanda d'être honnête homme par deſſus toute choſe.

Je couchay à la *Ventoſa*, chez

la veuve d'un Médecin, avec laquelle je liay connoiſſance dans la Voiture & je n'arrivay que le lendemain matin, au lieu de ma deſtination. C'étoit une vieille maſure qui menaçoit ruïne, & qui ſembloit avoir été bâtie par les Goths; cependant on y voyoit quelques ſignes de Nobleſſe qui la rendoient reſpectable aux Hameaux d'alentour; les dedans étoient tapiſſez de toile d'Araignée; la nuit s'y battoit contre le jour avec avantage; & les Hirondelles qui y nichoient impunément dans tous les coins, ſembloient diſputer au Seigneur les droits de proprieté.

On me fit parler au Gentilhomme, qui me parut encore plus vieux que la Maiſon; il lut la Lettre que je luy préſentay, & qui diſoit beaucoup de bien de moy; il en parut très-ſatisfait, & me demanda mon nom: Je luy dis que je m'appellois *Pedrille Del Campo*. (C'étoit le nom que mon pere & ma mere m'a-



Pédrille précepteur.

Dessiné par A. de Lestre. Gravé par L. Crépy le fils.

voient donné, en attendant que je puſſe porter celuy de *Quévadara*; parce qu'étant enſemble à la Campagne, ce fût dans un champ qu'ils céderent aux premiers tranſports d'une paſſion ſans laquelle je ne ſerois pas) Dom *Pedrille*, me dit-il, vous vivrez content avec moy, & moy avec vous, car j'aime la Philoſophie & les belles Lettres.

Il ordonna qu'on fît venir ſes deux enfans: je ne crois pas qu'on puiſſe voir un attelage de monſtres plus horribles; le mieux fait des deux n'étoit que boſſu & tortu, c'étoit le cadet; pour l'aîné il avoit outre cela de petits yeux très-chaſſieux, une bouche d'un demi pié, une tête énorme ſur un corps très-mince, & tout le reſte proportionné de la ſorte.

Je crus bonnement alors que mon Profeſſeur avoit commerce avec le Diable & qu'il m'avoit envoyé au Sabat. Cependant l'état où j'étois demandoit que je me raſſu-

raſſe ; on m'aſſigna une Chambre qui n'avoit aſſeurément été juſqu'à lors habitée que par des lézards : c'étoit une Sale baſſe dont on eut pû dans un beſoin faire un jardin, car l'herbe y croiſſoit merveilleuſement. Enfin, quelque diſgracieuſe que ma condition me parut dès ce premier abord, je pris poſſeſſion de mon cabinet dont je viens de parler, lorſqu'on en eût arraché les orties & autres eſpeces d'arbriſſeaux qui en avoient pris poſſeſſion avant moy.

J'y faiſois un plan d'arrangement lorſqu'on vint m'avertir que le dîner étoit ſervi ; j'allay où l'on me conduiſit ; le Vieillard étoit déja à table juſqu'au col avec ſes deux petits ſinges, entre leſquels on m'avoit laiſſé une place. Ils avoient derriere eux une vieille Gouvernante à qui il manquoit un œil, autre nouveau ſpectacle pour moy! Le Lecteur juge bien des réflexions que je faiſois ; j'admirois ſurtout la

Sageſſe de Dieu qui répand ſes dons diverſement & qui fait, quand il luy plaît, qu'un homme riche eſt à plaindre au milieu de ſes richeſſes, & qu'un gueux s'en tiendroit ſouvent à ſon état de miſere, s'il luy falloit prendre celuy de certains riches.

Tant que le repas dura, Madame la Gouvernante eut ſon œil attaché ſur moy; il ſembloit que cet œil me devoroit, mais il étoit de telle nature que je ne pouvois diſcerner ſi elle me regardoit en bien ou en mal: ce ne fût que par ſes empreſſemens à chercher ce qui me faiſoit plaiſir que je connus dans la ſuite ſes véritables ſentimens.

Quand nous eûmes dîné (ce qui ſe fit fort modeſtement) nôtre Gentilhomme m'invita à faire avec luy un tour de promenade; je le ſuivis & il me conduiſit dans une Place qu'un vieux Cheſne rendoit aſſez agréable par l'ombre de ſon feüillage. Quand nous y fûmes arrivez, Dom *Pedrille*, me dit-il, montrez

moy vôtre main, j'ay de grandes connoiſſances ſur les choſes à venir, car depuis mon jeune âge juſqu'au jour où vous me voyez, je n'ay pas ceſſé un moment de m'appliquer à la belle ſcience de l'Aſtrologie judiciaire & à la Chiromancie, & je veux voir dans vôtre main ſi vous êtes de ces heureux mortels qui ſont nez ſous de favorables conſtellations.

Je me préparois à luy dire indiſcretement quelque choſe du peu de foy que j'ay en ces ſortes de ſciences, lorſqu'il me prit la main & regardant attentivement il s'écria ! que de ſecrets, mon cher enfant, le Ciel n'a-t-il pas attaché à cette main! ou plûtôt à vôtre vie ! *l'Amour à fait vôtre bonheur, l'Hymen a fait vôtre malheur ; l'Amour fera vôtre malheur, l'Hymen fera vôtre bonheur.*

Je le priay de m'expliquer cette Enigme, à laquelle je croyois entrevoir quelque vérité ; mais il s'en

excusa sur ce qu'il ne pouvoit pénétrer dans le détail des secrets de Dieu, & m'ajoûta qu'on portoit certains caracteres écrits dans la main & sur le front, que les Connoisseurs pouvoient lire seulement; que Dieu se réservoit de les expliquer par les évenemens, & que cependant on pouvoit juger de la nature de ces évenemens par ce que disoient ces caracteres.

Il disserta trés-long-temps sur l'étenduë de la connoissance Astrologique; & pour me prouver sensiblement sa derniere proposition, il tira plusieurs conséquences des caracteres qu'il disoit avoir lûs dans ma main, & enfin il m'avertit de fuir l'Amour qui devoit causer mon malheur; il m'assura que c'étoit un écuëil que je devois éviter & regarder comme l'obstacle aux grands desseins que le Ciel avoit formé sur ma personne.

Mais le verbiage du bonhomme, ne fit pas grand effet & j'eusse

défié de bien meilleurs Philosophes que luy, de se garentir eux-mêmes du trait qui m'avoit déja blessé & que j'ay ressenty si vivement dans les suites.

CHAPITRE III.

Pedrille est amoureux.

J'Ay dit que javois couché à la *Ventosa*, chez la veuve d'un Médecin, avec laquelle j'avois lié connoissance dans la Voiture; elle avoit la tête remplie d'idées romanesques, & aimoit la Poësie jusqu'à s'en mêler. Comme dans la conversation je me nommay par occasion, elle me demanda avec surprise si j'étois ce *Pedrille Del Campo* de qui elle avoit lû de si jolies choses; (elle vouloit parler de quelques piéces de Poësie que j'avois faites & que l'on avoit imprimées.)

Je répondis qu'elle avoit pû lire de moy un petit receüil de Poëſies ; mais que c'étoit un Ouvrage d'Ecolier qui ne méritoit pas l'eſtime qu'elle en faiſoit : ma réponſe ne fit qu'exciter ſes longs complimens qui m'auroient ennuyé, ſi la beauté de ſa fille ne m'avoit pas rendu les empreſſemens de la mere trés-agréables.

Figurez-vous l'Amour même ſans bandeau, ou pour mieux dire, figurez-vous Vénus avec un air modeſte ; ce n'eſt point encore aſſez pour exprimer la beauté de cette aimable fille ; Quelle épreuve pour un jeune cœur !

Elle attiroit les yeux de toutes les perſonnes qui étoient dans la Voiture, & je m'apperçus qu'un jeune Cavalier s'empreſſoit fort auprès d'elle ; j'en conçus même de la jalouſie : Premier effet de l'Amour qui regnoit déja dans mon âme.

Nous arrivâmes à la *Ventoſa* ;

Comme il étoit tard & que la veuve se faisoit un plaisir de me rompre la tête de ses chimeres, & qu'elle avoit chez elle un magazin de Manuscrits suffisans pour satisfaire à cette frénétique envie, elle me pria avec instance d'y descendre, m'y offrit un couvert & un lit, & fit si bien avec le penchant que j'avois à accepter sa proposition, que je passay sur toutes les façons que l'on fait en ces sortes d'occasions, sans blesser néanmoins le Galant qui se trouva de la partie; au contraire il m'acosta pendant que la mere & la fille se déshabilloient & donnoient quelques ordres, & me pria de faire avec luy un tour de promenade dans un Jardin qui ornoit cette Maison, qui me parût fort agreable: là il s'ouvrit à moy & me dit; Dom *Pedrille Del Campo*, vous voyez l'homme du monde le plus amoureux & le plus malheureux; j'aime *Dona Lorenza*, (c'est ainsi que s'appelloit la

la belle,) le Ciel m'a donné du bien & de la naiſſance, je mets tout à ſes piez; ſa mere même autoriſe mon amour & cependant je ne puis fléchir la cruelle, elle reçoit tous mes homages avec une indifférence qui me fait mourir, & quand je luy parle de mariage, elle me menace de ſe faire Religieuſe: Dom *Pedrille*, ne ſuis-je pas bien à plaindre?

A ce diſcours je ſentis mon cœur ſoulagé de je ne ſçay quel fardeau; les plaintes de mon rival me réjoüiſſoient & ſans oſer me flater d'être heureux je m'applaudis de mon bonheur. Je luy répondis cependant que je prenois beaucoup de part à ſon chagrin & que ſi je pouvois quelque choſe pour ſon ſervice je le ferois avec plaiſir: vous pouvez tout, me dit-il, elle aime les ouvrages d'eſprit, & ſi vous m'en faites un dont elle me croye l'Auteur, peut-être ſe laiſſera-t'elle fléchir; daignez me rendre ce ſer-

vice, je n'en ſeray pas ingrat. Je le luy promis malgré la répugnance que j'avois à ſervir mon rival : mais il ne ſe contenta pas de ma promeſſe ; il voulut être ſervi ſur l'heure, il tira ſes tablettes, me les mit entre les mains & s'éloigna de moy, en me diſant ; je vous laiſſe, mon cher ami, faites-moy quelque choſe de bien tendre & qui puiſſe plaire à ma Maîtreſſe.

Je trouvay ſes empreſſemens étranges : luy repreſenter que l'on ne commande pas au genie poëtique eût été choſe inutile, car les amans n'ont point d'oreilles ; ainſi il fallut me frotter le front & ronger mes doigts ſans attendre davantage, n'étant pas fâché de me concilier ſon amitié, j'étois d'ailleurs le maître de donner à ma piece l'effet que je voulois qu'elle eût.

Je fis donc ce *Romance* connu maintenant de toute l'Eſpagne qui commence par *Lorenza Lorenza*, malgré les diſtractions que ſon im-

patience me cauſoit, (car pendant une demie heure que je mis à le faire il vint voir plus de cinquante fois ſi j'avois fini.) Je luy lus la piece qui le fit pâmer de joye, il m'embraſſa & l'ayant reluë luy-même deux ou trois fois, il me dit qu'il la donneroit à la belle *Lorenza* comme une piéce qu'il venoit de faire en ſe promenant avec moy.

Nous rentrâmes & je trouvay la veuve qui m'attendoit avec une impatience incroyable; elle me mena dans ſon cabinet où m'ayant fait aſſeoir, elle me dit qu'elle avoit un petit ouvrage à me communiquer; elle tira auſſi-tôt d'une tablette une rame de papier manuſcritte; je crus que c'étoit le recüeil de toutes les Poëſies connuës en Eſpagne; mais elle me dit que c'étoit le commencement d'un Poëme qu'elle avoit entrepris & qu'elle intituloit l'*Hiſtoire d'Eſpagne*: je luy répondis que l'ouvrage me paroiſſoit de longue haleine; Qu'importe, me re-

pliqua-t'elle, je le finiray bien-tôt, car j'en fais tout au moins quatre cens vers par jour ; cette raison acheva de me convaincre qu'elle étoit folle ; c'eſt pourquoy je pris le party de loüer ſa facilité & de flatter ſa folie en la priant de me lire quelque choſe de ſon ouvrage.

Elle commença & je feignis de l'écouter avec attention : de temps en temps j'applaudiſſois, car je m'appercevois que cela luy chatoüilloit le cœur. Ces applaudiſſemens me coûterent cher ; on vint nous avertir que le ſouper étoit prêt & j'avois un beſoin extrême de manger : mais je penſay me dégoûter pour jamais de la Poëſie quand je vis qu'elle s'opiniâtroit à me réciter ſes mauvais bouts rimez & que ſourde aux inſtances qu'on luy vint faire à pluſieurs repriſes de venir ſe mettre à table, elle avoit réſolu de me faire ſouper par cœur, & de me bercer avec ſon ennuyeux Poëme : D'ailleurs l'impatience que j'a-

vois de revoir la belle *Lorenza* & la crainte que ma piéce n'eût prévenu son cœur en faveur de mon rival me martyrisoit; j'eusse souhaité que le feu du Ciel fût venu consumer l'Histoire d'Espagne qui me faisoit mourir; tout m'étoit devenu importun & je ne m'étois jamais de ma vie trouvé dans une si fâcheuse conjoncture: mais le Ciel voulut enfin soulager ma cruelle peine. Lorsque j'y pensois le moins *Dona Lorenza* vint elle-même & pria sa mere d'un ton gracieux de vouloir remettre la lecture de son Poëme aprés le souper; cette priere & la présence d'un objet si charmant me rendirent la vie, & je revins comme d'un profond assoupissement. La Veuve répondit qu'il falloit attendre qu'elle eût achevé la lecture du chant troisiéme, où elle en étoit alors; mon cœur y consentit sans peine; j'esperois que cela n'iroit pas loin & j'avois devant mes yeux de quoy me dé-

dommager des peines de mon esprit.

La belle *Lorenza* prit place, & nous eûmes toûjours les yeux attachez l'un sur l'autre, pendant que la veuve s'épuisa la poitrine à nous déclamer le reste de son troisiéme chant, qui consistoit encore en trois cens vers ou environ ; je recommençay à luy donner des applaudissemens, & je m'apperçûs que *Dona Lorenza* en rioit sourdement, cela me fit plaisir & je connus par-là son bon goût.

Pour trancher court, le Poëme éternel eût une fin ; je dis à la Dame que j'étois surpris qu'une femme pût avoir une si grande imagination qu'elle avoit eûë pour composer un ouvrage de cette consequence. Ma mere, dit à cela la belle *Lorenza*, a naturellement le genie propre aux ouvrages grands & serieux, comme vous l'avez propre aux pieces tendres & délicates : je n'ay en verité rien

vû de si touchant que vôtre dernier *Romance* ! Quel *Romance*, luy répondis-je ? Celuy répliqu'a-t'elle, que vous avez fait aujourd'huy & qui passe sous le nom de Dom *Fernandez*, (c'est ainsi que s'appelloit mon Rival) Quand on a lû les Ouvrages d'un homme, ajoûta-t'elle, on reconnoit aisément son stile ; & j'ay bien connu que cette piece étoit de vous.

Je m'en excusay le mieux que je pus ; je ne demande point, me dit-elle, que vous trahissiez la foy que vous pouvez avoir donnée là-dessus à Dom *Fernandez*, mais vous ne m'empêcherez pas de croire que cette piece est de vous. Pour tâcher de la dissuader, je témoignay un grand plaisir de la voir aussi-bien que la veuve que ce discours surprenoit.

Dona *Lorenza* nous la lut d'un ton si touchant que j'entrevis aisément qu'elle étoit pénetrée de mes tendres paroles, & je ne fus pas fâ-

ché de l'opinion où elle étoit que ces paroles étoient de moy. La Veuve s'écria que c'étoit une piéce de Maître & que Dom *Fernandez* n'étoit pas capable de l'avoir faite : en un mot j'eus beau dire ; elles conclûrent qu'elle étoit de moy & nous nous mîmes à table quand nous eûmes félicité Dom *Fernandez*, elle d'une maniére ironique & moy dissimulée.

Lorsque nous fûmes au dessert, la conversation commença & tomba par occasion sur la sympathie ; chacun dit ce qu'il en pensoit ; mais les hommes se flatent aisément & je n'eus jamais tant de plaisir que lorsque j'entendis dire à Dona *Lorenza* qu'il étoit admirable qu'on ne pût aimer des gens qu'on voyoit souvent & depuis long-temps & qu'au contraire on se trouvât forcé d'en estimer d'autres dès la premiere vûë & cela sans pouvoir bien définir pourquoy.

Je tiray de ces mots des consé-

quences

quences très-favorables pour moy; je ne doutay plus que je ne fusse aimé & mon amour en reprit de nouvelles forces : Il est vray que je ne me trompois pas de beaucoup, & le lendemain que je partis pour aller chez le vieux Gentilhomme, où il est temps que je retourne, je m'apperçus que mon départ ne faisoit pas plaisir à cette aimable personne.

CHAPITRE IV.

Ce qui arrive à Pedrille chez le vieux Gentilhomme.

JE vivois assez tranquillement, quoyque mal à mon aise, dans ma nouvelle condition, & je prenois soin de me concilier tous les esprits afin de vivre en paix; je croyois y avoir réüssy en voyant les empressemens de la Gouver-

nante qui redoubloient tous les jours ; mais le Diable s'en mêla & je n'ay jamais eu de plus cruelle ennemie que cette Megere.

Le bon homme étoit allé à *Avila* au devant du Prince de Léon qui y arrivoit ; il y avoit mené ſes deux fils pour les luy preſenter, de maniere que j'étois reſté ſeul avec la Gouvernante & une Cuiſiniere : Nous mangions tous les jours à même table & elle affectoit de me ſervir ce qu'il y avoit de meilleur, ce que j'attribüois au reſpect qu'elle avoit pour moy ; car qui eût pû deviner que cette vieille m'aimât ? il n'étoit cependant que trop vray. Un ſoir que je voulois me retirer après le ſouper, elle me dit, Dom *Pedrille*, vous aimez bien la ſolitude, on ne vous voit qu'à demy ; donnez du moins un quart d'heure à ceux qui vous eſtiment & vous honorent : Je luy répondis que ſi ma compagnie luy étoit agréable, je conſentois à ce

qu'elle désiroit de moy. Nous étions seuls & elle m'aimoit éperduëment, c'en fut assez pour passer sur toute consideration : Mon cher fils, me dit-elle, vous méritez beaucoup ; je voudrois avoir une Couronne, je vous la donnerois préferablement à tous les hommes du monde; en disant cela, elle me sauta au col & pensa m'étrangler par ses étroits embrassemens ; j'eus beau m'en défendre, elle me tenoit la tête à deux mains & me donnoit mille baisers redoublez que j'étois forcé de luy rendre.

J'eusse bien voulu luy laisser mon manteau ; mais il ne fut pas possible de me débarasser de cette Démoniaque, qui voyant la résistance que je faisois me disoit encore, Comment, petit garçon, il semble que je veux vous tuër ! apprenez, *Pedrille*, que je peus faire vôtre bonheur ; quoyque je ne sois qu'une Gouvernante, j'ay de quoy vous rendre riche & vous ôter de

la néceſſité où vous êtes d'être Précepteur. Cela me fit ouvrir les oreilles ; je m'étois toûjours douté qu'elle avoit un tréſor, & c'étoit l'opinion de tous les Domeſtiques. Je commençay donc à ſuccomber, & le Diable ſe ſervant de l'envie que j'avois de m'enrichir, me fit condeſcendre à tout ce qu'elle voulut.

Elle pouſſa la choſe juſqu'à vouloir que je l'épouſaſſe par avance ; j'y conſentis, & j'avouëray ingenument que l'interêt m'aveugla ſi fort, que je la pris pour *Lorenza* : Mais le jour vint, cette charmante image s'évanoüit de mon eſprit ; je ne retrouvay plus que la vieille avec tout ce qu'elle avoit de plus dégoutant, & mon repentir vengea bien *Lorenza* de l'injuſtice que je venois de luy faire.

Je me conſolois cependant par l'eſpoir que la dot me dédommageroit de tout & je parlay même à ma Guenon de formaliſer ce ma-

riage & de ſonger à ce qu'elle me vouloit donner par préciput dans nôtre Contrat, (car comme on dit, il n'y a que le premier pas qui coûte.) Elle me promit de voir là-deſſus un Notaire de ſa connoiſſance, & m'aſſura qu'elle vouloit m'avantager de quatre mille ducats, & que nous pourrions contracter ſi-tôt que nôtre Gentilhomme ſeroit revenu. Ces quatre mille ducats me mirent le cœur au ventre; je l'embraſſay tendrement & luy proteſtay que je l'aimerois toute ma vie avec une fidelité inviolable.

CHAPITRE V.

Pedrille va à la Ventoſa.

MON mariage prétendu ne diminua rien de mon amour pour *Lorenza*; je ſongeois continuellement à elle, je me rappel-

lois la douleur que j'avois remarquée sur son visage en la quittant, & ne doutant pas que je n'en fusse aimé, je n'aspirois qu'au bonheur de la revoir. Quel plaisir, me disois-je, si je pouvois luy faire un aveu de ma flâme! Elle l'approuveroit sans doute, & je joüirois d'une félicité dont je n'ay maintenant qu'une opinion incertaine, hélas! je l'ay trop-tôt quittée, j'eusse pû trouver un honnête prétexte pour demeurer plus long-tems auprès d'elle! que n'en ai-je profité? malheureux que je suis! j'ay laissé mon Rival auprès de *Lorenza*, & il aura peut-être sçû à la fin toucher cette belle!

Ces cruelles idées ne me donnoient pas un moment de repos, & je résolus d'aller rendre visite à la veuve, sous prétexte de luy faire voir une piéce que je composay à sa loüange: je demanday permission à ma demie épouse, d'aller faire un tour à *Salamanque* pour ré-

gler quelques affaires de ma famille; je me garday bien de luy dire que j'allois à la *Ventosa* chez la Veuve. Comme après quinze jours de ce mariage prématuré, elle pouvoit aisément supporter une absence de cinq ou six jours & qu'il paroissoit naturel que je misse ordre à mes affaires avant de contracter, elle consentit à mon départ, & m'enjoignit cependant de revenir le plûtôt que je pourrois, m'assurant qu'elle jugeroit de mon amour par l'empressement que j'aurois à revenir auprès d'elle.

Je partis donc, & je me trouvay en moins de deux heures à la *Ventosa*: je fus chez la Veuve, & le Ciel sembla me favoriser; je n'y trouvay que ma belle *Lorenza*; sa mere étoit allé à la Messe. On peut juger dequel transport de joye je fus saisi; mais que me servit cette heureuse conjoncture? empêché par une timidité dont tous les jeunes cœurs sont capables, je

n'osay rien luy découvrir de mon amour ; à peine mes yeux parlerent-ils, encore craignois-je qu'ils ne fussent entendus.

Elle témoigna une joye entiere de me revoir ; cela devoit m'enhardir, cependant je ne fis que balancer inutilement jusqu'à ce que la Veuve revint, qui m'embrassa tendrement & me dit qu'elle m'avoit beaucoup d'obligation de ce que je songeois à elle.

Je luy présentay la piéce que j'avois composée à sa loüange ; elle en fut extasiée, & jusqu'à l'heure du dîner ne cessa pas de me remercier : Quand nous eûmes dîné elle me tira à part, & me dit que Dom *Fernandez* se figuroit que je leur avois dit que j'étois l'autheur du *Romance* dont j'ay parlé cy-devant, & qu'il en étoit fort en colere, quelque chose qu'elles eussent pû luy dire, pour luy ôter cette croyance ; elle ajoûta que l'indifférence de sa fille aigris-

ſoit encore ſa colere, & qu'elle me prioit, lorſque je me trouverois avec elle, de tâcher de luy inſpirer des ſentimens plus favorables pour Dom *Fernandez*, parce que c'étoit un très bon party qu'elle ménageoit depuis long-tems.

Je luy promis de luy parler de la bonne ſorte; mais ce n'étoit pas mon deſſein : je ſouhaittois ſeulement qu'elle me donnât occaſion d'être ſeul avec cette charmante perſonne, me promettant bien de n'être pas ſi réſervé que le matin. Cela arriva comme je l'eſperois ; ſur le ſoir la Veuve nous propoſa d'aller nous promener dans une eſpéce de mail, qui n'étoit pas éloigné de chez elle & où tout ce qu'il y a de beau monde dans le lieu, va goûter tous les ſoirs le plaiſir de la promenade.

Quand nous y fûmes arrivez, la Veuve ſe joignit à une compagnie de connoiſſance qu'elle y trouva & je me vis ſeul avec ma

belle *Lorenza*: que de choſes ne devois-je pas luy dire! cependant je balançay encore pendant plus d'une heure; quand j'ouvrois la bouche pour luy dire que je l'aimois, il ſembloit que mes paroles ſe glaçoient ſur mes lévres: enfin revenant à moy, je fis réflexion à l'occaſion que je perdrois ſi je tardois davantage; ainſi ſurmontant ma cruelle timidité; belle *Lorenza*, luy dis-je, que je ſuis malheureux de vous avoir vûë! je ne puis vivre ſans vous, vôtre image me ſuit partout, & je vous aime avec la plus vive paſſion que l'on puiſſe s'imaginer, ſans que j'oſe me flater que mes ſoupirs vous ſeront agréables.

Je n'avois pas achevé ces mots que je prononçois d'une voix tremblante, quand Dom *Fernandez* arriva; cette vûë nous glaça & *Dona Lorenza* interdite fut un long-temps ſans ſçavoir ce qu'elle devoit faire ou dire; cependant elle ré-

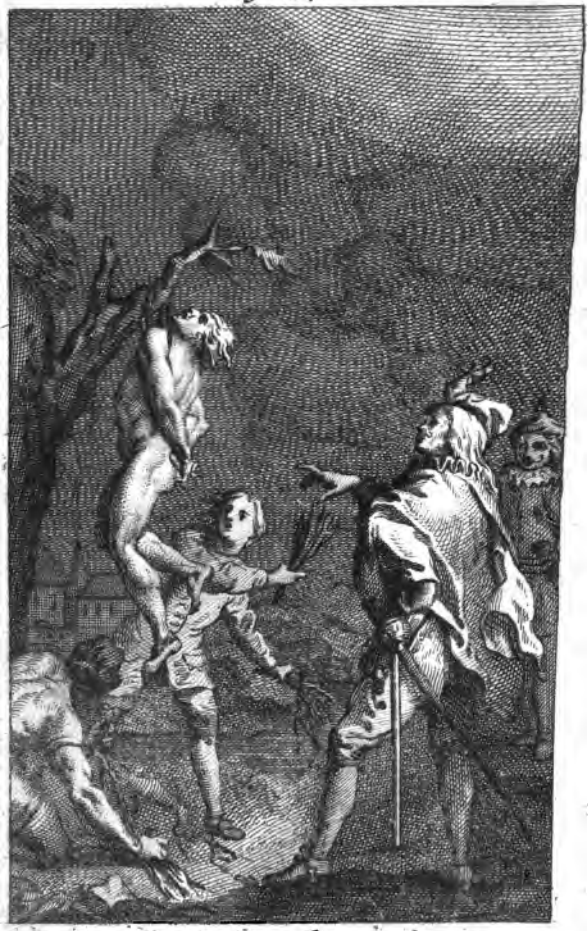
pondit froidement au compliment que luy fit Dom *Fernandez* & me dit à l'oreille ; reconduiſez moy à l'endroit où eſt ma mere & laiſſez moy-là comme ſi vous m'aviez rencontrée par hazard en cette promenade où vous demeurerez juſqu'à ce que je vous envoye chercher. Je l'entendis parfaitement, & cela fut executé comme elle le ſouhaittoit : je la menay au lieu où étoit la veuve ; je la laiſſay avec elle & Dom *Fernandez*, & elles prirent peu de temps après le chemin de leur maiſon, tandis que me promenant ſeul je fis mille profondes réflexions ſur le malheur que j'avois éprouvé dans mes projets de déclaration.

Je demeuray long-temps dans cette ſituation, & la nuit ayant chaſſé tout le monde du mail, je commençay à m'ennuyer de ce que la belle *Lorenza* ne m'envoyoit point chercher ; je ne doutay plus que Dom *Fernandez* ne dût cou-

cher chez la veuve & que je ne fusse frustré de cette douce esperance qui m'avoit fait partir d'*Elaldea*.

Plein de douleur & de desespoir je commençay un nouveau tour de promenade ; mais ce devoit être le dernier & je ne songeois plus qu'à prendre mon parti ; j'allois la tête baissée & sans faire attention à ce qui se passoit autour de moy, lorsque je me sentis appliquer quatre ou cinq coups de bâton consécutifs qui m'obligerent de me retourner : C'étoit de la main de Dom *Fernandez* qu'ils partoient ; je sautay sur luy ; j'arrachay sa canne & j'allois luy rendre ce qu'il m'avoit donné, lorsqu'il mit l'épée à la main, appella ses gens qui n'étoient pas loin de là & en les attendant me poussa de grandes bottes que j'eus assez de peine à parer.

Ils arriverent & il n'y avoit pas une âme dans ce lieu de promenade ; de sorte que je me vis à la



Pédrille foüette.

Dessiné par A. de Lestre. Gravé par L. Crépy le fils

mercy de ces Boureaux dont je voulus vainement me débaraſſer ; ils étoient cinq ou ſix à me tenir, & mes efforts ne ſervirent qu'à me faire déchirer mon habit de haut en bas ; ils me lierent les deux mains, me ſuſpendirent à un arbre, & m'ayant arraché mes chauſſes par morceaux, un d'eux me donna plus de deux cens coups de fouet que Dieu veüille le luy rendre un jour : aprés quoy ils me délierent & m'ayant laiſſé pour mort ſur la place, ils s'en allerent chez la Veuve, où j'ay ſçû depuis que Dom *Fernandez* courut avec empreſſement ſe vanter de ſa belle action.

Je fus plus d'une heure à reprendre mes eſprits ; quand je me vis dans cette ſituation & que je ſongeay que je n'étois pas en état de paroître de long-temps devant les yeux de ma belle *Lorenza*, je penſay rendre l'âme & j'eus regret d'avoir paré les coups du traître Dom *Fernandez*.

CHAPITRE VI.

Pedrille eſt traité par un Chirurgien du Village.

JE faiſois mille funeſtes réflexions lorſque j'entendis marcher vers l'endroit où j'étois étendu par terre ; comme la nuit étoit venuë & qu'elle étoit très-obſcure je ne pus rien diſtinguer juſqu'à ce que j'entendis une voix qui m'appelloit ; j'en friſſonay d'abord, mais comme je fis réflexion que mes ennemis n'avoient rien oublié pour rendre leur vengeance parfaite, je répondis à la ſeconde fois que l'on m'appella & j'entrevis deux hommes qui s'approcherent de moy ; je leur demanday ce qu'ils me vouloient ? un d'eux me répondit qu'il étoit le Chirurgien du Village & qu'il avoit ordre de me mener chez

luy, afin d'apporter remede aux mauvais traitemens que j'avois reçus : C'eſt-à-dire, luy répondis-je, que Dom *Fernandez* n'a pas voulu me tuër de ſa propre main pour s'épargner une mauvaiſe affaire, & qu'il vous a gagé pour achever ſon ouvrage : Non non, ne craignez rien, me repliqua-t'il, je n'approuve point le procedé du cruel Dom *Fernandez* & c'eſt la belle *Dona Lorenza* qui s'intereſſe à vôtre ſort; venez avec nous & vous vous éclaircirez de la verité.

Il n'en fallut pas davantage pour me faire oublier tous mes maux; je me levay du mieux qu'il me fut poſſible & avec le ſecours qu'ils me donnerent, j'arrivay chez le Chirurgien où l'on me prépara auſſi-tôt un lit pendant qu'il viſita avec ſoin mon corps maltraité. Comme je n'avois aucune bleſſure dangereuſe il ſe contenta de me frotter avec une huile ſouveraine en pareilles occaſions, & m'ayant fait voir un

billet de *Lorenza* qui le prioit de prendre soin de moy il me fit coucher.

Si-tôt que je fus au lit on m'apporta un boüillon & une heure après des œufs frais : J'allois les avaler lorsqu'il vint une fille de la part de *Dona Lorenza* pour sçavoir de mes nouvelles ; je la priay de témoigner à sa Maîtresse tout le ressentiment que j'avois de ses bontez.

Que je passay une agréable nuit ! quelqu'embaras que me dût causer mon retour à *Elaldea*, je me trouvois trop heureux d'avoir pû connoître les sentimens de mon aimable *Dona Lorenza* ; je ne me sentois plus tenté par les quatre mille ducats, & je me flatois même que je devois tout attendre de cette génereuse personne.

Le lendemain le Chirurgien entra dans ma chambre ; & me trouva beaucoup soulagé ; il s'assit près de mon lit & me demanda le sujet du

du grand couroux de Dom *Fernandez* : Je luy racontay ce qui en étoit ; il me plaignit & me dit de ne rien m'épargner tant que je serois chez luy ; qu'il devoit sa fortune au pere de *Dona Lorenza*, & qu'il seroit bien aise de luy marquer la reconnoissance qu'il conservoit des services que luy avoit rendus cet honnête-homme de Médecin.

Il envoya chercher un Tailleur pour m'habiller, & luy ayant fait prendre ma mesure il luy ordonna de choisir le plus beau drap qu'il trouveroit dans le Village, au cas qu'il n'en eût pas chez luy : Le Tailleur répondit que nous en serions contens & qu'il alloit mettre tous ses ouvriers en bésogne, pour me servir promptement.

Quand le Tailleur fut sorti, le Chirurgien me dit qu'il étoit obligé d'aller voir ses malades, & m'offrit de me donner un livre pour me désennuyer, en attendant qu'il revint ; j'acceptay son

offre ; il m'en montra plusieurs : mais voyant qu'il n'y en avoit pas un qui fut de mon goût ; attendez, me dit-il, j'ay icy un manuscrit en assez mauvais état, je vous en feray présent, & vous pourrez peut-être en faire dans la suite quelque chose d'agréable au public ; c'est un ouvrage encore brut & sans ordre, le voilà, lisez-le.

Il me donna le Manuscrit qui avoit pour titre *les amours de Zéro-zaïde & du Berger Alcidon* ; comme j'ay toûjours gardé cet original, je croy dévoir m'acquitter des conditions auſquelles il m'en fit présent, & le Lecteur ne sera peut-être pas fâché que je luy en fasse part.

CHAPITRE VII.

Les Amours de Zérozaïde & du Berger Alcidon.

NOUVELLE.

PEndant tout le temps que les Mores avoient tenu l'Empire de *Grenade*, il n'y avoit point eu de Familles parmy eux qui se fût plus distinguée que celle des *Gazules*, elle pouvoit être mise ; en paralelle avec celle des *Abencerrages* & des *Almoradis*; mais ces dernieres ne l'emportoient pas sur cette vaillante race. Ces trois familles avoient fournis plusieurs Rois à l'Empire de Grenade, qui avoient soutenu avec applaudissement la gloire de leurs noms, & elles se distinguoient encore plus particuliérement par une politesse & des maniéres tout-à-fait contraires à la grossiereté de leur Nation.

Le Brave *Albrahin Gazules* avoit une fille d'une beauté parfaite, mais d'une vertu à l'épreuve de toutes les recherches que luy faisoient les plus galands Seigneurs de la Cour de Grenade; elle ne se plaisoit à recevoir les homages d'aucun d'eux, elle les fuyoit même, & la solitude faisoit seule ses délices.

Sa mere qui l'aimoit éperduëment, étoit obligée de demeurer avec elle une grande partie de l'année à la Campagne, pour flater son humeur solitaire; & lorsque l'hyver venoit, ce n'étoit encore qu'avec regret que cette belle personne quittoit les déserts pour être l'ornement d'une Cour brillante & voluptueuse: L'Amour avoit charmé son jeune cœur; ces mêmes déserts étoient le séjour de l'objet dont elle étoit enchantée, & lorsqu'elle soupiroit pour la Campagne, elle ne soupiroit que pour un tendre Amant.

Un jour qu'elle s'étoit promenée autour de sa maison, elle avoit avancé insensiblement vers une plaine où plusieurs Bergers rassembloient leurs Troupeaux : entre ces Bergers elle en avoit vû un si beau, si bienfait, en un mot si digne d'être aimé qu'elle n'avoit pû se deffendre de l'admirer ; ses manieres aisées & galantes, tout luy avoit plû & elle avoit bien-tôt passé malgré elle de l'admiration à l'amour. Ce Berger étoit bien different des autres ; il n'avoit point leur air grossier ; il se servoit de sa Houlette avec une grace toute particuliere ; son teint étoit plus beau que le teint des Seigneurs qu'elle voyoit à la Cour, & il ressembloit enfin à l'Amour déguisé en Berger.

La belle *Zérozaïde* (c'est ainsi qu'elle s'appelloit) confuse, interdite n'avoit osé, ou plûtôt n'avoit pas eu la force de luy parler ce jour-là ; mais le lendemain un se-

cret penchant l'avoit entraînée vers le même endroit ; elle y avoit revû le beau Berger ; elle l'avoit entretenu ; le Berger parloit si bien & avec tant de grace que l'Amour avoit achevé de l'enflamer, & depuis ce temps-là, elle avoit si souvent cherché à le voir, que quoyqu'elle ne luy eût jamais dit qu'elle l'aimoit il luy étoit aisé de le connoître.

Chaque soir elle se trouvoit dans la plaine avec ses Filles d'honneur, & pour mieux leur cacher son amour elle feignoit d'aimer à s'entretenir indifferemment avec tous les autres bergers qu'elle y rencontroit : mais lorsqu'on aime d'un amour si tendre, il est bien difficile d'empêcher qu'on ne s'en apperçoive. Une de ses Filles qui avoit le plus de liberté avec elle la voyant triste un jour luy demanda ce qu'elle avoit, luy parla du beau Berger, en un mot sçût arracher le secret de son cœur ; il est vray que ce fut dans

la ſuite une conſolation pour elle; car rien ne ſoulage tant les peines d'un cœur tendre que le plaiſir d'en faire confidence à une perſonne que l'on croit diſcrete.

Souvent elle ſe plaignoit de ſon ſort à cette chere amie; pourquoy, luy diſoit-elle, les yeux baignez de pleurs, ſuis-je d'une condition ſi élevée? ou pourquoy ce charmant Berger n'eſt-il pas ſorti du ſang d'un Prince? en eſt-il un dans toute la Cour de Grenade plus digne de ce rang? ne remarques-tu pas ſa démarche, ſon regard noble, ſes manieres polies? le Ciel ſemble l'avoir fait pour moy & le ſort l'a fait pour une autre.

Chaque jour étoit pour elle un nouveau ſurcroît d'ennuis & de larmes, & pluſieurs années s'étoient écoulées depuis qu'elle avoit conçûë cette violente paſſion: tout le ſoulagement qu'elle y trouvoit étoit de s'entretenir avec le Berger de choſes indifferentes, ce qu'elle

faisoit quelquefois ; mais elle avoit toûjours avec elle sa sage Confidente & elle ne luy donnoit à connoître de son amour que les soupirs que l'amour même luy arrachoit.

Le Berger de son côté n'étoit pas moins à plaindre ; toutes les Bergeres de son hameau ne le touchoient pas, il passoit parmi elles pour l'homme du monde le plus indifferent & c'étoit l'homme du monde le plus amoureux. Sans cesse il adressoit vers le Ciel mille plaintes touchantes & détestoit son sort qui ne luy permettoit pas d'oser se déclarer à la belle *Zérozaïde:* il attendoit le soir avec impatience & dés qu'il la voyoit paroître, il joüoit sur sa musette mille petits airs gais & nouveaux qu'il s'imaginoit & qu'il composoit pendant le jour à son intention, souvent il luy offroit de petits vers tendres & jolis que l'Amour luy avoit dictez, ce qui achevoit de surprendre & de charmer la belle *Zérozaïde;* elle

ne pouvoit s'imaginer qu'un Berger pût avoir tant de genie, & son étonnement ranimoit encore sa passion.

Rien ne la flatoit tant que ce qui étoit glorieux à son Berger ; & sa joye ne se put cacher un jour qu'il fit paroître son addresse & son courage aux yeux de tous les autres. Un Taureau furieux s'étoit échappé de son étable & fuyoit sans qu'une multitude de Vachers qui le suivoient osassent l'arrêter ; le beau Berger sans considerer le danger qu'il alloit essuyer courût au devant de ce fougueux animal, le prit par les cornes, & avec une addresse admirable le renversa par terre, l'arrêta jusqu'à ce que les Vachers vinssent à luy, & luy ayant mis une corde au col le ramena luy-même dans l'étable.

Cette action étoit surprenante, & la belle *Zérozaïde* en étoit charmée ; le Berger revint à elle & elle le félicita en des termes qui re-

doublerent ſon amour ; une joye ſecrette le tranſporta & ſurmontant ſa timidité il penſa luy en dire plus qu'il n'en avoit dit juſqu'alors ; mais comme il conſervoit toûjours une prudence au deſſus de ſon état il ne laiſſa parler que ſes yeux, & *Zérozaïde* en entendit aſſez.

Ils paſſerent pluſieurs années dans une ſituation ſi triſte ; ils s'aimoient l'un & l'autre éperduëment & n'oſoient ſe le dire, & tous deux ils languiſſoient dans le plus cruel eſclavage que l'on puiſſe s'imaginer.

Lorſque le Berger attendoit la belle *Zérozaïde*, il ne chantoit que de triſtes chanſons ; il avoit fait celle qui ſuit pour la chanter dans ces ennuyeux momens ; il l'avoit même écrite ſur l'écorce de quantité d'arbres.

Je chéris un objet charmant,
Je meurs ſans oſer le luy dire :

Echo, vous ſçavez mon tourment,
Noſez vous auſſi l'en inſtruire ?

Parlez, & nuit & jour par un triſte récit,
D'un malheureux Amant peignez luy les allarmes:
Si ma bouche dément ce que je vous ay dit
Pour garant vous aurez mes larmes.

Je chéris un objet charmant,
Je meurs ſans oſer le luy dire:
Echo, vous ſçavez mon tourment,
N'oſez vous auſſi l'en inſtruire ?

L'amoureux Berger ſe conſoloit ainſi pendant le jour; il trouvoit au milieu de ſes peines un extrême ſoulagement dans le ſeul eſpoir de revoir le ſoir la beauté dont il étoit eſclave; mais ſa douleur devint plus amere que jamais, & il ſe vit enfin réduit dans un état digne de compaſſion.

La belle *Zérozaïde* vint le trouver un ſoir ſelon ſa coûtume, mais elle n'avoit plus cet air de gayeté que luy inſpiroit la préſence de ſon

cher Berger ; ſes yeux étoient baignez de pleurs & ſon beau viſage étoit conſiderablement abattu par l'amertume de ſa douleur. Berger, luy dit-elle, je viens te voir pour la derniere fois ; mon Pere doit arriver ce ſoir ; il a réſolu de me marier : J'aimois à me promener dans cette plaine ; ces ombrages, cette ſolitude, ta muſette même, tout m'y charmoit, & je n'ambitionnois pas les honneurs de la Cour : Mais il faut quitter ces lieux ; je ne les reverray peut-être plus : On va me donner ſans doute un époux que je ne connois pas, car s'il eût été de ma connoiſſance mon Pere n'eût pas manqué de me dire ſon nom en m'apprenant cette facheuſe nouvelle : adieu, Berger, ſouviens toy que je me plaiſois à écouter tes airs & que je te voyois avec joye.

Son amour & ſa douleur, luy dictoient ces paroles lorſqu'on vint l'avertir *qu'Albrahim Gazulés*, venoit

d'arriver avec *Ismaël Almoradis*; elle fut obligée de partir sur le champ sans en dire davantage, parce qu'il y avoit du monde, & le Berger demeura immobile & sans connoissance.

Quelle fut sa douleur lorsqu'il revint à luy & qu'il songea au cruel adieu que la belle *Zérozaïde* venoit de luy dire! la tête inclinée, les yeux attachez en terre, les bras tristement croisez, il fut un long espace de temps sans sçavoir quel party il devoit prendre; mais enfin ne pouvant plus résister à la douleur qui le pressoit il versa un torrent de larmes & s'approchant de son troupeau il le rassembla & le donna en garde à un de ses amis, & le chargea du soin de le remener dans le Bercail lorsque la nuit viendroit.

Quand il eut mis ordre aux affaires dont il étoit chargé il entra dans une forêt voisine; il y traversa une montagne qui n'étoit

accessible qu'au plus malheureux des amans ; & se voyant dans un valon sombre & affreux par le silence qui y regnoit il s'arrêta & versant un nouveau torrent de larmes ; Cruelle fortune s'écria-t-il, tes traits sont-ils épuisez ? viens me voir mourir ; mais ne crois pas que tu puisses dérober à la posterité le souvenir de mes tendres amours & de mon funeste sort ; Ces arbres luy rendront compte de ton injustice. A ces mots il tira son couteau & sur l'écorce de plusieurs chênes il grava ces mots ;

Vous que l'égarement d'une tendre genisse
Conduit dans ces lieux pleins d'horreur,
Pasteurs, d'un tendre amant apprenez le malheur :
Ma vie a du destin contenté le caprice ;
Ma mort a de l'amour assouvi la rigueur.

Lorsqu'il eut achevé d'écrire ces tristes paroles il parla à sa muset-

te & luy dit ; doux ſoulagement de mes peines ! muſette que je chériſſois tant ! tu ne m'es plus d'aucune utilité , & tu ne dois pas me ſurvivre ! Après avoir exprimé mes amoureux chagrins par tes ſons, marque encore mon deſeſpoir par ta rupture.

A ces mots il la briſa & ſe couchant ſur le bord d'un ruiſſeau qui couloit doucement dans le valon il ne pouſſa plus que des ſanglots qu'un torrent de larmes rendoit encore plus dignes de compaſſion.

Cependant *Zérozaïde* non moins affligée alloit recevoir le coup fatal qui devoit la ſéparer pour jamais de ſon Berger ; elle ne doutoit plus que l'époux qu'on luy deſtinoit ne fût le neveu *d'Iſmaël Almoradis ;* elle le connoiſſoit & quelque mérite qu'il eût elle luy en trouvoit beaucoup moins qu'en ſon Berger.

Elle arriva chez elle ; ſon Pere l'embraſſa avec des tranſports de Pere, & luy dit en luy montrant *Iſ-*

maël Almoradis ; ma fille, voilà vôtre Beaupere; juſqu'icy vous l'avez crû ſans enfans, mais il a un fils qu'il a été obligé de cacher & de faire élever dans ces déſerts, de peur que ce cher fils qui étoit à la mamelle & qui faiſoit ſon unique eſpoir ne fût une des victimes de la brigue qui ſe faiſoit contre le feu Roy *Abenaçar le Gaucher* au cas qu'elle tournât mal : mais tout eſt calme maintenant, & après tant de révolutions nous voyons regner le juſte & digne Roy *Abenhoſmin* qui eſt de la Famille où vous allez avoir l'honneur d'entrer : Le gracieux *Iſmaël Almoradis* veut faire voir à toute la Cour ce cher fils qui n'eſt pas loin de cette maiſon ; il vous demande pour ſon épouſe & nous venons de l'envoyer chercher : vous le verrez en habit de Berger, mais ce déguiſement ne doit plus vous étonner; vous ſçavez de quelle qualité il eſt & vous ne pouvez ſouhaiter un époux plus digne de vous.

Zérozaïde ne ſçavoit que comprendre à ce diſcours ; pluſieurs fois elle eſſaya d'y répondre, mais ce fut vainement & elle ſe contenta de marquer ſon obeïſſance par une profonde inclination. Lorſqu'elle fut revenuë de ſon émotion, elle examina avec attention ce que ſon Pere venoit de luy dire ; elle en tira de favorables conſéquences & ſe flata même que le fils d'*Iſmaël Almoradis* ne pouvoit être un autre que ſon Berger.

Que de mouvemens differents ſe paſſerent dans ſon cœur ! & avec quelle impatience n'attendoit-elle pas la venuë du Berger ! le Meſſager revint avec un Villageois qui paſſoit pour ſon pere, mais il ne ſe trouvoit plus ; il avoit donné la garde de ſon troupeau à ſon ami ſans luy dire où il alloit & l'on en étoit fort en peine.

Ce fut à ces circonſtances que *Zérozaïde* ne douta plus que ce ne fût ſon Berger ; mais le premier

transport de joye que cette certitude luy causa ne dura guére : l'inquiétude où elle étoit de ce que l'on ne le trouvoit pas la désespéroit ; elle s'imaginoit tout ce qui en étoit, & elle craignoit même que son désespoir ne l'eut porté à de funestes extrémitez : allez, dans la foreſt, dit-elle au Villageois, il y sera sans doute & à la peinture que l'on me fait de ce Berger, je me souviens de l'y avoir vû entrer quelquefois.

On obeït à ses ordres avec d'autant plus de promptitude que le Prince *Ismaël* commençoit à s'affliger ; le Villageois & deux ou trois autres de ses amis entrerent dans la forêt ; ils appellerent le Berger à plusieurs repriſes ; mais l'Echo seul leur répondoit sans pouvoir leur apprendre son sort ; ils avancerent cependant & suivant les traces qu'ils croyoient reconnoître, ils arriverent dans l'affreux valon où ils apperçûrent ce tendre amant

à qui ils parlerent vainement ; ſes yeux étoient fermez, ſon viſage défiguré & ſon corps ſans mouvement. Je ſuis perdu, s'écria le Villageois, le fils de mon Prince eſt mort ! un jeune neveu qu'il avoit avec luy ſe lamenta pitoyablement ; la forêt retentiſſoit de mille cris affreux que chacun d'eux jettoit à l'envy l'un de l'autre. Le Villageois étoit réſolu d'attendre la mort dans cet affreux déſert plûtôt que de ſe montrer aux yeux du Prince *Iſmaël* : mais ceux qui l'avoient accompagné tâcherent de le conſoler & chargerent le Berger ſur leurs épaules, tandis que le petit neveu éploré prit les devans pour annoncer à *Albrahim Gazulés* cette funeſte nouvelle.

Le Prince *Iſmaël* ne l'eut pas plûtôt entenduë qu'il s'arracha les cheveux & la barbe jetta mille cris pitoyables & déteſtant le jour, fit mille folies qui ne ſont pas bonnes à réciter : *Zérozaïde* n'en fit

pas moins ; il eût été bien difficile de juger qui des deux étoit le plus à plaindre ; enfin on apporta le Berger ; ce ſpectacle redoubla la douleur du pere, de l'épouſe future, & de tous ceux qui y prenoient quelque part ; elle dura même aſſez long-temps, mais lorſqu'ils y penſoient le moins le mort remüa, ce miracle ſurprit agréablement toute la compagnie ; on apporta des eſſences fortes, il revint & voyant devant ſes yeux ſon aimable *Zéraïde*, il ne tarda pas à reprendre ſes eſprits & ſa premiere vigueur.

On luy dit qui il étoit & l'épouſe qu'on luy donnoit ; ce fut à cettefois qu'il penſa mourir véritablement tant ſa joye fut extréme : enfin on l'équipa ſelon ſa condition ; on donna ſes habits de Berger à ceux qui l'avoient apporté & on les récompenſa largement. Peu de jours aprés le mariage fut fait ; ils allerent à Grenade où ils firent l'ornement de la Cour, &

leurs vertus en furent le modele dans la ſuite.

CHAPITRE VIII.

Pedrille retourne à Salamanque.

LE Chirurgien n'épargna rien pour me guérir promptement & pour faire éclater ſa reconnoiſſance dans les bons ſervices qu'il me rendoit; il m'offrit même de paſſer la belle ſaiſon chez luy: Mais au bout de ſix jours je me trouvay en état d'aller à *Salamanque*, & le reſſentiment que je conſervois de l'injure que Dom *Fernandez* venoit de me faire ne me permit pas d'accepter ſa propoſition; J'écrivis donc une Lettre à *Dona Lorenza* pour la remercier, n'oſant pas paroître encore à ſes yeux; je la donnay au Chirurgien en le priant de la luy remettre en main propre, & je luy promis de

le ſatisfaire le plûtôt qu'il me ſeroit poſſible ; mais il me répondit qu'il ne luy faloit rien & que s'il luy eût falu de l'argent, il n'auroit pas renvoyé vingt-cinq ducats que *Dona Lorenza* luy avoit envoyez pour me fournir tout ce qui me ſeroit néceſſaire ; je luy dis que puiſque cela étoit ainſi, je priois le Ciel de vouloir bien m'acquitter à ſon égard.

J'étois aſſez bien équipé & je pris le chemin de *Salamanque*, bien réſolu de me vanger de façon ou d'autre du traître Dom *Fernandez* ; je projettois même en chemin la maniere dont je m'y prendrois & j'eſperois luy rendre bon compte de l'injure qu'il m'avoit faite.

J'arrivay à *Salamanque* fort à propos ; ma grand-mere ſe mouroit & deux ou trois voiſines des plus avides l'obſedoient : Tout ſe diſſipa à mon arrivée & celles qui ne bougeoient de la maiſon ſous prétexte de rendre ſervice à l'a-

goniſante manquerent de prétexte lorſqu'elles virent qu'il n'y avoit rien à eſperer : Il eſt vray que leurs ſervices n'étoient plus pour long-temps néceſſaires ; la bonne femme trépaſſa une heure aprés & je me vis héritier lorſque j'y penſois le moins, d'environ cent ducats déduction faite des frais d'enterrement.

Cela me ſoulagea dans mes peines & je ne ſongeay plus qu'à me vanger de mon traître. Pour cet effet je m'achettay une longue & large épée à deux trenchans, qui eût fait peur à un Sarazin : Armé de la ſorte je me promenois ſoir & matin dans les ruës ; je n'attendois que le moment de rencontrer mon ennemy & de combattre vigoureuſement : Aucun autre ſoin ne m'occupoit ; déſir de m'enrichir, amour, raiſon, tout cédoit à l'envie que j'avois de me vanger ; mais toutes mes recherches furent vaines ; un mois ſe

paſſa ſans que je puſſe découvrir Dom *Fernandez* & l'argent commençant à me manquer, je commençay à raiſonner juſte.

Plus embaraſſé que jamais je n'oſay me réſoudre à retourner à *Elaldea*; deux raiſons m'en détournoient : j'avois paſſé le temps preſcrit par mon congé & d'ailleurs je craignois que le Gentilhomme de retour ne trouvât mauvais que je me fuſſe abſenté ſi longtemps de chez luy ; je pris donc le party de chercher une nouvelle condition & je ne me promenois plus que pour cet effet.

Un jour que j'étois ſorti d'aſſez grand matin pour aller voir un Religieux Dominiquain qui m'avoit promis de me procurer un employ de Secretaire chez un gros Seigneur, au détour de ma ruë je me trouvay nez-à-nez avec ma vieille Gouvernante ; tout mon ſang ſe glaça à cette vûë ; nous reſtâmes tous deux interdits un long

long eſpace de temps, juſqu'à ce qu'ayant repris ſes ſens & mettant ſes deux mains ſur ſes hanches, vous êtes un joly garçon, me dit-elle, il faut vous venir chercher; chez vous les jours ſont des mois & vous vous donnez des airs à *Salamanque* tandis que je vous attends avec impatience.

Je ne ſçavois d'abord ſur quel ton répondre à ce compliment, cependant je jugeay à propos de diſſimuler & je luy dis qu'elle ne devoit pas déſaprouver mon procédé, parce que j'avois trouvé ma grand-mere fort malade & qu'elle n'étoit morte que depuis peu de jours. Eſt-il bien vray, me répliqu'a-t-elle, & ne me trompez vous pas? Je luy juray que je diſois la vérité; hé bien, me dit-elle, puiſque la choſe eſt ainſi, je vous pardonne & je veux bien conſerver la bonne volonté que j'ay pour vous: J'ay quitté mon maître pour venir vous chercher & je ne vous

quitte plus que nous ne ſoyons mariez.

Cette propoſition n'étoit pas hors de ſaiſon & les quatre mille ducats me parurent très charmans dans la ſituation où j'étois ; c'eſt pourquoy je l'aſſuray que je n'avois pas de deſir plus preſſant que de voir conſommer ce grand ouvrage & que j'avois toûjours conſervé pour elle les mêmes ſentimens qu'elle m'avoit connus lorſque je l'avois quittée. Elle me demanda alors en quel endroit je demeurois ; comme je n'étois pas bien aiſe qu'elle vint chez moy, je luy nommay un quartier très-éloigné de la ruë où nous étions ; mais je fus la dupe de ma ruſe, car elle voulut aller prendre ſur le champ poſſeſſion de ma chambre comme de ſa demeure conjugale, & me dit qu'elle vouloit loger avec ſon mary, puiſqu'elle l'avoit retrouvé.

Je me trouvay dans un grand

embaras ; afin d'avoir le temps de ſonger au moyen d'en ſortir, je luy propoſay d'aller chercher ſon bagage pour le faire apporter chez moy ; elle y conſentit, & nous marchâmes, elle en me racontant les inquiétudes qu'elle avoit eu à mon ſujet, & moy en priant mille fois le Ciel de m'inſpirer quelque honnête prétexte pour me débaraſſer d'elle ; mais c'étoit du Ciel même que partoient toutes mes diſgraces !

CHAPITRE IX.

Pedrille eſt obligé de quitter Salamanque.

NOUS avions marché un demy quart d'heure & nous enfilions une ruë aſſez étroite lorſque j'apperçûs Dom *Fernandez* qui venoit vers moy ; le feu me monta au viſage, je ſentis renaî-

tre ma fureur, & me préparant auſſi-tôt à une grande action, halte-là, luy dis-je, quand je l'eus joint; je tiray à ces mots ma longue épée, luy la ſienne & nous nous eſcrimâmes chacun de nôtremieux.

Il me pouſſoit vigoureuſement; pour moy je me tenois ſur la defenſive & j'eſpadonnois adroitement, de ſorte que le combat étoit aſſez égal; la vieille s'enfuit de peur & nous laiſſa diſputer le terrein à nôtre aiſe.

L'incertitude du combat dura long-temps; cependant je pris courage & redoublay mes efforts: dès que je trouvois une occaſion favorable, je luy déchargeois de grands coups de mon épée ſur la tête; il en para pluſieurs & cela me déſeſperoit; outré à la fin du mauvais ſuccès des coups que je portois, je me lançay ſur luy comme un lion furieux, & l'étourdiſſant par pluſieurs eſtocades & pluſieurs coups qui tomboient comme grêle ſur ſa tête,

Pédrille aux mains avec Dom Fernandez
Dessiné par A. de Lestre. Gravé par L. Crépy le fils.

je luy en portay un ſi à plomb, que je luy abattis le nez & une partie de la lévre.

A ce dernier coup il tomba par terre comme mort & je crus luy avoir partagé la tête; je ne demanday pas mon reſte & rengaînant mon épée je me ſauvay à toute jambe dans la premiere Egliſe que je trouvay; là je me cachay dans le coin d'une Chapelle en attendant la nuit, & je rêvay à loiſir ſur la route que je dévois prendre.

Toutes réflexions faites j'euſſe voulu recevoir encore deux cens coups de foüet de ſa part & le voir en vie; car je ne voyois pas où donner de la tête: A la fin cependant je me réſolus d'aller à *Valladolid* dans l'eſpoir d'y retrouver ma mere & dès que la nuit fut venuë, je me recommanday à Dieu & à tous ſes Saints & me mis en chemin. Je marchay toute la nuit avec une frayeur mortelle qui me

ſuivoit, car au moindre bruit que j'entendois je me croyois perdu, & ſoit que ma crainte fût bien fondée ou non, je penſay mourir ſubitement, lorſqu'après ſix ou ſept heures de chemin j'entendis marcher des chevaux près de moy. Je fis plus de trente ſignes de croix & me couchay à quartier, ventre à terre, laiſſant paſſer quatre hommes à cheval qui s'entretenoient enſemble aſſez bas.

Ils ne ſe furent pas plûtôt éloignez de moy, que je baiſay humblement la terre & remerciay Dieu de m'avoir délivré de ce danger, ſans oſer cependant me déterminer à pourſuivre ma route; le jour parut & je me trouvay dans une plaine d'une grande étenduë, où il parut en peu de temps quantité de Paſteurs; je leur demanday en quel lieu j'étois, car j'avois perdu ma carte, ils me répondirent que je n'étois qu'à un quart de lieuë de *Carpio*, (c'étoit un

Village ſitué à environ neuf lieuës de *Salamanque*,) je ne ſçavois ſi je dévois y aller.

Je me figurois que les Cavaliers que j'avois entendus avoient été dépéchez pour m'arrêter & je ne jugeois pas fort à propos de me rencontrer avec eux. Après avoir demeuré long-temps dans cette incertitude je pris courage & réſolu de me faire plûtôt tuer que de me laiſſer prendre je continuay ma route.

J'arrivay dans une petite demie heure à *Carpio* & j'entray dans une Hôtellerie pour y prendre quelque nourriture, ce que je n'avois pas fait depuis vingt-quatre heures.

En entrant dans l'Hôtellerie je vis deux hommes bottez, dont je crus connoître le plus vieux ſans pouvoir dire cependant qui c'étoit. On me ſervit du Vin & une petite Andoüille qui ſe trouva ; pendant que je mangeois je regardois cet homme & je voyois qu'il me re-

gardoit avec la même attention : mais nous nous sérions éternellement regardez sans que j'eusse pû sortir d'embaras, si le plus jeune ne luy eût dit ; Dom *Peyra*, il est temps de partir. Je me rappellay alors que mon pere avoit eu près de luy un Domestique de ce nom homme fort intriguant & qui l'avoit fort habillement servy dans ses amours avec ma mere.

Ce ressouvenir me rassura & me fit même plaisir ; Nous allons partir répondit Dom *Peyra* ; mais j'aurois bien de la joye si je pouvois me tirer d'une inquiétude où je suis & sçavoir le nom de ce gracieux Cavalier qui m'importeroit beaucoup.

Comme j'étois asseuré qu'il n'avoit pas le cœur assez noir pour me trahir, & qu'au contraire la mémoire de mon pere luy dévoit être assez chere pour qu'il me rendit service, j'ay été, luy dis-je, quelque temps sans me rappeller vôtre nom,

nom, mais vous voulez bien que je vous embraſſe comme mon Pere puiſque c'eſt vous qui avez pris ſoin de mon enfance. Que ce jour eſt heureux pour moy ! s'écria-t-il, & que je vais faire de plaiſir à mon cher Maître, quand je luy préſenteray ce fils qu'il ſouhaitte voir depuis ſi long-temps !

Je n'entendois rien à ce langage & j'allois le prier de s'expliquer lorſqu'il me dit, Dom *Pedrille Del Campo*, (je vous nomme ainſi car vous avez ſans doute conſervé ce nom,) venez avec moy, la fortune vous tend les bras, & vous êtes l'objet des deſirs du pere de Dom *Alphonſe Caſtro de Quévadara* : Affligé de la perte de ce fils qu'il aimoit tendrement, il chérit ce qui luy en reſte & il vous fait chercher dans toute l'Eſpagne; venez avec moy, venez combler ſes deſirs & luy donner une conſolation qui fera ſon bonheur & le vôtre.

Je ne demandois pas mieux que de le ſuivre & je n'en fis pas de façon ; il me fit donc prêter le cheval d'un Bourgeois du Village, & après avoir dîné à *Valverdé*, nous arrivâmes le ſoir chez le Seigneur *Alfonſe Caſtro de Quévadara*.

CHAPITRE X.

Pedrille ſe trouve à ſon aiſe.

C'Etoit un Château magnifique ſitué ſur le bord d'une Riviere nommée *Duraton*, à deux lieuës de *Hogialez* ; l'aſpect en étoit charmant & l'on ne pouvoit rien voir de plus agreable que les côteaux dont il etoit environné.

Nous deſcendîmes dans une ſpacieuſe baſſe-court où pluſieurs Domeſtiques vinrent prendre nos chevaux ; *Peyra* leur dit qui j'étois ; ils me ſalüerent tous, avec des tranſports de joye qui augmente-

rent mon admiration : Quelques uns d'eux prirent les devans pour avertir le Seigneur *Alfonſe* & je vis en peu de temps accourir toute la maiſon au lieu où j'étois.

Nous nous débottions lorſque le bon homme vint luy-même ; il me ſauta au col & ne doutant pas un moment que je ne fuſſe le fils de feu Dom *Alfonſe Caſtro*, parce que je luy reſſemblois parfaitement, il m'accabla de careſſes & m'entraîna par la main un pied encore botté dans ſes magnifiques appartemens. Il ordonna auſſi-tôt qu'on apportât de quoy me rafraîchir, & pleurant de joye, il s'écria ; grands Dieux ! vous m'ouvrez enfin les portes de vôtre miſericorde & vous comblez mes plus cheres eſperances !

Le bon homme ne ſçavoit quelles careſſes me faire ; il mit tous ſes Domeſtiques en beſogne & je me vis ſervir en très peu de temps un ſuperbe repas : il penſa ſe cre-

ver pour me tenir compagnie ; quant à moy me voyant en ſi bonne auberge je me dédommageay copieuſement du jeûne de vingt-quatre heures.

Peyra vint & le Seigneur *Alfonſe* luy demanda quelles nouvelles il avoit appriſes à *Salamanque* ? il répondit qu'il n'avoit rien appris ſinon qu'un nommé Dom *Fernandez* s'etoit battu avec un étranger qu'on n'avoit pû luy nommer & qu'il avoit reçû un coup qui luy avoit emporté le nez & une partie de la lévre : Je fus ravi de ſçavoir qu'il n'étoit pas mort, mais je ne me vantay pas de luy avoir fait cette amputation.

Le Seigneur *Alfonſe* voulut que déſormais je portaſſe le nom de Dom *Pedre Caſtro de Quevadara* & que l'on me regardât comme ſon fils ; il m'aſſigna un appartement & des Domeſtiques & chargea *Peyra* de me faire équiper ſelon mon rang & ma nouvelle con-

dition, de ſorte que je me vis bien nourri, bien vétu & bien honoré.

Que la fortune eſt inconſtante, me diſois-je, en moy même! J'étois il n'y a guére au plus bas de ſa roüe & maintenant il ne me reſte plus rien à deſirer d'elle; tout m'eſt favorable, tout s'empreſſe pour moy; je ne ſuis plus ce *Pedrille* foüetteur, ce *Pedrille* foüetté, ce *Pedrille* enfin que la néceſſité réduiſoit à ſouhaiter d'épouſer un monſtre. Je ſuis un Seigneur, on me fait la cour, & je porte un nom reſpecté de toute l'Eſpagne!

Ces ſujets d'admiration m'occuperent tout entier pendant quelques jours, mais je revins enfin de ce trouble & je commençay à ſonger que je ne voyois plus mon aimable *Dona Lorenza*; ſon image m'étoit toûjours préſente, & je reſſentois vivement le tourment de l'abſence: comme le bon homme ſçavoit que j'étois homme de lettres il attribuoit mes rêveries à

la passion que j'avois pour l'étude, & il me disoit souvent qu'il ne falloit pas tant m'appliquer parce que je tomberois malade.

CHAPITRE XI.

Pedrille part pour la Ventosa.

QUE les plaisirs de ce monde sont imparfaits ! leurs douceurs sont remplies d'amertume & nous ne sommes pas plûtôt parvenus à ce que nous désirions que nous concevons de nouveaux désirs!

Ma premiere & ma principale ambition avoit toûjours été de m'enrichir ; je me voyois arrivé à ce but, mais ma fortune redoubloit encore mon amour & je brûlois de la partager avec *Lorenza* ; hélas, me disois-je continuellement, que pense maintenant ma

belle *Lorenza*? Depuis deux mois elle n'a aucune de mes nouvelles; elle ignore mon sort & ma fortune, & peut-être qu'indignée de mon peu de reconnoissance elle m'a banni pour jamais de son souvenir.

Que ne puis-je disposer de ces biens qui me sont destinez! que j'aurois d'empressement à les aller mettre à ses pieds! mais je suis esclave de ces mêmes biens; ce sont eux qui m'attachent icy & qui m'éloignent de l'objet sans lequel je ne puis vivre: cruelle fortune, retire tes faveurs & rend moy ma chere maîtresse; en m'élevant au haut de ta funeste roüe tu me plonges dans un abîme d'ennuis, & tu ne m'arraches à la misére que pour me rendre encore plus miserable que je n'étois.

Je passay huit mois dans ce chagrin mortel; tous les plaisirs m'étoient devenus insipides & il étoit temps que le Ciel prît pitié de ma

peine : Le bon homme eût une fluxion de poitrine ; ſon âge & la qualité de ſa maladie firent augurer aux Médecins qu'il joüoit de ſon reſte ; c'eſt pourquoy ils luy firent entendre qu'il devoit mettre ordre à ſes affaires pour plus grande ſureté ; ainſi il commença par mettre ſa conſcience en repos, puis il envoya chercher un Notaire ; le teſtament ſe fit & les remedes que Meſſieurs les Médecins luy firent prendre à foiſon agirent ſi efficacement qu'il ne fut plus queſtion du Seigneur Dom *Alfonſe Caſtro de Quévadara*, en moins de quinze jours.

Il me reconnoiſſoit dans ce teſtament pour ſon fils & me laiſſoit par conſéquent ſon légitime héritier ; je luy fis faire de magnifiques funérailles & dreſſer un ſuperbe tombeau de marbre où l'on écrivit en lettres d'or un Epitaphe dont je ne me ſouviens plus.

Je ſatisfis aux legs pieux & au-

tres, & après avoir liquidé les debtes du deffunt & réglé les Domeſtiques que je conſerverois, je ne ſongeay plus qu'à revoir ma belle *Lorenza*.

Je projettois de partir en peu pour la *Ventoſa*, lorſque ma Guenon de Gouvernante vint me trouver; je fus fort ſurpris de la voir chez moy un beau matin; je luy demanday ce qu'elle vouloit de moy? Ce que je veux de toy, me répondit-elle, ingrat peus-tu me le demander? Ne te ſouvient-il plus que tu m'as donné la foy de mariage? Que c'eſt toy qui m'as ſéduite; qui m'as fait quitter un bon Maître pour te chercher; & qui me fais paſſer au jourd'huy ſur toute ſorte de conſidérations?

Je luy répliquay qu'elle étoit folle & qu'après s'être rafraîchie je luy conſeillois de reprendre le chemin de *Salamanque*, ou telle autre route que bon luy ſembleroit. Malheureux, m'ajoûta-t-elle,

tu ne veus plus me voir, tu fais le fier maintenant que la fortune te rit: Quand tu traînois la savate & que tu n'etois qu'un misérable Précepteur tu ne me traitois pas avec la même rigueur; lâche, tu ne m'aimois pas, tu n'en voulois qu'à mon bien: mais ne croy pas en être quitte à si bon marché, & s'il faut que je parte, il faut que j'emporte avec moy tes deux yeux.

En proferant ces dernieres paroles elle sauta sur moy & elle eût sans doute fait ce qu'elle disoit si beaucoup plus fort & plus résolu que le jour qu'elle m'embrassoit & m'enchanta par ses paroles séduisantes, je ne me fusse débarassé d'elle à grands coups de pieds dans le ventre; trois ou quatre de mes Domestiques témoins de cette scene acheverent de la roüer de coups & luy firent passer la Riviére en la menaçant que s'ils la revoyoient ils la luy feroient repasser à la nage.

Je ne trouvois rien de ſi extraordinaire que cette femme qui s'étoit mis dans la tête que j'étois obligé de l'épouſer. Que les femmes ſe rendent peu de juſtice, me diſois-je ! Cette vieille carcaſſe ſe croit auſſi charmante qu'une petite Nymphe de quinze ans, & c'eſt ainſi que penſe généralement tout le ſexe ; les femmes veulent qu'on les adore lors même qu'elles ne ſont plus de ce monde, & pour peu qu'elles ayent quelques raiſons d'être recherchées, elles croyent qu'on doit les voir avec les mêmes yeux qu'on voit les plus belles filles de l'Univers.

Je revins de ce petit trouble & je ne ſongeay qu'à faire mon voyage ; je voulus que *Peyra* vint avec moy & m'équippant auſſi ſuperbement que le Prince *de Léon*, je partis pour la *Ventoſa*, réſolu d'en ramener ma belle *Lorenza*.

CHAPITRE XII.

Pedrille eſt fiancé avec Lorenza.

JE deſcendis chez mon Chirurgien qui m'embraſſa de tout ſon cœur ; il me dit avec un tranſport de joye égal à celuy d'un pere qui revoit un fils qu'il avoit crû perdu, que l'on n'entendoit plus parler de Dom *Fernandez*, quoyqu'il ne fût pas mort du coup que je luy avoit porté, & que j'arrivois fort à propos parce qu'en peu de jours *Dona Lorenza* devoit entrer dans un Convent pour y faire profeſſion ; il m'ajoûta qu'il ne doutoit pas que le chagrin de ne me pas voir & de ne recevoir aucune de mes nouvelles, ne luy eût fait prendre ce party, parce que depuis mon départ il avoit ſouvent eu avec elle de petits entretiens, dans leſquels il avoit

connu qu'elle m'aimoit éperduë-ment.

A ces mots je l'embrassay plus étroitement que jamais, & je luy racontay le changement de ma fortune; il admira les inconstances du sort & se réjoüit par avance avec moy de l'heureux succès de de mes desirs qui sans doute alloient être comblez. Je luy fis un présent que je luy avois préparé, d'un Diamant d'un prix très-considerable, & de quantité de Vaisselles d'argent; il me fit de longs remerciemens, après quoy nous fûmes ensemble chez la Veuve.

Elle pensa tomber évanouïe en me voyant; est-ce vous même, Dom *Pedrille*, me dit-elle? Non, Madame, luy répondis-je! Ce n'est plus Dom *Pedrille* que vous voyez; c'est Dom *Pedre Castro de Quévadara*; c'est un amant favorisé de la fortune & reconnu pour le légitime héritier du Seigneur Dom *Alfonse Castro de Quéva-*

dara décedé depuis un mois. Je viens vous demander la belle *Lorenza*; c'eſt le ſeul bien qui manque à mon bonheur & que j'attends de vôtre main.

La bonne Dame me fit mille careſſes, & voulut ſçavoir de quel moyen le Ciel s'étoit ſervy pour me conduire à cette félicité. Je luy racontay briévement mes avantures, & la priay de ne pas tarder davantage à me faire voir ſon aimable fille. On fût l'avertir que j'étois arrivé, & elle accourut avec un ſi grand empreſſement, qu'elle oublia de s'eſſuyer les yeux qu'un torrent de larmes venoit d'inonder. Je l'embraſſay tendrement, & luy dis que j'étois maintenant en état de pouvoir luy marquer ma reconnoiſſance & mon amour. Je remarquay au récit que je luy fis de ma nouvelle fortune, un changement extraordinaire dans ſon beau viſage, qu'un long chagrin avoit conſidérablement

abattu, & la réponſe qu'elle me fit, acheva de me tranſporter d'une joye dont je fuſſe mort s'il étoit vray qu'on pût mourir de joye.

Le Chirurgien m'offrit un logement; mais la Veuve ne voulut pas que je logeaſſe ailleurs que chez elle, & c'étoit ce que je pouvois ſouhaitter de plus doux: j'y joüiſſois continuellement de la préſence d'un objet que je chériſſois plus que moy-même, & je pouvois à chaque moment luy parler de mon amour.

Quand je me fus repoſé deux ou trois jours, nous en vînmes aux accords de mariage, qui ſe firent facilement; de ſorte que peu de jours après on aſſembla tous les parens pour nos fiançailles, qui devoient ſe faire le ſoir. Un repas magnifique fût préparé; mon épouſe future plus belle que jamais & ſuperbement habillée devoit y briller: Quant à moy je m'étois mis d'une maniére toute galante, mon

habit etoit d'un velours bleu, doublé d'un satin joncquille & relevé d'une magnifique broderie en argent; ma traize à petits replis étoit d une dentelle très fine & tout le reste de mon habillement étoit d'un goût nouveau & charmant.

Nous marchâmes avec pompe à cette agréable cérémonie, qui se fit par le Curé de la Paroisse tout le Village y accourut & chacun disoit hautement qu'il n'avoit jamais vû un si beau couple.

La Cérémonie faite, nous retournâmes chez la Veuve; mais comme nous fûmes tous rentrez, je resortis pour donner quelques ordres à *Peyra* que j'avois laissé chez le Chirurgien, & je fus fort surpris lorsqu'à vingt pas de chez la Veuve, un homme me mit la Baguette sur l'épaule en me disant, *el Reï manda, yo te toque* LE ROY COMMANDE ET JE TE TOUCHE. Je demeuray immobile, & quatre autres de sa bande sauterent sur moy, m'ôterent

m'ôterent mon épée & m'ayant mis ſur un cheval ils m'emmenerent ſans que mes cris fuſſent entendus de ma chere *Lorenza*, ny du reſte de la compagnie.

CHAPITRE XIII.

Pedrille eſt mené à Salamanque; ce qui luy arrive.

DE's qu'ils m'eurent pris ils ne manquerent pas à obſerver leur belle coûtume, c'eſt-à-dire de me piller plus impitoyablement que n'euſſent fait des voleurs de grands chemins: J'avois beau leur demander le crime que j'avois commis, & leur recommander de bien prendre garde à ce qu'ils faiſoient, leur aſſurant que leur Quiproquo leur couteroit cher; ils me menerent preſque nud à *Salamanque*, où l'on me mit dans une

très obscure prison les fers aux pieds : Comme nous arrivions aux portes de la Ville, nous y vîmes mon infernale Gouvernante, qui m'attendoit & qui s'écria dès qu'elle me vit, ah, ah ! Voila ce fier-à-bras, nous allons voir beau jeu : Elle me conduisit avec nombre de Harangeres & de petits Enfans qui crioient, voilà *Pedrille Del Campo*, jusqu'à la porte de la Prison, où elle me dit bon soir d'un ton railleur qui me faisoit mourir de dépit.

Je rêvay toute la nuit à ce qui pouvoit me causer cette disgrace ; je craignois que la vieille n'eût armé contre moy quelques parens du Seigneur *Alfonse* qui, à ce que je m'imaginois, vouloient m'épouvanter par ce procedé ; affin que je leur remisse l'hérédité ; c'est pourquoy je me tins ferme contre toutes leurs attaques & je résolus de mourir plûtôt dans les Prisons, que de me désister d'un bien qui

Pedrille mené en Prison.

Dessiné par A. de Lestre. Gravé par L. Crépy le fils.

m'appartenoit en faveur de ces Loups raviſſans.

Mais je ne ſongeois plus à Dom *Fernandez*, & c'etoit à luy que je devois ſonger. La vieille luy avoit fait donner une Procuration au plus grand fripon de *Salamanque* pour pourſuivre cette affaire ; elle faiſoit ſolliciter tous mes Juges & pour comble de diſgraces je me vis interrogé le lendemain par un Chevalier *de la Sainte Hermandad*, avec qui je m'étois broüillé peu de jours auparavant à *Hogialez*.

Il n'en falut pas davantage pour me faire preſſentir tout ce qui m'arriva ; enfin j'eus beau remontrer l'injure que Dom *Fernandez* m'avoit faite & la maniere dont je m'en étois vangé, mon combat paſſa pour un Guet-à-pend ; je fus condamné à ſix ans de Galeres & mes biens furent confiſquez, partie au profit de Sa Majeſté, partie applicable à l'Hôpital & le reſte à Dom *Fernandez*.

On me reſſerra plus que jamais en Priſon & quinze jours après, je fus mis à la Chaîne pour aller à Barcelonne.

Fin de la premiere partie de la Vie de Pedrille Del Campo.

LA VIE DE PEDRILLE DEL CAMPO

SECONDE PARTIE.

CHAPITRE PREMIER

Pedrille arrive à Barcelonne & ſe fait aimer de ſon Capitaine de Galeres.

RIEN n'eſt durable dans ce monde ; les plus doux plaiſirs y ſont paſſagers & l'on compare avec raiſon

la vie humaine à une mer continuellement agitée.

Ce ſont les réflexions que je fis tant que dura mon voyage à Barcelonne : L'opiniâtreté du ſort à me perſécuter m'avoit entierement détaché des biens terreſtres & je n'aſpirois plus qu'au moment qu'il plairoit à Dieu de me délivrer d'une vie ſi pénible & ſi capable d'attirer ſur moy ſa miſéricorde ; mais le temps n'en étoit point encore venu & j'arrivay à Barcelonne, où j'échûs en partage à un jeune Capitaine dont l'air vif & boüillant me fit craindre à la premiere vûë de n'être pas tombé en de fort bonnes mains. Cependant ma bonne mine luy fit plaiſir & il me délivra des fatigues de la rame pour me garder près de luy ; de ſorte que je me vis ſon Valet de Chambre, & peu de temps après ſon Commiſſionaire, ſon Intendant, ſon Secretaire, en un mot ſon Factotum.

Je rempliſſois aſſez exactement tous ces devoirs & je beniſſois le Ciel de m'avoir du moins fait trouver une peine convenable à mon caractere; il eſt vray que lorſque j'exerçois l'Office d'Intendant, j'avois ſoin de ferrer la mule, comme font tous les gens de ce Métier, & je me trouvois toûjours par mon induſtrie dans une ſituation aſſez agréable.

Mon Capitaine remarqua que les Lettres que j'écrivois en ſon nom étoient bien dictées; il jugea que j'avois de la litterature & après quelques converſations qu'il eût avec moy, il connut qu'il ne ſe trompoit pas. Il me témoigna la joye qu'il en avoit & voulut ſçavoir quel crime j'avois commis pour être condamné aux Galeres; me diſant que c'étoit bien dommage qu'un homme d'eſprit comme j'étois, fût réduit dans une ſi triſte ſituation; Je luy racontay au long mes avantures dont il

parut ſurpris ; il me plaignit, & me promit de me regarder tout autrement que la plûpart des malheureux auſquels une funeſte deſtinée m'avoit aſſocié.

Il tint ſa promeſſe & peu de jours après il s'ouvrit entierement à moy ; *Pedrille*, me dit-il, Je ſuis amoureux de la plus belle Dame de Barcelonne ; c'eſt la femme d'un des plus Puiſſans & des plus Galans Seigneurs de cette Ville, mais il eſt d'une jalouſie inſuportable & quelques piéges que l'Amour puiſſe m'inſpirer, j'auray encore beſoin de tout ton eſprit : Je luy promis de m'employer avec ſoin à trouver tous les moyens poſſibles de le ſervir ; j'ajoûtay cependant qu'il étoit néceſſaire que je connuſſe les êtres de la Maiſon de cette aimable Dame, l'aſſurant que tout étoit facile dès-lors que les deux parties étoient d'intelligence.

Pour cet effet il donna le lendemain

demain une fête sur sa Galere au Seigneur *Dom Diegue Farnezo* & à son épouse qui étoit cette Dame que mon Maître aimoit si passionément. Il ne doutoit pas qu'il ne fût invité à son tour chez luy & que je n'eusse par conséquent tout le loisir de reconnoître les lieux où je devois dresser d'amoureuses batteries.

Je n'ay jamais rien vû de si galand que cette fête ; sa Galere étoit ornée de banderoles dont la diversité enchantoit les yeux ; mille fleurs semées sur le Tillac y répandoient une odeur admirable ; & je croyois être dans cette Isle enchantée où la Déesse des Amours fait son séjour & dont les Poëtes nous font une peinture si charmante.

Un repas magnifique fut servi ; l'artillerie salüa la compagnie qui étoit nombreuse & très-agréable, & cinq ou six jeunes filles, mêlant leurs douces voix aux sons des guittares, firent un concert admirable pendant que les conviez se

livrerent ſans reſerve au plaiſir de la table.

Mon Capitaine n'avoit rien exageré, lorſqu'il m'avoit vanté la beauté de ſa Dame; elle l'emportoit ſur toutes celles que j'avois vûës juſqu'alors, & je ne connoiſſois que mon aimable *Dona Lorenza* qui pût luy diſputer la pomme; triſte ſouvenir que je me rappellay alors & qui m'eût fait mourir ſi à l'exemple des conviez je n'avois pas chaſſé à plein verre ce chagrin prêt à me dévorer.

Le vin étoit exquis & le Seigneur Epoux ſe mit en train; mon Maître qui étoit ferme buveur l'animoit encore, de ſorte que le Seigneur & trois ou quatre autres ſe coëfferent ſi bien qu'il fallut les mettre au lit, d'où l'on ne put les tirer que le lendemain.

Quand la nuit fut venuë on parla de s'en aller, mais nos yvrognes envoyoient au diable tous ceux qui leur en venoient faire la propoſi-

tion : on attendit encore quelque temps, & on fut les ſolliciter à pluſieurs repriſes, mais comme on vit qu'il étoit fort tard & qu'ils n'étoient pas en état de s'en aller, la compagnie prit le parti de les laiſſer dormir & de partir ſans eux.

Il ne reſtoit plus que deux hommes qui ne ſuffiſoient pas pour accompagner ſept ou huit Dames qui ſe trouvoient ſans conducteurs ; mon Maître s'offrit à ramener ſa Dame chez elle & m'ordonna de le ſuivre.

Nous deſcendîmes à terre ; il faiſoit un grand vent ; tous nos flambeaux s'éteignirent & nous nous trouvâmes dans une obſcurité ſi grande que nous ne nous voyions pas : Cependant mon Maître qui connoiſſoit parfaitement la Ville & qui étoit accoûtumé à marcher de nuit prit les devants en tenant ſa Dame ſous le bras, & nous dit qu'il falloit le ſuivre & qu'il nous meneroit en bon chemin.

Toute la compagnie le suivit, mais quand nous eûmes marché assez long-temps mes chausses me tomberent tout à coup sur les talons & je fus obligé de m'arrêter pour en raccommoder les éguilletes qui s'etoient rompuës : Dès que j'y eus mis ordre du mieux que je pus, je courus au bout de la ruë pour rejoindre mon Maître, mais je ne le trouvay plus, & fort incertain de la route qu'il avoit prise avec la compagnie je ne sçavois où je devois aller ; là j'écoutois attentivement s'il ne m'appelleroit pas, en jurant cependant entre mes dents, lorsque j'entendis la voix d'une fille qui me dit ; est-ce vous, *Gabaleto?* entrez vîte, il y a deux heures que je vous attend ; le Seigneur *Dom Diégue Farnezo* mon Maître est allé avec ma Maîtresse sur la Galere de *Dom Juan Gapatés*, & nous allons avoir une entiere liberté jusqu'à leur retour. En achevant ce discours elle avança vers moy &

me donnant un doux baiſer elle me prit par la main & me conduiſit dans la maiſon en me recommandant de marcher le plus doucement qu'il me ſeroit poſſible.

CHAPITRE II.

La mort de Gabaleto : On veut écorcher Pedrille.

JE ne ſçavois à quoy tout cela alloit aboutir & m'abandonnant en aveugle au caprice du ſort je la ſuivois ſur le bout du pied ; nous montâmes dans une chambre fort haute dont la porte étoit ouverte ; elle me fit aſſeoir à tâtons ſur un lit & ſe mettant auprès de moy ; mon cher ami, me dit-elle, tu as bien tardé & j'en ay bien eu de l'inquiétude ; je ne répondois rien à toutes ſes gracieuſes paroles & je me contentois de luy marquer par mes ca-

reſſes le reſſentiment que j'avois de toutes ſes bontez prétenduës, mais elle s'ennuya enfin de mon ſilence & me dit; mon cher *Gabaleto*, tu ne me dis rien? as-tu perdu la parole?

Je me vis alors obligé de luy répondre, & voyant que je ne pouvois plus diſſimuler & que d'ailleurs je pouvois me ſervir de tout ce que ſon erreur luy avoit fait dire pour triompher des apparences de vertu que les filles ont ſouvent coûtume d'oppoſer aux recherches des hommes, afin de leur inſpirer qu'elles ſont effectivement vertueuſes; je l'embraſſay & luy dis d'un ton tendre & touchant; bel objet dont une cruelle obſcurité me cache les charmes, je me ferois un crime de vous abuſer plus long-temps: je ne ſuis point cet heureux *Gabaleto* dont vous prononcez le nom avec tant de plaiſir, mais il ne tiendra qu'à vous de combler la felicité d'un cœur capable de vous aimer

avec plus de passion que celuy d'un Amant qui néglige ses plus doux plaisirs & qui semble ne pas mériter l'amour que vous conservez pour luy malgré son indifference.

Emporté par la passion je continuois mon discours & je ne m'appercevois pas qu'elle étoit évanoüie, lorsque j'entendis marcher doucement à la porte de la Chambre ; je me tus & j'entendis appeller d'une voix basse *Isabella Isabella*. Je ne doutay pas que ce ne fût *Gabaleto* & comme je devois m'imaginer qu'il étoit entré furtivement je me levay & répondis d'un ton ferme & assuré, Qui est-là ? effrayé d'entendre une voix mâle il se depêcha de descendre & le fit avec tant de précipitation que le premier degré où il mit le pied le conduisit jusqu'au bas de l'escalier.

Le bruit de sa chûte mit toute la maison en rumeur ; tous les Domestiques accoururent, mais il n'at-

tendit pas qu'on le roüât de coups; il expira un moment avant qu'on fût arrivé.

Pour moy je rêvay au moyen de me tirer d'embaras & je n'en voyois pas d'autre que de me nommer le Domeſtique de Dom *Juan* qui étoit connu dans la maiſon, comme il m'étoit aiſé d'en juger par ce que m'avoit dit *Iſabella* en m'abordant; je deſcendis donc fierement & je me trouvay dans une court bien pavée où le malheureux *Gabaleto* s'étoit fendu la tête, & où grand nombre de Domeſtiques aſſemblez reſonnoient de l'avanture.

Ils furent étonnez de me voir, & me demanderent qui j'étois? je leur répondis que j'avois l'honneur d'appartenir à Dom *Juan Gapatés* qui reconduiſoit leur belle Maîtreſſe & que je les avois perdus de vûë au bout de la rüe, ſans ſçavoir quel chemin ils avoient pris. Un d'eux qui tranchoit de l'homme intelligent prétendit que je biaiſois,

Pédrille pris pour un voleur.

Dessiné par A. de Lestre. Gravé par L. Crépy le fils.

& m'ayant pris au collet il dit aux autres qu'il étoit d'avis de m'écorcher tout vif, parce que j'avois la mine d'un grand voleur.

Cet avis fut assez bien reçû, & deux ou trois mains des plus seiches me tomberent à l'instant sur le visage, de sorte que je ne doutois plus qu'ils ne missent à execution l'arrest de leur Docteur, lorsque mon Maître arriva heureusement pour moy avec la belle *Dona Farneza*, & me voyant tout sanglant entre les mains de ces bourreaux, il me demanda ce que j'avois fait pour être traité de la sorte? je luy répondis que l'ayant perdu de vûë j'étois venu pour le chercher & qu'au lieu de le trouver j'avois rencontré une legion de Diables qui me prenoient pour un voleur & qui se préparoient à m'écorcher tout vif quelque chose que je pusse leur dire pour les persuader que j'étois son Domestique.

Dona Farneza se mit en colere,

ils luy demanderent pardon de l'injure qu'ils m'avoient faite & s'en excuſerent ſur ce qu'il leur avoit ſemblé que j'empruntois le nom de Dom *Juan* pour me diſculper d'une mauvaiſe intention, puiſqu'un autre homme qui paroiſſoit, diſoient-ils, être de ma compagnie venoit de ſe tuër pour avoir tombé du haut de l'eſcalier en bas.

Dona Farneza fut effrayée de cette avanture, & mon Maître en frémit, lorſqu'il eut reconnu *Gabaleto* qui, comme j'ay ſçu depuis, étoit un homme d'intrigue qui leur avoit fourni des expédiens pour ſe voir : ils n'en témoignerent rien cependant, mais *Dona Farneza* ordonna qu'on otât ce cadavre de chez elle & que déſormais on me traitât avec plus d'humanité. Elle monta avec mon Maître pour prendre du chocolat & *Iſabella* deſcendit peu de temps après pour le faire.

C'étoit une petite friande dont

l'air me ſatisfit parfaitement ; elle avoit ſans une grande beauté tout ce qu'il faut pour charmer & pour mériter l'attachement d'un galant homme. Quelque ſoin qu'elle prît de cacher ſon trouble ; je m'apperçûs bien qu'elle étoit extrémement agitée, ſans pouvoir cependant diſtinguer ſi c'étoit ſurpriſe ou douleur. Comme je ne pûs trouver aucun moyen de luy parler ſans témoin ; je n'en fus pas éclairci & je perdis tout l'avantage que le hazard m'avoit procuré ; il eſt vray que je ne perdis pas courage & que j'eſperay de retrouver dans la ſuite une occaſion plus favorable.

Quand mon Maître eut paſſé deux heures avec *Dona Farneza*, il jugea à propos de ſe retirer chez luy ; m'ayant appellé il me preſenta à cette Dame comme un homme qui devoit leur être utile, & dit à *Iſabella* qu'il falloit qu'elle ſe conſolât, parce que je valois bien *Gabaleto :* j'euſſe voulu que cette peti-

te converſation eût duré plus longtemps, mais mon Maître prit congé de ſa Dame & moy d'*Iſabella*, & nous nous rendîmes chez nous.

CHAPITRE III.

Dom Frédéric traite à ſon tour Don Juan & toute la Compagnie.

QUand nous fûmes ſortis, je racontay à mon Maître le quiproquo d'*Iſabella* qui le fit rire, il me dit qu'il avoit paſſé plus loin que la maiſon de *Dona Farneza*, parce qu'elle avoit bien voulu conduire une Dame de la Compagnie juſques chez elle, & qu'elle s'y étoit repoſée quelque temps. Nous arrivâmes chez nous; mon Maître ſe jetta ſur ſon lit & ordonna qu'on l'éveillât de grand matin, afin de retourner ſur ſa Galere & de ſçavoir des nouvelles de Dom *Diégue Farneze*.

Le lendemain un ſecond feſtin fut ſervi, & peu s'en falut qu'on ne ſe coëffât une ſeconde fois : ce que je puis aſſurer, c'eſt qu'ils avoient tous au moins une pointe de vin lorſqu'ils deſcendirent à terre, où ils remercierent mon Maître, & chacun s'en alla chez ſoy.

Comme j'étois bien aiſe que mon Maître retournât chez *Dona Farneza*, parce que j'avois conçu quelque inclination pour *Iſabella*, je m'appliquay ſérieuſement à chercher quelque expedient pour avoir entrée dans la maiſon de cette Dame ; & j'y avois ruminé deux jours, lorſqu'un des Galands de la fête vint prier mon Maître à ſon tour d'une partie de Campagne, dont il vouloit le régaler avec toute la Compagnie qui avoit été ſur ſa Galere.

Mon Maître accepta ſa propoſition & le lendemain s'étant habillé magnifiquement & d'un air

galand, il alla joindre Dom *Farnezo* & ſon épouſe, avec leſquels il partit pour le lieu qu'on leur avoit marqué. Il m'ordonna d'y aller avec luy. Mais quelques charmes que cette fête eût pour moy, j'eus un extrême regret de voir retarder l'exécution de mes deſſeins amoureux, car *Iſabella* étoit reſtée : cependant il falut obeïr, & nous arrivâmes en moins d'une heure à la maiſon de Dom *Frédéric*, qui n'étoit éloignée de la Ville que d'environ trois quarts de lieüe.

Cette maiſon étoit d'un ſtructure enchantée, & pouvoit plûtôt être appellée un Palais, qu'une maiſon de Campagne. Un jardin ſpacieux & parfaitement bien ordonné en faiſoit un des principaux ornemens ; & plus loin il y avoit un bocage charmant qui formoit un labyrinthe, où mon Maître ce jour-là s'égara plus d'une fois avec la belle *Dona Farneza*,

pendant que le Seigneur Epoux, noyoit sa jalousie dans un deluge de vin.

Dom *Frédéric* enchérit encore sur la magnificence de mon Maître: tout le gibier de Catalogne sembloit avoir été apporté chez luy, & je crus, à voir l'appareil du festin, qu'on devoit nous retenir quinze jours entiers. Ce Seigneur étoit éperduëment amoureux d'une assez jolie fille, nommée *Luscinde*, qui avoit sa Mere à cette fête & qui étoit d'une des premieres Maisons de *Guadalaxara*: C'est pourquoy Dom *Frédéric* ne pouvoit manquer de faire splendidement les choses.

Mon Maître cependant qui étoit généreux en fut vivement picqué, & dès qu'on fût à table, comme une Dame luy eût dit qu'il avoit manqué le jour de la fête qu'il leur avoit donné sur sa Galere de les faire promener une lieüe ou deux en mer, & qu'elle n'avoit pas osé

luy dire que cela eût fait plaiſir à la Compagnie, il ſe ſaiſit de ce prétexte & les pria ſur le champ d'y retourner le Lundy ſuivant.

Dom *Farnezo* dit à cela que ce jour luy étoit dû pour avoir ſa revanche, & qu'il étoit juſte que chacun eût ſon tour ; mais mon Maître picqué ne voulut pas ſe déſiſter de ſa priére, & fit ſi bien qu'on fût obligé d'y ſouſcrire.

Tout le jour ſe paſſa fort agréablement, & dés qu'on fut ſorty de table juſqu'à l'heure du ſouper, on ne ceſſa pas de danſer. Le ſouper fut ſervy avec une magnificence encore plus grande que le dîner ; Un vin délicieux y couloit en abondance, & ce repas dura juſqu'au jour, qui obligea les Conviez de quitter table, & de s'en retourner chacun chez ſoy, avec promeſſe d'aller le Lundy ſur la Galere de Dom *Juan*.

CHAPITRE

CHAPITRE IV.

Pedrille fait un rêve.

DE's que nous fûmes arrivez, nous ſongeâmes mon Maître & moy, à prendre un peu de repos; je luy dis cependant avant qu'il ſe couchât, que j'avois trouvé un merveilleux expedient pour l'introduire chez *Dona Farneza*; il me répondit que cela luy faiſoit plaiſir, mais qu'il ne faloit penſer qu'aux préparatifs de la fête qu'il devoit donner le Lundy, & qu'après cette galanterie nous pourrions mettre à execution les projets que j'avois formé là-deſſus.

J'allay me coucher, & j'étois dans le fort d'un ſommeil profond, lorſqu'il me ſembla que je voyois ma belle *Lorenza* toute en colere, qui me reprochoit l'infidelité que

je luy avois faite, & les yeux baignez de pleurs elle m'addreſſoit ce diſcours. Perfide! eſt-ce ainſi que tu me traîtes? Ne ſuis-je pas aſſez à plaindre, ſans que tu joignes tes mépris aux rigueurs de mon ſort?

Ces paroles étoient entre-coupées de mille ſanglots, & je rougiſſois de mon crime ſans pouvoir luy répondre un ſeul mot, lorſqu'elle pourſuivit ainſi, me montrant deux Religieuſes qui la ſuivoient en luy preſentant un voile: Ingrat, ma vengeance eſt prête; ce voile va me rendre ma liberté & me conſoler de ta perte. Sa menace me fit frémir; je luy demanday mille fois pardon, & je la conjuray de ne me pas punir ſi rigoureuſement. Laiſſez-moy, me dit-elle; c'eſt le ſeul remede qui me reſte contre tous les maux dont je ſuis accablée: En achevant ces mots elle voulut prendre le voile que les deux Religieuſes luy préſentoient: Mais pour le luy arra-

cher, je sautay dessus avec une si grande violence, que j'allay me donner la tête contre la muraille de ma chambre, & tombay tout de mon long sur le plancher, avec un bruit si effroyable, que Dom *Juan* qui étoit couché dans une chambre au-dessous s'éveilla & vint voir ce que c'étoit.

J'étois étendu par terre sans mouvement & sans connoissance; il crut que je dormois; il fit tout ce qu'il pût pour m'éveiller; mais il s'apperçût enfin que je n'étois pas dans mon assiette, & avec le secours de quelques essences fortes il me fit revenir, & il me demanda ce que j'avois: Je luy répondis d'un ton triste que je venois d'avoir un avertissement du plus grand des maux que j'eusse ressenti de ma vie; & luy racontay la vision que j'avois euë. Il me dit tout ce qu'il pût pour me consoler & m'ôter la foy que je donnois à cette apparition: & s'ap-

percevant que j'étois tout ſanglant il appella quelques-uns de ſes autres Domeſtiques, qui avec de l'eau-de-vie me baſſinerent la tête & me remîrent dans mon lit, où il ne me fut pas poſſible de fermer l'œil, ny de prendre aucun repos tant j'étois tourmenté par les cruelles idées que mon ſonge m'avoit laiſſées.

Je reſtay deux jours entiers dans cette ſituation, & mon cher Maître venoit ſouvent me conſoler. Il eſt vray que c'étoit une conſolation ſi grande pour moy que j'euſſe entierement oublié mes maux s'il avoit pû être continuellement avec moy: Mais il ne me quittoit pas plûtôt que le déſeſpoir prenoit ſa place & m'offroit mille affreuſes images qui me faiſoient deteſter le jour.

Ce que j'ay vû en ſonge n'eſt que trop veritable, me diſois-je! ma belle *Lorenza* eſt ſans doute ſur le point de ſe faire Religieuſe & je

vais la perdre pour toujoûrs ! mais quel eſt mon eſpoir, ajoutois-je ? dois-je me flatter que *Lorenza* ſoit jamais mon épouſe ? voudra-t'elle avoir pour mary un Galerien ?

Un moment après je rejettois ces cruelles réflexions & je me flattois que *Lorenza* auroit aſſez d'amour pour paſſer ſur cette conſidération puiſque mon crime n'étoit pas infamant & que l'injuſtice ſeule avoit cauſé mon malheur.

Cependant il falut faire de néceſſité vertu, & après m'être épuiſé l'imagination en réflexions je me ſurmontay le mieux que je pus & je pris le parti d'écrire une lettre à *Lorenza* n'ayant pas oſé le faire juſqu'alors parce que je me voyois dans un état indigne d'elle ; je luy marquois tout ce que l'amour peut inſpirer de plus tendre dans la ſituation où j'étois, & je n'oubliay pas de luy repréſenter que je ne devois point être indigne de ſon eſtime ny de ſon amour, quoy-

que réduit dans un état indigne. Après cela je ne songeay plus qu'à ordonner les preparatifs de la fête que mon Maître devoit donner; & sa generosité ne laissa pas de me donner assez d'occupation pour me délivrer de mes noirs soucis.

CHAPITRE V.

Dom Juan donne à Pedrille sa liberté.

J'ALLAY le Dimanche matin au marché, afin d'achetter ce qu'il faloit pour le repas que mon Maître devoit donner le lendemain, après m'être occupé la veille à faire approprier la Galere; & quand j'eus chargé de mes emplettes deux forts Domestiques que j'avois enmenez avec moy, j'entray dans une Eglise pour y entendre la Messe; je me mis pro-

che un pilier à deux genoux & j'avois à côté de moy une femme bien mise & d'assez bon air ; elle me parut âgée d'environ quarante-cinq ans, & elle conservoit encore malgré cet âge des restes d'une grande beauté.

Au premier coup d'œil qu'elle jetta sur moy elle sembla s'émouvoir, & je m'apperçus qu'elle me regarda dans la suite avec une attention toute extraordinaire ; je ne sçavois qu'en penser & je me préparay à quelque nouvelle avanture, me promettant cependant de ne pas m'engager si legerement que je l'avois fait le jour qu'*Isabella* m'avoit mené dans sa Chambre.

Tant que la Messe dura je fis de continuelles réflexions, & je ne cessay pas d'examiner les mouvements de la Dame ; enfin la Messe finit, & chacun sortoit, lorsqu'elle s'approcha de moy & me dit à l'oreille ; gracieux Cavalier, ne trouverez-vous pas mauvais que je

vous demande vôtre nom? Madame, luy répondis-je, vous me faites bien de l'honneur; je suis *Pedrille del Campo* vôtre serviteur très-humble.

Je n'eus pas achevé ces mots que sans respect du lieu elle me sauta au col en me disant: Que j'ay de joye, mon cher fils, à te revoir! mon pauvre *Pedrille*! reconnois ta mere qui t'aime & qui brûle depuis long-temps du desir de t'embrasser; je t'ay fait chercher à *Salamanque*, & l'on n'a pû me donner aucune de tes nouvelles depuis que ma mere est morte.

Ce discours me surprit & me combla de joye en même temps; j'embrassay tendrement ma bonne mere & nous sortîmes de l'Eglise pour aller chez elle, où je luy racontay mes malheurs & l'état déplorable où le sort m'avoit réduit: Elle en versa un torrent de larmes & me dit qu'elle alloit employer tout son crédit pour me délivrer de

de ma ſervitude & ſe conſola en m'ajoûtant que la choſe n'étoit pas d'une grande difficulté, puiſque mon Capitaine étoit bien intentionné pour moy. Elle me promit de s'employer toute entiere à ma délivrance, & je luy dis que j'en préviendrois *Dom Juan*.

Comme je la voyois magnifiquement meublée & nipée, je luy demanday d'où luy venoit tant de richeſſes; elle me dit qu'après avoir quité *Salamanque* elle avoit demeuré quelque temps à *Valladolid*, mais que ne ſe ſentant pas aſſez dépaiſée en cette Ville elle avoit été obligée d'aller demeurer à *Saragoce* où elle avoit fait connoiſſance avec un vieux Marchand *Catalan* qui avoit pris une forte inclination pour elle & qui après l'avoir épouſée l'avoit menée à Barcelonne & luy avoit laiſſé tout ſon bien en mourant; elle m'ajoûta en m'embraſſant tendrement qu'elle avoit de quoy réparer les maux que j'avois ſoufferts

& que je ne déſeſperaſſe pas de poſſeder bientôt ma belle *Lorenza*, parce que nous étions dans un ſiécle où l'argent effaçoit bien des taches.

Il étoit temps de retourner chez moy ; je la quittay tout tranſporté de joye & je courus faire part de mon avanture à *Dom Juan* qui m'en félicita & me dit qu'il me donnoit dès l'heure même mon congé & ma liberté, mais qu'il me prioit de vouloir bien reſter encore quelques jours avec luy, afin de regler l'ordre de la fête dont il étoit alors ſi occupé, & en attendant un agrément de la Cour qu'il ſe flattoit d'obtenir aiſément en ma faveur.

Je le remerciay mille fois & l'aſſuray que j'aurois toute ma vie un juſte reſſentiment de ſes bontez. Dès que je fus un peu remis du trouble où m'avoit jetté ce changement inopiné de ma fortune, je recommençay à travailler aux aprêts du feſtin qui devoit reſſem-

bler aux nopces d'un Prince, car jamais profuſion ne fut plus grande, & mon Maître à cette fois ne laiſſa aucun moyen d'encherir ſur luy.

CHAPITRE VI.

Dom Juan donne une ſeconde Fête ſur ſa Galere : Mort de Dom Farnezo : Malheur de Pedrille & de tous les Conviez.

QUand j'eus tout préparé à grand hâte, j'allay paſſer la ſoirée avec ma bonne mere que je ne pouvois me laſſer d'embraſſer ; je béniſſois le Ciel des changemens qu'il avoit ſi ſouvent fait dans ma fortune ; puiſque je devois à ces changemens une ſi heureuſe rencontre, & j'avois preſque oublié tous mes maux ; *Lorenza* ſeule m'arrachoit des ſoupirs au milieu

de ma joye ; je brûlois d'impatience de la revoir, & je souffrois un tourment plus cruel que la mort, dans l'incertitude où j'étois de ses sentimens à mon égard.

Souvent je me representois qu'elle se faisoit Religieuse & cette pensée me désesperoit ; ma mere prenoit part à ma peine & tâchoit de calmer ma douleur par mille flateuses esperances qui nous conduisirent jusqu'au jour que je l'embrassay encore vingt fois, & luy promettant de revenir le plûtôt qu'il me seroit possible, j'allay rejoindre mon Maître qui étoit déja éveillé & qui m'attendoit pour aller sur sa Galere.

Nous y fîmes apporter tout ce que j'avois fait préparer pour rendre la fête magnifique & galante, & quelques heures après que nous y fûmes arrivez, la Compagnie y vint & fut saluée par trois décharges de toute l'Artillerie ; mon Maître ravi de revoir sa belle *Dona*

Farneza leur fit un accüeil auſſi digne d'admiration que s'il eût reçu *Charles-Quint*, & dès que tout le monde fut entré, la Galere à force de rames fendit les flots; les Rameurs jetterent un cri de joye, & s'efforçant à l'envi l'un de l'autre il nous firent voguer ſi légerement qu'en très-peu de temps nous ceſſâmes de voir Barcelonne.

Quand la Compagnie eut aſſez gouté ce prétendu plaiſir, on ſervit le Dîner qui excita la joye de tous les Conviez, car chacun commençoit à avoir appetit, & ce fut alors que ſe livrant à toute ſa gayeté naturelle mon Maître paya admirablement de ſa perſonne. Ce repas dura long-temps; la diverſité des mets réveilloit de temps en temps l'appetit & ce n'étoit qu'une ſource de délices qui ſembloit intariſſable.

Sur le ſoir un orage affreux s'éleva; le Ciel s'obſcurcit, la mer s'agitta & le tonnere mêlé avec

une horrible pluye nous menaça d'une mort certaine. Portez ſur une montagne de vagues nous tombions un moment après dans une abîme dont mille éclairs nous faiſoient clairement enviſager l'horreur. Nôtre Galere chancelante tantôt d'un côté tantôt de l'autre ſembloit gémir continuellement des fureurs de la mer, & ne pouvant tenir contre l'impetuoſité des flots, elle n'en étoit plus que le joüet.

Triſtes, déſeſperez nous n'attendions plus que la mort; mon Maître ſeul montroit un courage ſurprenant, nous raſſuroit ſans ceſſe & preſſoit même la Compagnie troublée de diſſiper ſon effroy par le plaiſir de la table; mais quel moyen de les perſuader!

Nous paſſâmes toute la nuit dans une mortelle crainte, nous ne vivions tous qu'à demy & nous implorions vainement le ſecours du Ciel lorſque le jour parut. Le Soleil fit ceſſer la pluye & calmer les

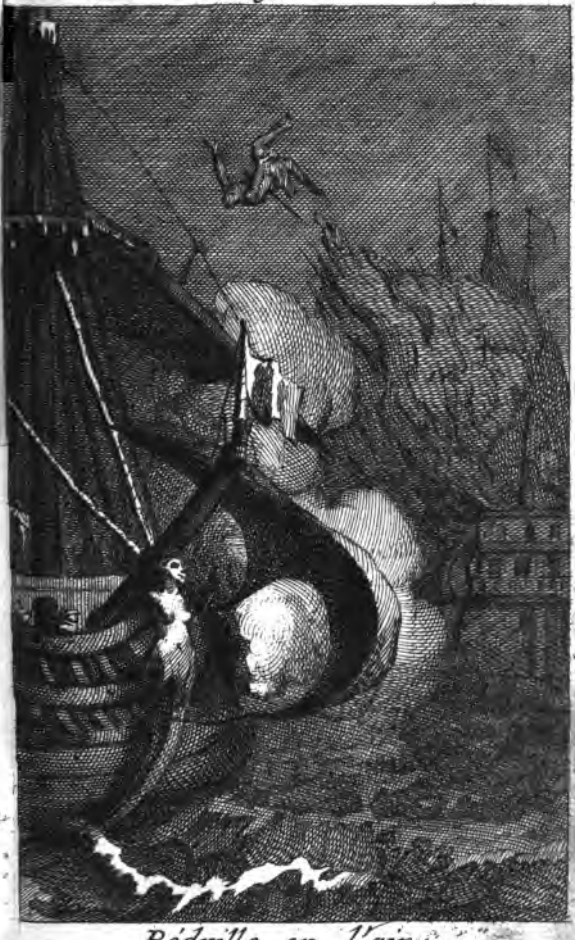
vents ; la mer agitée prit peu à peu son état ordinaire, & bien-tôt après nous vîmes la terre que l'élévation des flots nous avoit cachée jusqu'alors : Mais quelle fût nôtre surprise lorsque nous nous vîmes entre deux gros Vaisseaux bien armez, & que nous reconnûmes que nous avions passé l'Isle de *Mayorque* & que nous touchions presque aux Côtes de Barbarie.

Mon Maître plus touché du sort de *Dona Farneza* que du sien propre en parut interdit, cependant il fit ses efforts pour rasseurer toute la Compagnie, & après avoir fait mettre les Dames au fond de la Galere, il ordonna qu'on se preparât au combat.

Les deux Vaisseaux s'approcherent insensiblement de nous, & nous en vinmes bien-tôt à une action très-sanglante ; ce n'étoit qu'un feu continuel de part & d'autre, chaque décharge étoit funeste à l'une des deux parties, & le cou-

rage des nôtres étoit tel que nous eussions pû triompher de nos ennemis si après trois heures de combat le nombre de nos combattans n'eût pas été réduit à sept ou huit hommes tout au plus qui parloient de se rendre, ne suffisant pas pour se deffendre de deux Corsaires les plus redoutables qui fussent jamais sorti *d'Alger*. Cruelle fortune ! s'écria alors mon Maître, tu m'ôtes tout espoir, mais tu ne triompheras pas de mon courage.

Dom *Farnezo* avoit été tué d'un coup de Canon & sa mort avoit été suivie de celle de la plûpart des autres conviez. Mon Maître fit embarquer les Dames dans un Esquif, & dès qu'elles furent un peu éloignées, il sauta sur un bout de mêche allûmée & descendant au lieu où l'on mettoit la poudre il y mit le feu : J'étois sur le Tillac, je fautay en l'air lorsque j'y pensois le moins, & par un hazard presqu'incroyable je tombay



Pédrille en l'air.

Désiné par A. de Lestre. Gravé par L. Crépy le fils.

sur les cordages d'un des Corsaires, ou je demeuray embaraſſé sans aucune connoiſſance juſqu'à ce qu'on vint me prendre & m'ayant fait deſcendre peu à peu on me fit revenir à moy.

Je me vis avec toutes nos Dames en la puiſſance des Turcs qui nous foüillerent exactement & témoignerent une grande joye de cette capture; pour mon Maître & les autres hommes qui étoient sur la Galere je ne pus sçavoir leur sort; il eſt vray que je ne doutay pas un moment qu'ils n'euſſent miſerablement peri.

Je ne feray point icy le détail des mauvais traitemens que nous reçûmes de cette barbare Nation, toutes les hiſtoires ſont remplies de leur inhumaine coûtume en ces ſortes d'occaſions. Je diray ſeulement qu'ils nous conduiſirent à *Alger* où je fus vendu à un vieux Turc fort riche, & les Dames à un Marchand de Conſtantinople,

qui se fit une fête de les présenter à son retour au grand Seigneur, & qui partit cinq ou six jours pour cette Ville.

CHAPITRE VII.

Pedrille est Jardinier, il s'échape d'Alger.

MON Maître étoit un vieux Patron de Corsaire, que l'âge avoit obligé de renoncer au Métier; d'ailleurs il avoit si bien fait ses affaires sur mer, que son ambition devoit être satisfaite; il n'avoit qu'une fille belle comme l'Amour & nommée *Zatide*, pour héritiere; il l'aimoit passionnément & avoit une singuliere attention à tout ce qui luy faisoit plaisir.

Elle avoit un appartement qui donnoit sur un jardin que le bon homme prenoit soin de cultiver, & la mer en battoit les murailles;

de sorte qu'elle joüissoit de la plus belle vûë du monde. Mon Maître me donna le soin de ce jardin & m'instruisit les premiers jours de la maniere dont il vouloit qu'il fût orné, après quoy je m'appliquay à le servir de mon mieux : Il est vray que j'eus bien des graces à rendre au Ciel d'être tombé entre ses mains ; car l'on n'avoit jamais pû trouver dans toute la Nation un Maître plus humain, il avoit pour moy mille égards que n'ont point ordinairement les Turcs pour les Chrétiens, & mon esclavage m'eût paru assez doux si le souvenir de *Lorenza* & de ma pauvre mere ne m'eût pas rendu la vie odieuse : Je me plaignois continuellement du sort, je composois souvent de tendres chansons sur la perte de ma liberté & les malheurs de ma vie, je les répetois sans cesse & je me faisois une habitude de me plaindre, qui sembloit me servir de consolation.

La belle *Zatide* venoit quelquefois me voir travailler, elle prénoit plaiſir à m'interroger, en langue Francque qu'elle parloit parfaitement, ſur mon Païs & ma Religion, & m'en demandoit mille particularitez qui m'étonnoient, car elle me marquoit des ſentimens pour les Chrétiens bien contraires à ceux de toute ſa Nation, qui ne les regarde qu'avec mépris. Je demeuray cependant deux ans entiers chez elle, ſans que je puſſe m'éclaircir des préjugez que je me formois là-deſſus, & ſon pere étant mort, je fus vendu au plus cruel de tous les Tyrans, & elle alla loger chez un oncle qu'elle avoit & qui étoit le *Bacha* de la Ville.

Mon nouveau Maître étoit un Renégat Génois, qui pouſſoit ſa cruauté à un excès inoüi même parmi les Turcs, il étoit aimé du fameux *Barberouſſe* qui venoit de ſe faire déclarer Roy *d'Alger*, & fier du crédit qu'il avoit près de

luy, il ſe croyoit tout permis ; ſon ambition étoit déméſurée, ſes projets extravagans, & toute ſa conduite extraordinaire.

On peut juger par cette légere peinture de ſon caractere, en quelles mains j'étois tombé : Ce que je puis aſſurer, c'eſt que je vivois dans une incertitude continuelle de mon ſort ; car ſouvent ſans autre raiſon que ſon caprice, il faiſoit empaler quelqu'un de ſes Eſclaves, & il s'en faiſoit une habitude qui le faiſoit redouter.

Cependant je paſſay par un miracle ſurprénant juſqu'à ſix mois dans un ſi rude eſclavage, ſans encourir ſon indignation ; mais j'avois vû mourir tous mes premiers camarades & il n'étoit pas poſſible que je puſſe leur ſurvivre plus long temps, en reſtant ſous la puiſſance d'un Maître ſi déraiſonnable, & mon tour vint un jour que j'avois perdu malheureuſement une petite caſſette remplie

de pierreries, que je portois du Port chez luy avec une quantité d'autres Marchandiſes très précieuſes qui luy étoient arrivées dans un Vaiſſeau venu d'*Alexandrie*. Comme j'étois fort chargé & qu'il étoit déja nuit, je ne m'apperçûs pas qu'elle étoit tombée ; mais mon Maître qui ſçavoit parfaitement ſon compte, me demanda ce qu'étoit devenu ſa caſſette ? Cruelle demande qui m'étourdit d'abord ! Pour retarder cependant une mort certaine, je luy répondis qu'ayant peur de la perdre parce que j'étois trop chargé je l'avois laiſſé dans le Vaiſſeau : A ma réponſe il s'emporta & me dit tout en colere, gueux, retourne & ſi tu ne l'apportes pas au plûtôt, prépare-toy à mourir à petit feu. Pour éviter ſa rage je partis ſur le champ & je marchay vers le Port cherchant à tatons la maudite caſſette ſur le même chemin où j'avois paſſé, mais j'arrivay au Port ſans rien trouver.

Triſte, déſeſperé, je m'addreſſay au Ciel, j'imploray ſon aſſiſtance & je retournay du Port au logis de mon Maître encore par le même chemin, je n'en fus pas plus avancé, la caſſette ne ſe trouvoit pas & je commençay à perdre tout eſpoir. Ce fut alors que me préparant véritablement à une mort cruelle je verſai un torrent de larmes, & levant les deux bras au Ciel, mon Dieu! m'écriay-je, c'eſt donc ce jour que vous avez choiſi pour mettre fin à mes maux. En prononçant à pluſieurs repriſes ces triſtes paroles, les mains toûjours tenduës au Ciel, je retournay une ſeconde fois au Port, ſans même ſonger à la caſſette, tant j'étois préoccupé de l'image affreuſe de la mort.

Quand j'eus preſque fini mon ſecond voyage, mon pied heurta contre une groſſe pierre & je tombay tout de mon long par terre; je ſentis ſous moy ma caſſette &

j'entendis que ma chûte la briſoit; ce doux bruit m'égaya en tombant & je fus bientôt relevé pour m'éclaircir de la verité de ce miracle.

C'étoit en effet ma caſſette, mais elle étoit en morceaux & pluſieurs pierres qui en étoient ſorties répandoient au milieu de la nuit une clarté admirable; je les ramaſſay avec ſoin, & fort embaraſſé de la maniere dont mon Maître recevroit la nouvelle de la rupture de ſa caſſette, je ne ſçavois quel parti prendre.

J'étois à ruminer ſur la maniere dont j'aborderois mon tyran de Maître & je me recommandois à Dieu & à tous les Saints du Pararis lorſque ſix eſclaves vinrent à moy & me dirent avec précipitation, frere, qu'attends-tu? marchons vîte, il eſt temps d'aller nous rendre maîtres des Turcs qui ſont ſur la Barque, le Patron nous attend & l'on eſt allé enlever *Zatide*.

Ce

Ce quiproquo me surprit, mais je connus que c'étoit un coup que quelques chrétiens alloient faire, & comme je sçavois qu'il s'en étoit fait souvent de pareils qui avoient fort bien réussy, je les suivis & je m'embarquay avec eux dans un petit Esquif qui nous attendoit & dans lequel il y avoit déja quelques personnes.

Dès que nous fûmes arrivez dans la Barque, le Patron nous dit qu'il avoit déja tué tous les Turcs & que nous n'avions plus qu'à partir; on leva l'ancre & chacun mettant la main à la rame nous sortîmes du Port & nous nous en éloignâmes en assez peu de temps; mais quelle fut ma surprise quand je vis *Zatide* avec nous dans la Barque & un jeune esclave chrétien à ses genoux!

Elle ne fut pas moins étonnée de me voir, elle me demanda par quel hazard je me trouvois de la partie, je luy racontay mon avan-

ture qui la réjoüit, & mes pierres précieuſes furent eſtimées plus de quatre mille ducats : Je la priay de me dire à ſon tour ce qui l'obligeoit à quitter ſa Patrie ; mais elle pria Dom *Franciſco Moradero* de le faire ; c'étoit l'Eſclave que je voyois à ſes genoux ; il y conſentit & commença ſon hiſtoire en ces mots.

CHAPITRE VIII.

Hiſtoire de Zatide & de Dom Franciſco Moradero.

VOus ne trouverez peut-être pas mauvais qu'avant d'en venir au ſujet de l'enlevement de la belle *Zatide*, je vous apprenne mon ſort & ma fortune. Je vous diray donc que je ſuis un Gentilhomme *Caſtillan* natif de *Guadalexara*. Je m'appelle *Franciſco Mo-*

radero & ma Famille, eſt connuë dans l'Eſpagne.

J'avois été nourri par une Néapolitaine que mon pere qui ſervoit dans les Armées de nôtre grand Roy Charle-Quint, avoit emmenée à *Guadalaxara*; Dès-que j'eus atteint l'âge de quatorze ans, mon pere me manda de l'aller trouver à *Naples*, afin de l'accompagner dans une expedition où il étoit commandé; c'étoit ce grand projet que l'on avoit fait de rétablir *Muley-Haſſen* ſur le Trône de *Thunis*.

J'obéïs à ſes ordres & j'allay à Barcelonne où je m'embarquay ſur la Galere du vaillant *Albert Sarazino*, qui devoit ſe trouver dans cette grande expedition: Ma bonne Nourrice que l'amour qu'elle me portoit avoit retenuë juſqu'alors en Eſpagne, voyant que j'en ſortois, voulut s'en retourner dans ſa Patrie, où elle eſperoit ſe conſoler plus facilement de ma

perte : Je la conduiſis avec moy & je luy fis donner une place dans la Galere du Capitaine *Albert* ; mais nous n'eûmes pas plûtôt quitté le Port de Barcelonne, avec toutes les autres Galeres commandées, qu'un Paquebot vint nous avertir que l'Armée avoit déja fait voile & nous attendoit ſur les Côtes d'Alexandrie, ce qui nous força d'abandonner la route de Naples & de prendre celle que l'on nous preſcrivoit.

Au bout de deux jours nous joignîmes la Flote qui étoit commandée par *Doria* ; le Commandement des troupes par terre avoit été donné au Comte de *Souſterol* ; nous en accrûmes le nombre aſſez conſidérablement & nous fimes voile vers les Côtes de Barbarie : Mais *Barberouſſe* Baſſa de la mer qui commandoit la Flote Othomane ne nous attendit pas, il vint au devant de nous & nous nous rencontrâmes ſur les Côtes d'Afrique.

Il falut ſonger à ſe battre ; des deux côtez on ſe prépara à un combat qui devoit ſelon toutes les apparences être des plus ſanglans ; mais le Ciel ſe rit des projets des hommes, & lorſque nous étions ſur le point d'en venir aux mains il ſurvint une tempête qui ſépara les deux Flotes ; je n'ay jamais rien vû de ſi affreux ; toute la nature ſembloit être bouleversée & la nuit acheva de mettre parmy nous la confuſion & l'horreur. Le Pilote le plus experimenté manqua d'art en cette occaſion, nous ne pouvions plus diſtinguer nos Vaiſſeaux d'avec ceux de nos ennemis & le déſordre fut tel que je me ſuis toûjours étonné que les deux Flotes ſe ſoient trouvées ſéparées le lendemain : pour nôtre Galere elle ſe trouva environnée des ennemis & quelques efforts que nous pûmes faire, elle fut priſe après la perte de la plus grande partie de nos gens & du vaillant *Albert*, & je tombay

entre les mains des Turcs tout percé de coups.

Ils m'emmenerent à Alger où je fus vendu à un Marchand qui m'emmena en *Jezaire*; j'y demeuray quatre ans & après la mort de mon Maître je fus ramené à Alger & mis au nombre des Eſclaves du Bacha qui eſt l'oncle de la belle *Zatide*: j'y avois demeuré deux autres années lorſque cette belle perſonne eſt venuë loger avec luy.

Je vous avoüeray que je fus frappé de l'éclat de ſa beauté dès la premiere fois que je la vis & je ſentis naître dans mon cœur une paſſion que je n'avois jamais véritablement éprouvée: Cent fois je me plaignois au Ciel de ce qu'il ne m'étoit pas permis d'eſperer que *Zatide* fut jamais à moy; j'oſois même condamner l'Auteur de la Nature de ce qu'il avoit formé ſon plus parfait ouvrage pour des infideles, & je ne pouvois la voir ſans mourir d'amour & de déſeſpoir.

Je passay quelque temps dans un état de forcené, mon esclavage commença à me paroître plus cruel que jamais, enfin ma douleur augmentant de jour en jour, m'alloit réduire dans une fâcheuse extremité, lorsque la belle *Zatide* me regardant un jour travailler à des sacs de toile que le Bacha m'avoit ordonné de faire, voulut bien s'entretenir avec moy; elle me demanda de quel endroit j'étois de l'Espagne, je luy répondis que j'étois *Castillan*, elle s'émeût à cette réponse: N'avez-vous point, me dit-elle, aucune marque singuliere sur le corps? Il est vray, luy répondis-je, que j'ay sur la poitrine une tache rouge que j'ay apportée en naissant.

A ces mots elle acheva de se troubler, & ne pouvant plus soûtenir la conversation tant elle étoit transportée d'une joye excessive: Chrêtien, me dit-elle, en me quittant, je te connois & je suis

perſuadée que tu es homme d'honneur & rempli de courage ; trouve-toy demain ſous mon Balcon quand la nuit ſera venuë, & que ton ouvrage ſera fini, je te diray le reſte.

Elle me quitta ſans m'en dire davantage, & vous pouvez juger quelle fût ma ſurpriſe ; j'avois beau ruminer & me rappeller tous les momens & les circonſtances de ma vie, je ne comprenois pas comment il ſe pouvoit faire qu'elle me connût, & qu'elle ſçût que j'avois une marque ſur le corps, & mon impatience à m'en éclaircir, étoit telle, que je n'ay jamais paſſé de plus longues heures que celles qui s'écoulerent juſqu'au moment de mon rendez-vous.

Le lendemain je me hâtay de faire mon ouvrage, & l'heure étant venuë que je devois aller ſous le Balcon, je m'y trouvay & j'attendis que l'on vînt me tirer d'embarras. Une demie heure après que

j'y fus arrivé une vieille Esclave qui est celle que vous voyez icy, me vint prendre par la main & me dit, mon fils, venez avec moy, *Zatide* vous attend : elle me fit monter par un escalier dérobé & je me trouvay dans l'Appartement de cette belle personne, qui ravie de me voir, me demanda d'abord si je serois reconnoissant de tout ce qu'elle alloit faire pour moy & si je luy promettois de la prendre pour ma Femme lorsque je serois de retour en Espagne.

C'étoit ce que je pouvois souhaiter de plus agréable ; je me jettay sur le champ à ses genoux & je luy protestay que rien ne me flattoit tant que le bonheur d'avoir une Epouse aussi charmante qu'elle, & qu'elle pouvoit être persuadée de la fidelité que je luy conserverois.

Eh bien, me dit-elle, je t'apprends que je suis Chrétienne & que je ne veux point d'autre Epoux

que toy. Une vieille Eſclave Néapolitaine, que tu dois avoir connuë, m'a ſervi long-temps ; elle n'eſt morte que depuis dix lunes. Elle me parloit ſans ceſſe d'un jeune Caſtillan qu'elle avoit nourri & avec lequel elle avoit été priſe ; elle en avoit même le portrait qu'elle me montroit ſouvent & elle m'en diſoit tant de bien que j'ay dès-long-temps conçu une forte eſtime pour luy ſans le voir. Je ſouhaitois avec paſſion de le rencontrer & je ne voyois point d'Eſclaves que je ne m'informaſſe de leur ſort & du lieu de leur naiſſance ; mais je n'ay point été dans l'occaſion de te faire de ſemblables queſtions ; ta reſſemblance avec le portrait que j'avois vû m'a preſque aſſûrée de ce que je voulois ſçavoir avant même que je t'euſſe parlé, & cette marque que tu portes ſur la poitrine & dont la vieille Eſclave m'avoit ſouvent parlé ne m'a pas permis de douter un mo-

ment de ce que ta reſſemblance m'avoit déja aſſez bien perſuadée. Dès que je t'ay vû j'ay cherché à te parler, mais je n'en ay pû trouver l'occaſion qu'hier; heureuſe ſi la vieille ne m'a point trompée, & ſi tu ne démens pas la peinture qu'elle m'a faite de toutes tes vertus: Caſtillan ſois-moy fidele, je te ſuivray partout & mon ſort ne dépend que de toy: voilà de l'argent pour faire les préparatifs de nôtre fuite, quittons une terre qui t'eſt fatale; je puis porter avec moy beaucoup de richeſſes, car mon pere m'a laiſſée fort riche & je diſpoſe de tout mon bien: C'eſt à toy à chercher avec des gens de ta nation toutes les voyes que tu trouveras convenables pour venir à bout de cette grande entrepriſe; mais ſur tout prends ſoin d'agir avec une entiere diſcretion, car tu es perdu & moy auſſi pour peu que l'on s'apperçoive de nos démarches.

Belle *Zatide*, luy répondis-je, ne craignez rien pour vous ; je mourray mille fois plûtôt que vôtre nom sorte de ma bouche pour vous accuser si le sort ne seconde pas nos vœux : mais assûrez-vous en même temps que j'useray dans cette affaire de toute la prudence necessaire, & j'entrevois même pour cela des moyens très-favorables.

Je luy proposay alors de mettre dans nôtre confidence un Renégat Vénitien qui étoit très-mécontent de la nation ; ce mot de Renégat la révolta d'abord, parce que ces sortes de gens sont regardez parmi eux comme gens de mauvaise foy & aussi capables de trahir leurs amis que leur Religion, mais je la rassuray sur ce que je luy dis qu'il ne cherchoit que l'occasion de s'échapper d'Alger & qu'il l'auroit déja fait plusieurs fois s'il avoit eu de quoy acheter des Esclaves & équipper une Barque. Nous con-

clûmes donc que je luy en parlerois après avoir pris des mesures pour m'assurer de sa discretion, & après une demie heure d'entretien elle me dit adieu & me donna deux mille sequins en me promettant de m'en donner tant que j'en aurois besoin & me priant de travailler sans relâche sous main à mettre bientôt nos desseins à execution.

Je ne vous diray point la surprise, l'agitation, en un mot la situation dans laquelle je me trouvay après un évenement si singulier; vous en pouvez juger: mais pour trancher court, je parlay au Renégat qui est le Patron de cette Barque, & depuis un mois nous machinons cette affaire qui a été assez bien conduite, Dieu mercy; de sorte que j'espere me voir bientôt en possession d'un bien que j'estime plus que tous les trésors de Barbarie; mais peut-être êtes-vous curieux de sçavoir comment nous avons pû enlever la belle *Zatide*.

Je la voyois souvent pendant le temps que nous méditions nôtre fuite & je luy rendois un compte exact de tout ce que nous faisions: Quand la Barque fut achetée & que le Patron experimenté eut bien reglé toutes choses, nous prîmes jour pour faire nôtre coup & nous n'avions résolu de le faire que la nuit de demain; mais *Zatide* qui s'étoit précautionnée de bonne heure avoit fait embarquer toutes ses richesses peu à peu chaque nuit & s'étoit même dégarnie de maniere que le *Bacha* l'étant allé voir ce matin dans son Appartement & ne voyant plus l'étalage de ses riches meubles, luy a demandé ce qu'étoient devenus ses vases d'or & autres richesses qui faisoient l'ornement de sa Chambre? elle luy a répondu toute interdite qu'elle venoit de les envoyer à *Furci* (c'est un lieu où son pere luy a laissé une magnifique Maison de plaisance) parce qu'elle comptoit

y aller passer quelque temps. Vous ne m'avez rien dit de cette partie, luy a-t'il repliqué : c'est, a repris *Zatide*, que je ne l'ay faite qu'aujourd'huy : Eh bien, ma niéce, a dit le *Bacha* dissimulé, je vous y souhaite bien du plaisir & je vous y rendray visite de temps en temps.

Averti de cet entretien j'ay été sur le champ de la part de *Zatide* avancer nôtre départ & le fixer à cette nuit même, & dès que l'heure est venuë le Patron a détaché un nombre de Chrétiens pour tuër les Turcs qui étoient sur cette Barque : quelques-uns veilloient sur le Port pour prendre garde que l'on ne les surprît (ce sont ceux qui vous ont rencontré) & à la tête de quatre Espagnols des plus résolus il est venu pour chercher *Zatide* qui l'attendoit avec impatience aussi-bien que moy. Cette pauvre Esclave que vous voyez les attendoit sous le balcon & à peine

ont ils été montez dans l'Appartement de *Zatide* où ils prenoient quelques choses qui devoient être embarquées que le *Bacha* y est entré; sa présence nous a surpris, *Zatide* en est tombé comme morte, mais nôtre Patron n'a pas perdu courage, il s'est jetté le premier sur luy comme un déséspéré & les autres le secondants il a exterminé tous les gens de la Maison à l'exception de quelques Esclaves qui s'y sont trouvez & qui nous ont suivis sans que le voisinage s'en soit apperçu. Voilà nôtre histoire à laquelle j'ajoûteray que j'appris en *Gezaire* la mort de mon Pere qui a été tué dans les Guerres d'Italie.

Quand il nous eut fait ce récit de son avanture il témoigna un grand desir d'apprendre à son tour le détail de la mienne & le sujet de ma captivité; je repris donc mon histoire de plus haut & je finis en luy racontant toutes les inquiétudes que m'avoit données ma cassette.

CHAPITRE IX.

Pedrille eſt repris par les Turcs ; ce qui luy arrive enſuite.

PENDANT le récit de nos avantures la Barque avoit conſidérablement avancé & les Rameurs ſe relevant tour à tour la faiſoient voler ſur les flots, de ſorte que nous ne doutions pas qu'au lever de l'aurore nous ne fuſſions en ſeureté : Mais nous fûmes bien trompez lorſque nous reconnûmes le matin que nous étions pourſuivis par un des plus legers Corſaires de Barbarie qui nous ſuivoit de près.

Il n'y eût pas un parmi nous dont le ſang ne ſe glaçât en cette conjoncture ; nous levâmes tous les mains au Ciel, & aprés avoir imploré la miſericorde de Dieu

nous redoublâmes nos efforts pour tâcher d'échapper à nos Bourreaux.

Nous croyions y avoir réussi, lorsqu'après avoir ramé tout le jour fort utilement nous étions comme le Soleil se couchoit sur le point d'aborder l'Isle de Mayorque ; mais toute nôtre esperance se changea en fumée & les forces nous manquant déja depuis longtemps, nous fûmes atteints par le Corsaire.

Ce fut alors que *Zatide*, éplorée s'arracha les cheveux, addressa mille plaintes touchantes vers le Ciel qui ne les entendit pas, & n'écoutant plus que son déseſpoir arma sa belle main d'une épée dont elle se servit en héroïne, car elle tua deux Turcs de ceux qui sauterent les premiers à l'abordage : Chacun de nous fit des actions dignes d'une éternelle mémoire ; mais sur tout Dom *Francisco* que l'exemple de sa belle

Maîtreſſe animoit encore combattit avec une fureur ſi grande que les Turcs ſe retirerent juſqu'à trois fois de nôtre Barque; il fallut cependant céder au nombre, ils en vînrent à un quatriéme abordage & deſcendirent en ſi grande multitude que n'ayant pas même aſſez de place pour combattre nous nous vîmes malheureuſement pris.

Ils nous enchaînerent tous & la belle *Zatide* même qui verſoit un torrent de larmes; ils s'emparerent de toutes nos richeſſes & ils délibererent de quelle mort on devoit nous faire mourir. Pluſieurs vouloient que l'on nous empalât ſur l'heure même; mais le Ciel permit que les principaux d'entre eux fuſſent d'avis qu'on nous ménât en *Alger* & que là on fit un exemple de nous, qui fit frémir les autres Eſclaves; ainſi ils ſe contenterent de nous roüer de coups par avance & nous tranſporte-

rent dans le Corsaire où non contents de nous avoir chargé de chaînes ils nous liérent les mains derriere le dos : Mais nous eûmes une espece de consolation dans nôtre infortune ; il en étoit resté plusieurs sur la Barque pour faire le partage du butin ; la Barque percée de coups s'enfonça dans la mer lorsqu'ils y pensoient le moins & presque tous périrent avec leur espoir.

Toute la nuit on nous garda exactement & nos Gardes nous ménaçoient sans cesse d'une mort cruelle ; nous la passâmes en prieres ; la belle *Zatide* mêloit les siennes avec les nôtres & nous ne songions plus qu'à profiter du peu de temps qui nous restoit pour nous préparer à paroître devant le Tribunal de Dieu.

Mais le Ciel se laissa toucher par nos pleurs ; il ne permit pas que tant de zélez Chrétiens périssent misérablement ; il ouvrit en-

ſin les portes de ſa miſéricorde, & comme le jour commençoit à rayonner, les Turcs ſe virent pris preſque ſans deffenſe par trois Galeres Eſpagnoles qui les avoient abordez avant qu'ils puſſent ſe reconnoître & ſe mettre en état de combattre. Le premier qui entra dans le Corſaire fût Dom *Juan Capatés* mon Capitaine de Galeres & mon ancien Maître ; il étoit ſuivi d'un grand nombre des ſiens, qui en très-peu de temps exterminerent une partie des Turcs & obligerent le reſte à ſe rendre.

Quelle joye fût la nôtre en cette occaſion ! & que d'actions de grace ne rendîmes nous pas à la bonté Divine qui faiſoit éclater ſi viſiblement ſur nous ſa miſéricorde !

Dom *Juan* nous fit ôter nos chaînes & m'ayant reconnu il me demanda par quelle avanture je me trouvois encore vivant & ſi fortement enchaîné ſur ce Corſaire. Je luy répondis que mon

avanture étoit très particuliere & d'assez longue haleine à réciter ; je luy promis de satisfaire sa curiosité lorsque nous serions sur sa Galere : On mit du monde sur le Corsaire & tous les ordres étans donnez nous allâmes sur la Galere de Dom *Juan* où je luy racontay l'histoire de *Zatide* & la mienne qui le surprit, sur tout la maniere miraculeuse dont j'avois été conservé le jour qu'il avoit fait sauter sa Galere.

Mais comment, luy dis-je alors, s'est-il pû faire que vous vous soyez vous-même sauvé ? Il me répondit que sa Galere ayant sauté il s'étoit trouvé avec Dom *Fédéric* sur une même partie de la Galere qui restoit presqu'entiere, & qui après avoir erré trois jours sur les flots avoit abordé à l'Isle de Minorque, d'où ils avoient retourné quelque temps après à Barcelonne, qu'ils y avoient retrouvé *Dona Farneza*, *Luscinde*, & les autres Dames, &

qu'il avoit depuis ce temps-là épousé *Dona Farneza*, & Dom *Fédéric* ſa chere *Luſcinde*.

Je m'étonnay de cette rencontre & il m'ajoûta que ces Dames avoient été venduës à Alger à un Marchand de Conſtantinople, qui devoit les préſenter à Soliman; mais que s'étant embarqué pour y aller, il avoit été rencontré par deux Vaiſſeaux Eſpagnols venant de *Cadis*, qui les avoient priſes & ménées à *Barcelonne*.

J'admiray l'inconſtance du ſort & de la mer & je ne me laſſay pas de remercier Dieu des graces qu'il m'avoit faites dans toutes mes adverſitez & plus particulierement dans le dernier danger que je venois de courir. Vous venez de parler de *Luſcinde*, dit alors Dom *Franciſco*, ne puis-je ſçavoir qui elle eſt? C'étoit, luy répondit Dom *Juan*, une aimable Demoiſelle native de *Guadalaxara*, ſon nom de famille eſt *Moradéro*; étant venuë avec ſa

Mere à Barcelonne pour voir cette belle Ville & même pour quelques affaires qu'elles y avoient; elle a été recherchée par un des plus galants Seigneurs de cette Ville, nommé Dom *Fédéric Pençada*; elle fut prise par les Turcs & s'est retrouvée à Barcelonne de la maniere que je viens de dire, aussi bien que Dom *Fédéric* qui l'a épousée & avec lequel elle vit très-contente.

Que vous me faites de plaisir, s'écria-t-il! en m'apprenant des nouvelles d'une sœur & d'une mere que j'aime tendrement & que je n'ay pas vûës depuis si l'ong-temps. Quoy, dit Dom *Juan*, vous êtes *Moradero*? C'est mon nom répondit Dom *Francisco*, & si vous avez connu particuliérement ma mere elle a sans doute conservé assez de tendresse à mon égard pour parler quelquefois de moy, & elle a pû vous dire qu'elle avoit un fils qui fut joindre son Epoux dans

l'expédition

l'expédition de *Doria*. Il eſt vray, repliqua Dom *Juan*, elle m'en a ſouvent parlé les larmes aux yeux; car elle vous croit mort : mais, mon cher Dom *Franciſco*, pourſuivit Dom *Juan* en l'embraſſant, que je vais luy faire de plaiſir auſſi-bien qu'à vôtre chere ſœur lorſque je vous préſenteray à leurs yeux.

Nous eûmes pluſieurs autres converſations, Dom *Juan* nous fit à tous mille amitiez, & *Zaïde* revenuë de ſon trouble ne fût pas moins ſenſible à ſes honnêtez que Dom *Franciſco* qui luy fit de nouveaux ſermens de fidélité pour la raſſeurer contre la crainte qu'elle avoit que ce cher Amant ne changeât de ſentimens à ſon égard, lorſqu'il ne trouveroit plus les richeſſes qu'elle avoit apportées & que le deſtin luy avoit ôtées. Enfin nous arrivâmes à Barcelonne, où nôtre avanture ſe répandit & ſurprit tous ceux qui l'entendirent : Quant à moy, après avoir remer-

cie Dom *Juan* qui me signa mon congé & après avoir embrassé tous mes Compagnons de fortune, je n'eus pas de plus grand empressement que d'aller voir ma Mere.

CHAPITRE X.

Pedrille quitte Barcelone ; arrive à Madrid, & après s'y être enrichi part pour Salamanque.

JE frappay en Maître au logis de ma Mere & un petit Laquais d'assez belle figure vint m'ouvrir ; ce nouveau spectacle me plut & je fus ravi de l'air noble dont ma Mere se faisoit servir, mais je fus bien surpris lorsqu'il me dit qu'il ne la connoissoit pas & que si je voulois parler à la Maîtresse peut-être pourroit-elle m'en dire des nouvelles ; je le priay de m'introduire & quand je fus entré dans l'Appartement que ma Mere oc-

cupoit, avant mon départ, j'y vis avec une ſurpriſe qu'il eſt aiſé de s'imaginer ma diabolique Gouvernante parée comme une Reine & miſe d'un air auſſi coquet qu'une jeune fille ; elle ne fut pas moins étonnée de me voir : Quoy, malheureux, me dit elle, te voilà ! que viens-tu faire icy ? penſes-tu que je ſeray encore aſſez foible pour te pardonner tes perfidies ? ingrat, ſors de ma Maiſon. Je ne vous y cherchois pas, luy répondis-je & je venois voir la veuve de Dom *Lope Calatra* qui eſt ma Mere & à qui cette Maiſon-cy appartenoit il y a environ trois ans : La veuve de Dom *Lope* eſt ta Mére, me repliqua-t'elle ! va dire cela à d'autres ; elle n'a point eu d'enfans & elle m'a laiſſée en mourant ſon héritiere.

Cette nouvelle me fit tomber des nuës ; je revins cependant de mon trouble, mais plus furieux qu'un lion je luy dis qu'il m'étoit

aisé de trouver que j'étois son fils & que par conséquent je la priois de déloger au plûtôt pendant que les portes luy étoient ouvertes si elle ne vouloit se mettre en danger de passer par la fenêtre. Mes menaces ne l'effrayerent pas, elle m'en fit au contraire de réciproques & je me vis obligé de la rouër de coups & de la mettre à la porte presque sans vie.

Quand j'eus fait cette expédition je me rendis maître des clefs, je fis inventaire de tous les meubles & je me nantis préalablement de deux cent cinquante ducats que je trouvay dans son coffre. Mon droit me paroissoit incontestable; c'est pourquoy je poursuivis ma pointe jusqu'au bout; je me fis préparer un magnifique souper & j'envoyay prier quelques anciens amis de ma mere de venir me tenir compagnie; ils vinrent, mais m'ayant fait voir toutes les conséquences de mon action, ils me dir

Pédrille Rencontrant la vieille gouvernante dans la maison de sa mere.

Dessiné par A. de Lestre. Gravé par L. Crépy le fils.

rent qu'ils venoient d'apprendre que la Gouvernante avoit fait une longue plainte contre moy, qu'elle se mettoit en devoir de me poursuivre criminellement & qu'il alloit venir quatre Alguazils pour s'assûrer de ma personne: Enfin l'un d'eux se chargeant de deffendre ma cause en mon absence ils conclûrent que je devois sortir à l'heure même de *Barcelonne*.

Comme j'avois déja éprouvé ce que sçavoit faire cette furie d'enfer; je ne trouvay pas leurs avis hors de saison & prenant courage je montay sur un cheval qu'ils me firent trouver & je pris la route de Madrid.

Ils m'avoient appris qu'elle étoit venuë à Barcelonne pour me voir & pour insulter sans doute à mon malheur, & qu'ayant fait connoissance avec ma mere elle avoit si bien sçû s'insinuer dans son esprit que ma mere me croyant mort l'avoit payée si largement de quel-

ques petits ſervices qu'elle luy avoit rendus ; j'avoüeray que ce coup du ſort fut un des plus cruels de tous ceux que j'avois reſſentis juſqu'alors & je ne pouvois voir mon bien paſſé dans les mains de ma mortelle ennemie ſans entrer dans une fureur qui luy auroit ſans doute été funeſte ſi je l'avois rencontrée dans mon chemin.

J'arrivay à Madrid ; je pris un appartement dans un Hôtel où pluſieurs Etrangers logeoient ; nous mangions enſemble & je fus aſſez bien venu parmi eux ; ils me prioient ſouvent d'être de leurs parties, & me faiſoient mille careſſes.

Un ſoir quelques uns d'eux me preſſerent d'aller dans une Academie de jeu ; pour leur complaire je les y accompagnay ſans intention cependant d'y hazarder l'argent que j'avois ſauvé de la ſucceſſion de ma Mere. Nous entrâmes dans une grande ſale où un

Homme masqué présidoit & tenoit tête à quantité de joüeurs avec plus de quinze mille ducats qu'il avoit en Banque ; cette vûë m'effraya & me réjoüit en même temps, je n'avois jamais vû tant d'argent à la fois & je m'imaginay être dans le Pérou.

Cent fois je fus tenté de me mettre de la partie à l'exemple de ceux qui étoient venus avec moy, mais les plaintes & les affreux ferments de ceux qui perdoient me faisoient peur : je pris donc assez long-temps le party d'être spectateur seulement & malgré la démangeaison que j'avois de joüer, je serois sorti de cette Academie sans délier ma bourse, si je n'avois vû que des perdans, où plûtôt si je n'avois pas remarqué dans nombre de joüeurs de ces coups de fortune qui tentent les plus résolus spectateurs.

Je joüay donc & dès les premiers coups la fortune me fut si favo-

rable que je pris goût au jeu, & je continuay pendant toute la nuit à joüer si heureusement, que je me vis possesseur de la moitié de la Banque.

J'aurois joüé éternellement si mes Compagnons qui étoient plus experts que moy dans ce métier ne m'eussent pas obligé de me retirer avec mon gain; ce qui ne fit pas trop de plaisir au masque: Il me dit qu'il me connoissoit & qu'il avoit un regret extrême d'avoir joüé contre un gueux & un veillaque. A ces mots je pris un flambeau & je le luy jettay à la tête; il esquiva le coup, mais j'eus dans l'instant plus de vingt coadjuteurs qui prénant ma querelle avec encore plus de chaleur que je ne la prenois moy-même, roüerent de coups le pauvre masque, & le jetterent par la fenêtre tandis que d'autres de leur clique, s'emparerent du reste de sa banque.

Pour celuy que j'avois gagné je

je ne le lâchay pas un moment, mes Compagnons m'ayderent dans ce tumulte à le conſerver, & nous nous retirâmes chez nous, où j'appris une heure après que le maſque étoit mort & que c'étoit Dom *Fernandez* mon cruel ennemy ; je le plaignis me ſentant aſſez bien vangé, & comme j'avois aſſez de témoins pour prouver que je ne participois pas à ſa mort, je me reſolus de faire un bon employ de l'argent que je luy avois gagné & d'aller au plûtôt à *Salamanque* pour y voir ma belle *Lorenza* dont le ſouvenir étoit toûjours gravé dans mon cœur.

Je demeuray cependant cinq jours encore à Madrid, & après avoir écrit à Barcelonne touchant mon affaire avec la vieille Gouvernante, je partis pour *Salamanque*. Je marquois à celuy qui agiſſoit pour moy de m'écrire à Madrid à l'addreſſe que je luy donnois & je le priois d'accommoder mon procès

à quelque prix que ce fût luy promettant de ratifier tout ce qu'il feroit là-dessus.

CHAPITRE X.

Pedrille devient Voleur de grands Chemins.

JE n'ay jamais goûté une joye plus sensible que celle que me causoit pendant mon voyage le coup de fortune que je venois de faire; je ne voyois plus rien qui pût s'opposer à mon entiere félicité, j'étois riche & je croyois devoir tout espérer: mais je ne faisois pas réflexion au caprice du sort que j'avois toute ma vie si sensiblement éprouvé.

J'étois monté comme un Saint Georges sur un fort beau Cheval que j'avois acheté à Madrid & mon argent étoit dans mon porte-man-

teau que j'avois en croupe. A la ſeconde journée que je fis, je rencontray deux hommes à cheval; ils me demanderent où j'allois? je leur répondis que j'allois à *Salamanque* & nous auſſi, me repliquerent-ils: charmé alors d'avoir des Compagnons de voyage parce que je ne ſçavois pas trop bien la route & que j'appréhendois d'ailleurs pour mon argent, je les priay de vouloir bien me permettre d'aller de compagnie avec eux, ils m'accorderent cette grace avec toute la politeſſe imaginable & ſe firent dans la ſuite une étude particuliere de chercher ce qui me faiſoit plaiſir. Je trouvay en eux tant de franchiſe & de complaiſance que je ne leur cachay pas l'état où je me trouvois; après leur avoir raconté toutes mes avantures, ils me plaignirent dans les circonſtances où je méritois d'être plaint & ſe réjoüirent avec moy du changement de ma fortune.

Avec ces apparences d'amitié reciproque nous fîmes encore trois journées ; mais au lieu de me conduire droit à *Salamanque* ils me firent prendre la route de *Plazence* & nous couchâmes à *Valdegas*, à l'entrée de la forêt de *Pic*.

Nous partions chaque matin avant jour, & cette quatriéme journée Meſſieurs mes Compagnons ne furent pas moins vigilans que les autres ; ils me firent partir avant même que l'aube eût commencé à paroître, & nous étions déja au milieu de la forêt que le jour n'étoit point encore éclos ; là ils donnerent un coup de ſifflet & me mettant le piſtolet ſur la gorge Dom *Pedrille*, me dirent-ils, vous pourrez adjouter à l'hiſtoire de vôtre vie qu'après avoir gagné conſidérablement au jeu, vous avez été volé dans la forêt de *Pic*.

Je crus d'abord qu'ils ſe moquoient de moy & qu'ils n'avoient

pas d'autre dessein que de me faire peur ; mais je fus pleinement éclairci de la verité lorsqu'il sortit de la forêt cinq ou six Coupejarêts des mieux taillez qui sauterent sur moy, prirent mon Cheval & m'emmenerent avec eux me disant ; vous ne serez pas fâché de vivre avec de braves gens, & nous sommes fort-aises d'avoir un Compagnon d'aussi bonne mine que vous.

Je fus conduit dans une Caverne d'une grande étenduë où je trouvay plus de cinquante Goujats qui jetterent un cri de joye lorsqu'on leur eût annoncé que la capture étoit d'importance ; ils vinrent me visiter les uns après les autres ; frere, me disoient-ils, tu seras joyeux comme nous quand tu auras goûté les charmes de nôtre vie. Quelques-uns d'eux me firent passer dans un lieu separé où je vis quantité de jeunes filles la plûpart belles comme l'Amour ;

ils me firent eſperer que j'en aurois une à mon choix & me montrerent leur cuiſine qui étoit dans un autre lieu ſéparé où pluſieurs chaudieres & une infinité de broches me préſenterent un appareil qui endormit un moment ma nouvelle douleur. Ils m'apporterent d'un vin qui étoit exquis & dès que nous fûmes repaſſez dans l'endroit où ils tenoient Bureau, ils me donnerent la même part de mon argent qui m'en fût revenuë ſi j'avois aydé à le voler à une autre perſonne.

CHAPITRE XII.

Pedrille apprend des nouvelles de Lorenza.

J'ETOIS au milieu de ces bandis comme un homme qui ſe réveille en ſurſaut ; il doute de la

vérité de tout ce qu'il voit & croit être certain en même temps de toutes les choſes dont il doute : Je me voyois forcé de mener une vie bien oppoſée à mon caractere & je ne pouvois pas m'imaginer néanmoins que ces gens-là fuſſent des hommes, tant leurs figures & leurs manieres me paroiſſoient diaboliques.

Leur Capitaine étoit d'une taille qui faiſoit peur ; c'étoit un Coloſſe : il portoit deux mouſtaches retrouſſées qui avoient chacune plus d'un demy pied & il avoit pris un nom de Guerre non moins capable d'effrayer un Chrétien, il s'appelloit *Alizobrontez*. Il me fit venir & après m'avoir embraſſé il m'aſſigna quatre Compagnons ſous la conduite deſquels il m'exhorta de donner à toute l'illuſtre aſſemblée des preuves de mon zéle & de ma capacité à commander dans la ſuite des Brigades, me promettant de me tenir bon compte des

épreuves que je ferois dans ce charmant noviciat. Comme je n'étois pas le plus fort, il fallut feindre du moins d'être bien intentionné & je les asseuray que je ferois mon devoir avec toute l'exactitude qui dépendroit de moy.

Je reconnus un des Compagnons que l'on m'avoit donné; c'étoit un des Domestiques de Dom *Fernandez* celuy qui m'avoit foüetté à la *Ventosa*; il me reconnut aussi & se mit à rire en me disant, frere j'ay bien des choses à te dire de ta Maîtresse, quand nous aurons dîné je m'entretiendray avec toy.

J'attendis ce moment avec une impatience extrême; j'étois dans une incertitude cruelle de ce qu'il devoit me dire, je ne sçavois si je devois me flater par avance ou trembler des nouvelles qu'il alloit m'apprendre & plusieurs fois je le priay à mains jointes de vouloir me tirer avant ce temps d'emba-

ras par un récit si succint qu'il luy plairoit; mais il s'opiniâtra à me laisser languir dans une si pénible attente & voulut commencer par dîner.

Nous étions placez à table par Brigades; mes quatre Compagnons étoient de celle que l'on nommoit *la Brigade du fort Samson*; je venois d'y être incorporé & j'avois la derniere place à leur table: Chaque table se désignoit par le nom d'une Brigade & chacune avoit une devise où le nom de quelque grand Capitaine que le Brigadier adoptoit, comme ceux d'Achille, Hercule & autres Héros connus dans l'histoire.

Pendant tout le repas un vieux Moyne que l'on retenoit avec quelques autres par force pour être l'Aumônier de cette Sainte Assemblée faisoit la lecture; quand je le vis paroître un livre à la main dans un lieu élevé qu'on luy avoit préparé, je tombay des nuës &

je fus étonné de voir que les plus grands ſcelerats de la terre conſervoient encore des apparences de Religion au milieu de tant d'abominations (car je m'attendois d'entendre lire la Bible) mais ma ſurpriſe ne dura gueres & je ne fus pas moins étonné lorſqu'il lut l'intitulé du livre en ces mots, *Hiſtoire des Brigands & de pluſieurs tours admirables & utiles qu'ils ont faits.* Je compris alors que ces Meſſieurs tenoient regiſtre des coups qui ſe faiſoient & qu'ils les donnoient pour inſtruction à ceux qui manquoient d'expérience ; en effet, j'entendis pluſieurs de ces hiſtoires qui étoient très-ſurprenantes & très-inſtructives en même temps dans le grand art de voler ſur les grands chemins.

Nous fûmes traitez magnifiquement, aprés quoy chacun prit ſon parti ; quant à moy je ne quittay, pas mon homme & je ne luy donnay point de repos qu'il ne m'eût éclair-

ci ſur ce qu'il avoit à me dire de *Lorenza*.

Comme nous n'étions pas commandez pour aller en expédition, mon Compagnon alluma ſa pipe, & nous fûmes enſemble dans la Chambre où logeoit nôtre Brigade & là, me faiſant aſſeoir près de luy, vous ſçaurez, me dit-il, qu'après le malheur qui vous eſt arrivé depuis que vous avez été fiançé avec *Lorenza*, elle s'eſt retirée dans un Convent où après un aſſez long noviciat elle étoit ſur le point de de faire profeſſion; mais Dom *Fernandez* mon Maître qui conſervoit toûjours pour elle une forte inclination & qui n'eſperoit plus s'en faire aimer depuis le jour que vous l'avez ſi fort défiguré, trouva moyen de mettre dans ſes interêts une Religieuſe à qui la ſolitude étoit devenuë odieuſe & avec ſon aide fit enlever *Lorenza* pendant la nuit.

J'étois le principal auteur de cet enlevement & l'ayant miſe dans

une chaise de poste avec tout ce que mon Maître avoit d'argent comptant nous prîmes la route de *Tolede*. Mon Maître avoit pris les devants & nous y attendoit ; mais lorsque nous arrivâmes en cette Foreſt nous fûmes rencontrez par quatre Brigands maintenant nos Compagnons qui me menerent en ce lieu, auſſi-bien que ceux qui conduiſoient avec moy cette belle perſonne, qui après qu'on eut tiré au ſort tomba en partage à un vieux Brigadier : il alloit monter à cheval pour une expédition très-preſſante où il étoit commandé ; il l'enferma dans ſon Serail (car vous ſçaurez que chacun de nous a icy un endroit où il peut enfermer ſes femmes, je dis ſes femmes parce que nous pouvons en avoir juſqu'à ſix que la Communauté eſt obligée de nourrir lorſque nous nous trouvons hors d'état d'y contribuër, nous appellons cet endroit un Serail) il l'enferma donc &

partit ſur le champ. Ce jour-là preſque tous nos Brigands ſe mirent en campagne, à peine en reſtoit-il aſſez pour garder les femmes & ceux dont la fidelite n'étoit point aſſez éprouvée: deux jeunes Brigands également touchez de la beauté de *Lorenza* enfonçerent pendant la nuit la porte du Brigadier & ayant tiré *Lorenza* la firent ſortir de cette caverne; depuis ce temps-là nous n'avons vû ni les deux Brigands ni elle. Voilà ce que vous déſirez ſçavoir de moy.

Cruelle fortune! m'écriay-je alors, juſqu'à quand me perſécuteras-tu! n'avois-je point aſſez éprouvé tes funeſtes inconſtances ſans que tu m'accablaſſes encore de ce dernier trait! acheve, impitoyable ennemie de mon repos, & ſignale tes rigueurs par une mort que j'implore envain depuis ſi long-temps.

Je formay mille autres plaintes que ma vive douleur me dictoit,

& mon Camarade en étoit touché ; il tâcha de me consoler en me représentant que pour une Maîtresse perduë on en retrouvoit cent, & pour achever de me convaincre il me sollicita de passer dans le lieu où ils retenoient quantité de filles ; c'étoit une espece de Serail où toutes les femmes que les Brigands arrêtoient sur les grands chemins étoient gardées jusqu'à ce qu'elles fussent choisies pour femmes par quelqu'un d'eux ; ils gardoient celles qu'ils avoient choisies toute leur vie, & ce qui m'étonna le plus c'est que le divorce n'avoit pas lieu dans ce séjour d'horreur & d'abomination, & si ce n'avoit été la pluralité de femmes (car comme il est dit ci-dessus ils en pouvoient avoir jusqu'à six) leur mariage ne se fut pas senti de la débauche.

CHAPITRE XIII.

Pedrille s'échappe de la cavèrne des Brigands.

JE le ſuivis dans ce Serail avec une agitation ſi grande que je ne ſçavois où j'allois ; cent fois je luy demanday ſi le vieux Brigadier n'avoit pas épouſé ma chere *Lorenza* avant de partir pour ſon expédition, & peu après, ſatisfait de ſa réponſe je luy diſois, ces deux Brigands qui l'ont emmené en auront ſans doute fait plus que le Brigadier.

Mon Camarade rioit de mes réflexions & m'exhortoit à ne plus ſonger à *Lorenza* : Voilà des filles de tous les âges, me diſoit-il, choiſiſſez en une demie douzaine qui puiſſe vous conſoler. Elles étoient rangées en haye & parta-

gées en plusieurs rangs ; quand nous eûmes parcouru le premier nous allâmes au second & le premier objet qui s'offrit à mes yeux fut la petite *Isabella*. Je fus surpris de la voir en ce lieu ; par quel sort vous trouvez-vous icy, luy dis-je ?

Quand le bruit, me répondit-elle, de la mort de Dom *Farnezo* & la perte entiere de la Galere de Dom *Juan* se fût repandu dans Barcelonne, un frere de Dom *Farnezo* prit soin de ses affaires & se mit en possession de ses biens : Il me renvoya avec une récompense qui me mettoit en état de me retirer dans le lieu de ma naissance auprès de ma famille ; comme je suis *d'Avila* je passois par cette forêt lorsque je fus arrêtée avec ceux qui étoient de ma compagnie par une escoüade de Brigands qui m'ont enmenée dans cette caverne, où j'ay été assez long-temps la femme d'un vieux Brigand. Il

est

est mort il y a un mois & l'on m'a mise en cette chambre pour y attendre un nouveau mary ; mais comment s'est-il pû faire, adjoûta-t'elle, que vous ayez survécu à mon Maître & à tous ceux qui étoient sur la Galere de Dom *Juan*? Je luy racontay mon avanture qui la surprit aussi-bien que mon Camarade & je l'instruisis du sort de *Dona Farneza* & de ceux qui avoient échappez à la mort le jour que la Galere avoit sauté.

Isabella me pria de la prendre pour ma femme, m'assurant qu'elle n'avoit jamais rien souhaitté avec plus de passion que de pouvoir me plaire depuis le jour qu'elle me vit chez *Dona Farneza*. Je la satisfis & je la pris dès l'heure-même pour ma compagne favorite.

Cette rencontre me soulagea en quelque façon du fardeau de mes ennuis & mon Camarade m'ayant fait donner un ferail particulier, j'y ménay ma petite femme avec

laquelle je m'entretins fort long-temps de la vie des Brigands, elle me flatta que nous pourrions trouver enſemble un moyen pour ſortir de cet eſclavage & me raconta comme pluſieurs des Brigands avoient fait pour ſe ſauver.

Il eſt vray qu'elle m'avertit que ces exemples avoient rendu nos tyrans plus vigilans que jamais; nous prîmes cependant dès ce jour-là-même des meſures pour nôtre délivrance.

J'affectois, lorſque j'étois avec mes Camarades, un parfait attachement aux interêts de la Compagnie; je ne parlois que du déſir que j'avois de me trouver dans les expéditions & de la maniere dont je m'y prendrois. J'en dis tant qu'ils me crûrent & commencérent à me témoigner de la confiance. Je fus commandé deux ou trois fois dans de petits détachemens qui ſe firent. J'y allay priant le Seigneur de n'offrir aucun mi-

ſérable aux coupables intentions de ceux qui m'obligeoient de participer à un crime ſi affreux, & Dieu m'exauça, car dans toutes les courſes que je fis avec eux nous ne rencontrâmes perſonne dont la capture nous fût poſſible ou avantageuſe, de ſorte que j'obtins grace au Ciel à aſſez bon marché la bienveillance de mes malheureux Confréres: Ils me laiſſerent déſormais le pouvoir de diſpoſer de mon Cheval & je fus fait en moins de trois mois Sous-Brigadier de la Brigade nommée *la Floriſſante*.

Ce fût alors que, ſongeant ſérieuſement à ſortir de cet enfer, je pris toutes les précautions que je crus néceſſaires pour faciliter mon entrepriſe. Je faiſois retirer de bonne heure toute ma Brigade dans leur chambre & comme j'avois, ſous main, lié connoiſſance avec quelques mecontents, j'avois ſoin de les nommer pour faire la

Garde de nuit le plus ſouvent qu'il m'étoit poſſible.

L'entrée de la Caverne reſſembloit à un Hermitage ; en effet deux Brigands en habit d'Hermite y logeoient dans une eſpece de grotte où l'on deſcendoit par une trappe imperceptible dans la Caverne. Autour de cette grotte il y avoit de diſtance en diſtance comme des cabanes de Bergers couvertes de chaûme, c'étoit où l'on poſoit des Sentinelles chaque nuit ; environ à quatre cent pas de là dans la Foreſt même étoit encore un petit Village entierement habité par des Brigands ou du moins gens dévoüez à leur ſervice & c'étoit là que nous mettions nos chevaux.

Une nuit que *la Floriſſante* devoit monter la garde, je nommay deux Brigands de ma confidence pour la monter avec quatre autres (car la garde étoit compoſée de ſept hommes, ſçavoir d'un ſous Briga-

dier & de ſix Brigands, & chaque Brigade la montoit à ſon tour; j'avois *Iſabella* dans ma cabane & je fis boire mes Brigands à l'exception de deux que je réſervois pour faire mon coup. Je leur deffendis en preſence des autres de boire, de peur, leur diſois-je, que toute la Garde ne ſe trouvât ſurpriſe en cas d'allarmes. J'avois fait mélanger le vin d'une maniere qui me faiſoit eſperer que je les verrois bientôt yvres. Quand je m'apperçus qu'ils commençoient à en avoir dans la tête & que l'heure d'achever nôtre entrepriſe étoit venuë, j'envoyay un de mes Brigands au Village ſous prétexte d'aller chercher du vin, mais afin d'amener nos chevaux; ils revinrent fort à propos car nos gens étoient déja dans l'état où nous déſirions qu'ils fuſſent; & nous allions partir, lorſqu'un de nos chevaux hannit; au bruit qu'il fit les deux Hermites s'éveillerent & appelle-

rent au ſecours en ouvrant la trappe.

Iſabella étoit montée en croupe derriere moy, elle ſe laiſſa tomber par terre demie morte de frayeur, je deſcendis pour la relever, mais la voyant ſans mouvement & déſeſperant de la ſauver je remontay ſur mon cheval & nous ſortîmes au grand galop de la Foreſt ſans nous preſcrire aucune route.

CHAPITRE XIV.

Ce qui arrive à Pedrille après s'être ſauvé de la Caverne des Brigands: Sa déplorable ſituation, & la néceſſité où il ſe trouve d'aller à Barcelonne.

NOus nous trouvâmes comme le Soleil ſe levoit dans un Village nommé *Paloméra* où nous commençâmes par faire une dépo-

sition exacte de tout ce qui nous étoit arrivé devant le Juge du lieu. Cette précaution nous fut d'une très-grande conséquence dans la suite.

Comme nos Compagnons voulurent de-là prendre la route d'*Avila* je me vis presqu'obligé de les suivre par la crainte que j'avois d'être rencontré seul en chemin par quelques-uns des Brigands que je croyois voir encore à tout moment, surtout le terrible *Alizobrontez* dont l'image m'effrayoit dès que je voyois la moindre apparence de Foreſt dans nôtre route.

Nous arrivâmes à *Avila* où nous fimes encore la même déposition que nous avions faite à *Paloméra*, & nous instruisimes le Juge de la maniere de vivre des Brigands, de leurs forces, & de toutes leurs intrigues.

Je ne manquay pas d'écrire à Barcelonne à mes amis pour leur faire sçavoir la situation où je me

trouvois auſſi-bien qu'à Madrid à mon ancien hôte qui s'étoit chargé de retirer les lettres que l'on m'écrivoit de Barcelonne à ſon adreſſe.

J'attendis long-temps leur réponſe : pendant ce temps-là, je mangeay tout l'argent que j'avois tiré de mon cheval que la neceſſité m'avoit forcé de vendre pour la moitié de ce qu'il valoit ; de ſorte que je me voyois dans une triſte ſituation, je ne ſçavois où donner de la tête & le ſouvenir de *Lorenza* achevoit de m'accabler d'une douleur mortelle.

J'allay viſiter les Réverends Peres de la Compagnie de Jeſus ; je leur racontay les malheurs de ma vie & je les priay de vouloir bien me procurer une place auprès de quelqu'un de leurs Ecoliers en attendant que mes affaires priſſent une autre face. Ils eurent une longue converſation avec moy ſur pluſieurs differentes matieres & voyant

voyant que j'étois capable d'exercer l'employ que je leur demandois, ils me promirent de me placer bientôt & me donnerent charitablement de quoy ſubſiſter en attendant : mais mon étoile ne répondit pas à leur bonne volonté ; il ne s'offrit aucune place pour moy, & un jour que je fus les voir, ils me firent connoître que je ne devois pas compter ſi-tôt ſur cette preuve de leur charité. Je les remerciay donc des ſecours qu'ils m'avoient donnez & je les quittay avec une douleur qu'il ſeroit difficile d'exprimer.

Dès que je fus ſorty de chez eux, je pris le party d'aller chez les Peres Dominiquains ; mais je n'eus pas plûtôt gagné le bout de la ruë, que je vis une multitude infinie de monde aſſemblé ; je demanday ce que c'étoit ? on me dit que les Officiers de la *Sainte Hermandad* emmenoient une trouppe de Brigands qu'ils avoient arrêtez

dans la Forêt de *Pic*; je m'avançay & je reconnus Meſſieurs mes Camarades & ma petite *Iſabella* avec pluſieurs autres Femmes.

Je les ſuivis juſqu'à la porte de la priſon où je réclamay *Iſabella* & donnay avis de la dépoſition que j'avois faite entre les mains du Corregidor. *Iſabella* me demanda ce que je faiſois à *Avila*, je luy dis la ſituation où je me trouvois, & elle me mena chez une vieille Tante qu'elle avoit & de qui nous fûmes parfaitement bien reçûs. Elle luy raconta ſon avanture & quand elle fut à l'endroit de ſon évanouiſſement elle nous dit que tous les Brigands étoient ſortis de la Caverne & ayant vû leurs Sentinelles ennyvrées les avoient paſſées au fil de l'épée; que pour elle, elle avoit échappé à leur fureur en leur repréſentant qu'elle n'avoit point eu de part à mon crime: enfin elle finit en nous diſant, qu'une nuit, tous les Brigands étoient retirez

dans leur Caverne, lorſque les Officiers de la *Ste. Hermandad* étoient venus ſe rendre maîtres de la Forêt & de l'entrée de la Caverne, & qu'après les avoir empêchez pendant neuf jours entiers d'en ſortir, ils les avoient obligez de ſe rendre les uns après les autres parce qu'ils mouroient de faim.

Il eſt vray, nous ajoûta-t-elle, qu'il y en a eu qui ont pouſſé leur fureur juſqu'au point de s'entretüer & de ſe manger plûtôt que de ſe rendre; mais la plus grande partie a été obligée de céder & cette malheureuſe trouppe s'eſt vûë priſe de la ſorte. La Caverne a été comblée à la fin, renfermant encore dans ſon ſein pluſieurs de ces malheureux qui ont mieux aimé y périr que de ſe rendre.

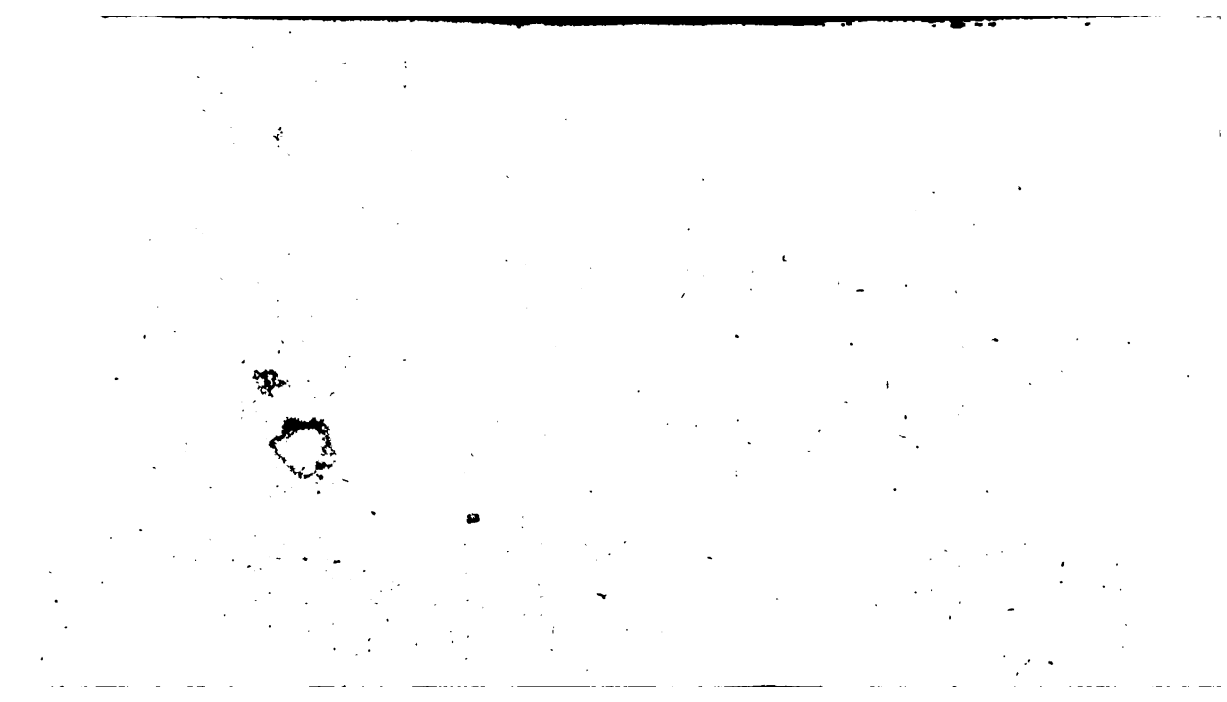
Je demeuray deux jours encore chez la Tante *d'Iſabella*, mais je commençay à m'appercevoir que ma préſence ne luy faiſoit pas plaiſir, & elle ne tarda pas à s'en ex-

pliquer avec moy ; elle me dit qu'il falloit que je priſſe mon party ailleurs, parce que l'on médiroit de ſa niéce ſi je demeurois plus long-temps chez elle : Cet arrêt fut un coup de foudre pour moy ; mais je n'eus rien à répondre à ce prétexte & je me ſéparay avec dépit *d'Iſabella* qui m'embraſſa les larmes aux yeux.

En ſortant de chez elle, j'entray dans un jeu de Paulme pour y voir joüer en attendant que je me déterminaſſe ſur ce que je ferois dans la conjoncture préſente ; je n'y fus pas plûtôt entré que je reçûs un coup de bale à l'œil droit qui me fit perdre connoiſſance.

J'eus aſſez de peine à revenir : tous ceux qui étoient dans le tripot, auſſi-bien que celuy de la main duquel la bale étoit partie, s'empreſſoient à me ſecourir. Enfin je revins & l'auteur de mon mal me reconnoiſſant, ah Dom *Pedrille* ; s'écria-t-il, c'eſt vous que je vois !

Pédrille blessé d'un coup de bale de Peaume
Dessiné par A. de Lastre. Gravé par L. Crépy le fils.



Je reconnus alors le fils du vieux Gentilhomme *d'Elaldea* & son frere, qui n'étoient pas mieux faits l'un & l'autre que lorsque je les avois vûs. Ils ordonnerent sur le champ à leurs Domestiques de me conduire chez eux; ils ne logeoient pas loin de-là; dans un instant un habile Chirurgien vint à mon secours, & lorsque je fus pansé, ils me dirent que leur Pere étoit mort & qu'ils faisoient leurs Exercices à *Avila*, comptant même s'y établir, parce qu'ils déteſtoient le séjour de la Campagne. Je leur fis le récit de tout ce qui m'étoit arrivé depuis que je les avois quittez, ils me plaignirent & sur-tout, ils m'avoüerent qu'ils avoient toûjours déteſté leur vieille Gouvernante luy connoissant un fort mauvais esprit.

Au bout de cinq ou six jours que je fus chez eux, je reçûs des Lettres de *Barcelonne* où l'on me marquoit que j'avois écrit fort à

propos, parce que la Gouvernante avoit ſuſpendu ſa pourſuite dans l'eſpoir d'un accommodement avec moy ; mais que n'ayant aucune de mes nouvelles elle commençoit à renouveller ſes procedures : on m'ajoûtoit qu'elle alloit continuer plus vivement que jamais ſi je ne conſentois de l'épouſer, que c'étoit-là le ſeul moyen de rentrer dans les biens de ma Mere, & qu'en un mot je ne devois pas héſiter un moment à prendre ce party.

Je rêvay plus d'une fois à ce que je devois faire, je pris même conſeil de mes deux nouveaux Hôtes ; ils ne furent pas d'avis que j'épouſaſſe une ſi méchante Femme, mais je ne comptois plus ſur *Lorenza*, & d'ailleurs le triſte état où je me voyois réduit étoit une raiſon aſſez forte pour me faire paſſer ſur toute ſorte de conſidérations ; je leur repréſentay tout cela, ils furent obligez d'avoüer que ce n'étoit pas le plus mauvais

party que je puſſe prendre ; ainſi j'écrivis à la Vieille & luy envoyay une promeſſe de mariage en bonne forme ſous le couvert de mon amy que je chargeay du ſoin d'en demander une réciproque, afin que nous fuſſions du moins également engagez ; & dès que je fus entierement guéry de ma contuſion, mes Hôtes me donnerent de quoy faire le voyage de *Barcelonne* & je partis *d'Avila* en les priant de vouloir bien me conſerver l'honneur de leur amitié.

Je ne dois pas oublier avant de finir cette ſeconde partie de mes avantures de parler d'une vangeance aſſez ſinguliere que j'eus du Domeſtique qui m'avoit foüetté à la *Ventoſa* ; il étoit du nombre des Brigands qui avoient été arrêtez ; on en pendoit tous les jours quelques-uns & lorſque le jour de ſon jugement fut venu, on m'envoya chercher & l'on me demanda s'il étoit vray qu'il eût été re-

tenu malgré-luy dans la Caverne ? je voulus bien luy rendre ſervice & je dis qu'il étoit vray ; Mais comme il étoit prouvé qu'il s'étoit trouvé dans des expéditions où de fort honnêtes gens avoient été tuez par les Brigands, il ne pût ſe laver entierement & toute la grace qu'on luy pût faire fût de le condamner ſeulement au foüet & aux Galeres perpétuelles.

Fin de la ſeconde partie de la Vie de Pedrille Del Campo.

LA VIE DE PEDRILLE DEL CAMPO

TROISIE'ME PARTIE.

CHAPITRE PREMIER.

Ce qui arrive à Pedrille en allant à Barcelonne.

JE voulus paſſer par *Madrid* d'où je n'avois reçû aucune réponſe aux Lettres que j'y avois écrites *d'Avila*;

j'y trouvay mon ancien Hôte mort & la plûpart de mes connoiſſances abſentes, ce qui m'obligea à paſſer outre ſans ſéjourner plus long-temps dans cette Ville, & je partis pour *Barcelonne*.

Je voyageois ſeul, me défiant des Compagnons les plus polis que je pourrois trouver, & je m'entretenois en moy-même des differentes ſituations où je m'étois trouvé pendant le cours de ma vie : je n'en voyois pas de plus triſte que celle où j'étois réduit ; toûjours le ſouvenir de *Lorenza* m'occupoit & je ne ceſſois pas un ſeul moment de déplorer mon ſort. Accablé de douleur & de regret je continuois ma route & je comptois coucher à *Segura* lorſque la nuit me ſurprit dans une eſpéce de forêt à une lieuë de là ; l'obſcurité étoit ſi grande que je ne pouvois diſtinguer le chemin d'avec le taillis dont il étoit bordé & je me vis dans la néceſſité de laiſſer la Bride ſur le col à

mon Cheval qui ſuivoit à petits pas la trace que ſon inſtinct luy déſignoit.

Quand j'eus marché environ un quart-d'heure dans ce Boſquet, j'entendis la voix d'une femme qui ſe plaignoit amérement & qui entendant marcher mon Cheval me dit en élevant un peu ſa mourante voix ; gracieux Cavalier, prenez pitié de mon ſort, venez ſecourir une infortunée que des barbares ont perçée de coups & laiſſée preſque ſans vie.

Je frémis d'abord de cette avanture & je craignis quelque ruſe couverte ſous un ſi beau prétexte, mais je fis réflexion qu'il y avoit de la gloire à aſſiſter les malheureux & que le Ciel me puniroit peut-être ſi je refuſois mon ſecours à cette pauvre femme ; ainſi je me raſſûray le mieux que je pus, & me recommandant à Dieu, je m'avançay vers l'endroit d'où partoient des plaintes ſi touchantes & j'of-

fris à cette pauvre femme de la mettre sur mon Cheval ; mais elle me dit qu'elle n'étoit point en état de s'y tenir & je fus obligé d'aller chercher de nouveaux secours dans un hameau que je trouvay à un demi quart de lieuë de-là au sortir du Bosquet ; j'amenay deux Pasteurs qui m'aiderent à l'apporter jusques chez eux.

Quelle fut ma surprise ! quand je reconnus *Lorenza* toute perçée de coups & qui n'étoit plus animée que par un soufle ! Lorsqu'elle me reconnut, elle me sauta au col & me tint quelque temps embrassé : mais ses bras se lâcherent ; enfin, sa tête tomba sur mon sein, son beau visage devint pâle & je crus qu'elle alloit expirer.

Rien n'égaloit ma douleur ; je priay un des Pasteurs de monter sur mon Cheval & d'aller à toute bride à *Segura*, afin d'amener un Chirurgien ; il partit sur le champ : mais *Lorenza* perdoit tout son sang,

& nous apprehendions avec raiſon que ce ſecours n'arrivât pas aſſez-tôt. J'étois dans une agitation cruelle, lorſque la mere de ces Paſteurs me dit qu'elle avoit une poudre de ſympathie dont elle avoit fait de merveilleuſes épreuves, & que ſi je ſouhaittois elle eſſayeroit de tirer *Lorenza* d'affaire ; je la priay de ne pas tarder davantage à rendre la vie à cette belle perſonne : elle tira d'une petite boëte cette poudre miraculeuſe, & après avoir trempé un linge dans ſon ſang, elle fit ſon operation qui fit revenir *Lorenza* de ſon évanoüiſſement. Nous la mîmes au lit où elle s'endormit auſſi-tôt & ne s'éveilla qu'au bout de trois heures.

La bonne Villageoiſe me fit paſſer dans une autre Chambre qu'elle avoit avec tous ceux qui ſe trouverent-là, me diſant, qu'il n'étoit pas à propos que l'on troublât la malade & que nôtre preſence pourroit luy nuire.

Je paſſay où elle me mena & je m'entretins toute la nuit avec ſon fils & la femme de celuy qui étoit allé chercher un Chirurgien. Lorſque je vis paroître le jour je demanday s'il n'étoit pas temps que je viſſe ma belle *Lorenza*? on me répondit que cela ne ſe pouvoit pas & que je devois attendre que les vingt-quatre heures fuſſent paſſées.

L'empreſſement que j'avois à voir ma belle Maîtreſſe céda au déſir de la ſçavoir bientôt rétablie & je ſouſcrivis à tout ce qu'on voulut me preſcrire. Je paſſay encore tout le jour & je ne demandois plus à voir *Lorenza*, lorſqu'elle paſſa elle-même dans l'endroit ou j'étois; elle me tendit les bras & me dit en m'embraſſant, mon cher Dom *Pedre*, vous me voyez guérie & je puis maintenant me réjoüir de vous avoir retrouvé. Nous nous faiſions mille careſſes, lorſque le Chirurgien arriva; il crut qu'on ſe

mocquoit de luy, & malgré la récompenſe que je luy donnay il s'en retourna fort fâché de n'avoir pas fait quelque amputation.

Lorſqu'il fut parti, *Lorenza* me demanda ce que j'étois devenu depuis nos fiançailles; je luy racontay de point en point tout ce qui m'étoit arrivé, & comme j'étois impatient de ſçavoir à mon tour ſon avanture elle me la récita à peu près en ces termes.

CHAPITRE II.

Les avantures de Lorenza.

LE jour que nous fûmes fiancez & que vous fûtes arrêté à la *Ventoſa*, nous vous attendîmes pour ſouper; mais comme nous ne vous voyions pas revenir, nous commençâmes à nous inquiéter. Chacun de nous ſe figuroit

une avanture qui devoit vous être arrivée & perſonne cependant ne devina juſte ; *Peyra* même que vous aviez laiſſé chez le Chirurgien ne pouvoit s'imaginer ce que vous étiez devenu : nous paſſâmes toute la nuit dans une conſternation qui rendit nôtre cérémonie de nopces encore plus lugubre que ne l'eût été une cérémonie mortuaire.

Le jour vint, mais vous ne revîntes pas, & plus triſtes encore que nous ne l'avions été pendant la nuit, nous envoyâmes à *Salamanque*, à *Elaldea*, & à tous les endroits d'alentour pour tâcher d'apprendre de vos nouvelles. Il faut que le procès qu'on vous a fait ſi injuſtement ait été tenu fort ſecret ; car on n'en entendit point parler & nous fûmes plus d'un mois ſans pouvoir apprendre de vos nouvelles. *Peyra* déſeſperé s'en retourna à *Hogiales* ; comme il y arriva il apprit que vôtre maiſon venoit d'être venduë depuis deux jours

par

par autorité de Justice, & qu'un Chevalier de l'Inquisition l'avoit achettée, il apprit en même temps vôtre triste sort & il vint nous en instruire : ma Mere frappée de ce coup en tomba malade & mourut quelque temps après de chagrin.

Je reçus alors une lettre de vous, par laquelle vous me marquiez que vous aviez rencontré vôtre Mere qui étoit fort riche & qui se flattoit de vous tirer bientôt de vôtre servitude ; je vous avois prévenu. *Peyra* avoit pris plusieurs témoignages à *Salamanque* & à la *Ventosa* de tout ce qui s'étoit passé entre-vous & Dom *Fernandez*, & étoit party pour *Madrid* où il esperoit agir fortement en vôtre nom, afin de faire casser l'Arrêt de vôtre condamnation ; il devoit de là vous aller trouver à *Barcelonne* & je l'avois chargé d'une longue lettre pour vous ; mais il y a apparence qu'il ne vous y a pas trouvé & vous étiez sans-doute en

Turquie lorſque je vous écrivis directement après avoir reçû la vôtre ; car je n'ay reçû aucune réponſe à toutes mes lettres. Il eſt vray, dis-je, en l'interrompant, je tombay entre les mains des Turcs, de la maniere dont je vous l'ay raconté, trois jours après que je vous eus inſtruite de mon ſort & je n'ay pû recevoir aucune de vos cheres lettres.

Je paſſay, pourſuivit-elle, plus de ſix mois à m'informer de vous ; je vous écrivois lettre ſur lettre & je chargeay pluſieurs perſonnes qui avoient des correſpondances à *Barcelonne* de prier leurs amis de s'informer de ce que vous étiez devenu. J'appris enfin avec une douleur extrême que vous aviez péri miſérablement dans une Galere ; je déploray mon ſort, mais il falut à la fin prendre mon party & ne pouvant plus ſouffrir le monde après vous avoir perdu pour jamais, je me mis dans un Convent ré-

ſoluë d'y conſacrer à Dieu le reſte de mes jours.

Là, je tâchois de corriger par les douceurs d'une vie pure & tranquile les amertumes de mon ſort; la ſolitude commençoit à avoir des charmes pour moy, & ſi vôtre ſouvenir m'occupoit encore il ne ſervoit qu'à me détacher peu à peu des biens terreſtres. J'étois ſur le point de faire profeſſion lorſqu'une Religieuſe qui étoit Maîtreſſe des Novices me pria de venir dans le jardin avec elle pendant la nuit, afin d'y cueillir, diſoit-elle, un Bouquet pour la Mere Aſſiſtante dont la fête arrivoit le lendemain: Je la ſuivis, & lorſque nous fûmes arrivées au bout du jardin nous y trouvâmes quatre hommes armez qui me préſenterent un piſtolet, en me menaçant de me tuer ſi je faiſois le moindre bruit; malgré cette menace je voulus crier, mais ils ſauterent tous quatre ſur moy & me mirent par force un baaillon

pendant que la dévote Religieuſe changea d'habit. Dès qu'elle eut quitté ſon Voile, on m'entraîna hors la porte qui étoit ouverte ; (ils en avoient ſans doute une fauſſe clef ;) on nous mit toutes deux dans une Chaiſe de Poſte qui étoit préparée & qui prit ſur le champ le chemin de *Tolede*.

Lorſque nous fûmes près *d'Alve de Tormes*, il vint un Cavalier au devant de nous ; il emmena la Religieuſe ; pour moy, on me voulut faire faire un plus long voyage, & la Chaiſe ayant laiſſé la Ville à gauche pourſuivit ſa route. Mais, dans la forêt de *Pic*, nous fûmes rencontrez par les Brigands avec leſquels vous avez demeuré. On nous emmena dans la Caverne où ils faiſoient leur demeure, un vieux Brigadier me prit pour ſa femme & m'ayant enfermée dans une petite Chambre dont il ôta la clef, il me dit qu'il étoit obligé de partir dans l'inſtant-même pour une

expédition où il étoit commandé, mais qu'il esperoit être de retour en peu de jours & passer bientôt avec moy la plus agréable des nuits.

Il partit sur l'heure & dès la nuit même, comme on vous l'a dit, deux Brigands enfoncerent la porte de la Chambre où il m'avoit mise, & m'ayant fait sortir de la Caverne, ils m'emmenoient je ne sçay où : mais le Ciel eût pitié de moy ; le lendemain mes ravisseurs furent arrêtez par la *Sainte Hermandad* & nous fûmes conduits dans les Prisons de *Madrid* où j'ay demeuré six mois entiers. Un Chevalier de l'Inquisition me venoit voir tous les jours sous prétexte de m'interroger & je n'en suis sortie qu'hier matin : mais à la porte de la Prison, un Carosse m'attendoit & j'ay été conduite à deux lieuës de *Madrid* ; là, trois Hommes m'ont fait monter sur un cheval & m'ont menée dans le Bosquet où vous m'avez trou-

vée, il étoit presque nuit lorsque nous y sommes arrivez & j'ay été fort étonnée d'y voir le Chevalier de l'Inquisition qui m'y attendoit & qui a fait tout ce qu'il a pû pour me fléchir en employant même les plus flateuses esperances du monde : J'ay rejetté avec indignation sa coupable proposition, & je luy ay dit, les yeux baignez de larmes, tout ce que j'ay pû m'imaginer de plus fort pour l'obliger à s'en désister ; mais mes pleurs sembloient redoubler son amour, & voyant que rien ne me pouvoit toucher, il a ordonné à ses Gens de me lier les mains & de me mettre dans un état où je ne puisse me deffendre de ses violences.

Lorenza en étoit à cet endroit de son histoire, lorsque l'on vint heurter à la porte du Hameau : On ouvrit & j'entendis une voix qui ne m'étoit pas inconnuë & qui demandoit le chemin de *Ségura*, je pris la lampe & je sortis à la

porte ; c'étoit *Peyra* qui ſurpris de me retrouver ſe jetta de ſon Cheval en bas & me ſautant au col, mon cher Maître, s'écria-t-il, que je ſuis heureux d'avoir paſſé par ce Hameau ! je vous cherchois, mais je ne comptois vous trouver qu'à *Ségura*. Un des Paſteurs prit ſon Cheval, & il entra dans le Hameau où il fut une ſeconde fois ſurpris en voyant *Lorenza*.

CHAPITRE III.

Lorenza acheve le récit de ſon aventure, Pedrille va avec elle & Peyra à Madrid.

QUAND nous fûmes tous revenus de l'émotion que nous cauſoit une rencontre ſi inopinée, *Peyra* m'annonça une nouvelle dont je penſay mourir de joye ; il me dit qu'il avoit trouvé moyen

d'employer quantité de Seigneurs auprès du Roy pour luy faire connoître l'injustice que l'on m'avoit faite ; qu'ils y avoient réussi & que Sa Majesté ayant annullé l'Arrêt de ma condamnation me restituoit tous mes biens & cassoit le Chevalier de la *Sainte Hermandad* qui m'avoit interrogé & fait condamner sur un faux exposé, confisquant même la moitié de ses biens propres à mon profit, le reste à l'Hôpital ; il me remit entre les mains les Piéces qui acheverent de me convaincre : il m'assura qu'il m'avoit cherché par toute l'Espagne pour m'apprendre cette heureuse nouvelle, & que cependant l'Arrêt de Sa Majesté étoit déja executé & qu'un Parent de Dom *Alfonse* avoit pris possession de mes biens comme mon plus proche héritier, en attendant que je fusse retrouvé. Il m'ajoûta qu'on luy avoit asseuré à *Madrid* qu'on m'y avoit vû, & que je venois d'en partir

partir prenant la route de *Barcelonne*.

Je fus long-temps transporté d'une joye excessive, mais un sort fatal faisoit que mes plaisirs n'étoient jamais durables & étoient au contraires toûjours remplis d'amertume: Je songeois au facheux endroit où *Lorenza* étoit de son histoire & ne doutant pas que le Chevalier de l'Inquisition n'eût triomphé de sa résistance puisqu'il y avoit employé la force, je mourois de dépit & de desespoir: Cependant j'avois encore une lueur d'esperance presqu'imperceptible; Je ne pouvois m'imaginer que ma crainte fut mal fondée, & je souhaitois pourtant être trompé: je la priay donc, en tremblant, d'achever la narration de son avanture. Vous allez, me dit-elle, être satisfait en peu de mots; car je n'ay plus rien à vous dire, sinon qu'au moment que les Domestiques de l'Inquisiteur alloient me

lier on vous a entendu venir de loin: vous vous étiez ſans doute égaré, car il n'y a pas de chemin dans l'endroit où vous m'avez trouvée; le bruit que faiſoit vôtre Cheval en marchant a étonné mes Boureaux, ils ont vû leurs projets avortez & l'Inquiſiteur ne voulant pas commettre ſa réputation m'a porté luy-même deux ou trois coups de poignard, j'ay tombay par terre, ils m'ont crû morte & montant à cheval ils ſe ſont éloignez au galop. J'ay été un petit eſpace de temps ſans connoiſſance; mais lorſque vous avez approché de moy, je me ſuis reveillée comme d'un profond ſommeil & le hazard vous a fait venir à mon ſecours.

Lorſquelle eût fini de parler je me ſentis ſoulagé du plus peſant fardeau dont un tendre Amant puiſſe être accablé; je l'embraſſay tendrement & je benis mille fois le Ciel qui protegeoit l'innocence

& qui après tant de peines me mettoit au comble de la félicité humaine.

Lorenza ſe remit au lit afin de repoſer; pour moy, je paſſay le reſte de la nuit à m'entretenir avec *Peyra*, je luy racontay les avantures de *Lorenza* & les miennes, & le lendemain lorſque nous eûmes largement récompenſé nos Hôtes & la Villageoiſe, nous partîmes pour *Madrid*.

CHAPITRE IV.

Ce qui arrive à Pedrille dans une Cave & ce qu'il y voit.

JE ne manquay pas d'écrire à *Barcelonne* à tous ceux que j'y avois connus, & de leur marquer la juſtice que le Roy m'avoit renduë, afin de leur donner une autre idée de ma perſonne que celle

qu'ils en avoient eue dans l'état où ils m'avoient vû. Mon imprudence même fût telle, que je marquay à mes amis que je me moquois de la Vieille, & que je sçaurois bien luy faire rendre le bien de ma Mere, qu'elle retenoit injustement; & je leur faisois un récit détaillé de mes projets, aussi-bien que de la rencontre de *Lorenza* que j'esperois bien-tôt épouser.

Nous nous préparions à partir pour *Salamanque*, lorsque *Peyra* fut attaqué d'une Pleuresie; comme je l'aimois beaucoup & que d'ailleurs cette maladie luy étoit survenuë du zéle qu'il avoit eû à me servir, je ne voulus pas l'abandonner & nous séjournâmes *Lorenza* & moy plus long-temps à *Madrid* que nous ne pensions.

Pendant ce temps-là, je rencontray Dom *Francisco Moradéro* qui avoit acheté une des premieres Charges de la Cour & qui goûtoit avec la belle *Zaïde* les douceurs

d'un heureux mariage. Il me fit mille amitiez, je luy racontay ce qui m'étoit arrivé depuis que nous nous étions séparez & la justice que le Roy m'avoit rendue: il me témoigna qu'il y prenoit beaucoup de part & il voulut que j'allasse souvent chez luy pendant le temps que je serois à *Madrid*; je le satisfis, je soupois presque tous les soirs chez luy & souvent avec *Lorenza* qui avoit lié une étroite amitié avec *Zaïde*.

Tous les amis de Dom *Francisco* me combloient, à son exemple, d'honnêtez & de marques d'estime, & nous étions souvent régalez ensemble par quelqu'un d'eux. Un jour que nous étions traitez par le Seigneur Dom *Henrico Gonzalez de Monté Cavallo*, je voulus me consoler de l'absence de *Lorenza* en buvant un peu plus qu'à mon ordinaire; & je sortis avec une pointe de vin qui ne me laissoit de raison & de fermeté que

ce qu'il en faloit préciſément pour m'en retourner chez moy. La nuit étoit fort avancée & je marchois ſans beaucoup de précaution ; cependant je fis la moitié de mon chemin aſſez heureuſement : mais comme je cottoyois les maiſons pour m'aſſeurer d'avantage, je me chay lourdement ſur une vieille trape qui ſe briſa, & je tombay dans une Cave où heureuſement il ſe trouva un monceau de menu bois qui me reçût & m'empecha de me tuër : Je jettay un grand cri ; mais une vieille Femme me vint fermer la bouche, en me diſant : Qui que tu ſois, mon poulet, tay-toy, je t'en prie, car tu perdrois d'honnêtes gens qui te ſeront fort obligez de ton ſilence.

Ma chute avoit chaſſé toutes les vapeurs dont mon cerveau étoit embaraſſé ; je tâchay de me lever, & ne me ſentant pas grand mal, je commençay à regarder de tout

Pédrille tombe dans vne Caue.
Dessiné par A. de Lestre. Gravé par L. Crépy le fils.

côté pour voir où j'étois : je reconnus parfaitement que j'étois dans une Cave, où deux *Duegnes* interdites rassuroient, du mieux qu'elles pouvoient, une fille richement parée & belle comme l'Amour même; la pauvre fille gémissoit & ne leur répondoit rien autre chose sinon, je suis perduë ! que je suis malheureuse !

Je demeuray long-temps dans l'incertitude de ce que j'avois à faire & à dire: mais une des *Duegnes*, me pria bien-tôt d'approcher pour les ayder à recevoir un petit Cupidon dont la belle accoûcha. Je ne hésitay pas à rendre service à une personne qui me paroissoit d'un rang & d'un mérite si distingué, & je l'assuray même qu'elle pouvoit compter sur ma discrétion: on accommoda l'Enfant & comme je m'offris de m'en charger pour le remettre à qui bon leur sembleroit, on luy mit un morceau de beure dans la bouche, & la belle

m'ayant assuré qu'elle m'auroit une éternelle obligation des bontez que j'avois pour elle, on me fit recommencer par la trape après avoir pris mon addresse, & lorsque je fus dans la ruë, on me donna le bel Enfant que je portay à Lorenzo: cette avanture la surprit & je ne crus point blesser les loix de la confiance qu'on avoit eu en moy en la luy racontant, parce que j'étois assuré de sa discrétion & que d'ailleurs je la regardois comme la plus chere moitié de moy-même.

Nôtre curiosité fût égale pendent sept jours entiers que nous gardâmes cet Enfant, je luy avois fait venir une Nourrice & je commençois à désesperer qu'on le vînt retirer; je l'eusse plûtôt gardé éternellement que d'aller en parler dans la maison où la chose m'étoit arrivée & quand j'eusse voulu le faire il m'eût été impossible, parce que j'avois oublié l'endroit & je n'eusse

pû le retrouver que sur de bien legeres conjectures : mais nôtre embarras cessa à la fin, & le huitiéme jour je vis arriver chez moy une des *Duegnes* qui m'avoient chargé de l'Enfant ; elle avoit les yeux baignez de pleurs : généreux Dom *Pedre*, me dit-elle en m'abordant, je viens chercher les précieux restes de la plus aimable Demoiselle que *Madrid* ait jamais vû ; Comment les restes, luy répondis-je ? hélas ! me répondit elle, je ne dis que trop vray ! l'Enfant que vous avez est la seule chose qui nous reste maintenant de ma chere Maîtresse ; elle est morte, & le jour que vous l'avez vûë a été le dernier de sa vie. A ces mots elle se mit à pleurer, poussa mille sanglots & demeura plus d'une demie heure dans une si amere situation que je manquois moy-même de voix pour la consoler ; sa douleur pourtant se calma peu à peu, & nous l'obligeâmes de prendre quel-

ques rafraîchissemens que *Lorenza* luy présenta, après quoy elle satisfit nôtre extrême curiosité en nous racontant l'histoire de sa belle Maîtresse à peu près en ces mots.

CHAPITRE V.

Histoire de Dom Carlo & de Dona Elvira.

LA haine qui regne depuis long-temps entre Dom *Antonio Perez dé Sylva* & le Seigneur *Dominguo dé Fuertévallé* Pere de ma pauvre Maîtresse, a souvent produit des effets qui ont étonnez & la Cour & la Ville : je ne vous diray pas ce qui l'a causée ny ce qui l'a entretenuë jusqu'à ce jour, j'aurois trop de choses à vous raconter ; il me suffira de vous dire que ces deux Seigneurs n'ont pû se souffrir & se sont déclaré

une guerre immortelle dès le temps de leur jeune âge, & cela, selon toutes les apparences, pour quelque jalousie qu'ils eurent l'un de l'autre au sujet de leurs Maîtresses; car ils avoient été au paravant aussi étroitement liez d'amitié qu'ils sont aujourd'huy divisez par une haine irréconciliable.

Leur principale attention a toûjours été d'apprendre à leurs Enfans à se haïr dès le berceau; le Roy a fait de vaines tentatives pour les réconcilier; tous leurs amis communs s'en sont mêlez, mais ils ont vû avec douleur que tous leurs efforts étoient inutiles & ils se sont contentez de les empêcher de porter leur mésintelligence plus loin que la froideur & l'indifference.

Dom *Antonio* avoit un fils qui faisoit l'ornement de la Cour; je n'ay jamais vû d'homme mieux fait que luy & il avoit un esprit capable de gouverner un Etat; vous

avez vû ma Maîtresse, hélas ! ne sembloit-il pas qu'ils fussent faits l'un pour l'autre ? mais la haine de leurs Parens rendoit la chose impossible & ils ne devoient pas songer à s'aimer. Cependant l'Enfer s'en mêla, ils se virent dans les Eglises, ils furent charmez l'un de l'autre, ils s'aimerent éperdûment & Dom *Carlo Perez* ne tarda pas à faire sçavoir à *Dona Elvira* ma Maîtresse, qu'il mouroit d'amour pour elle & que, malgré la haine de leurs Parens il la conjuroit de ne pas le regarder comme l'ennemy de sa Maison. Ma Maîtresse quoyque violemment conseillée par son amour de luy répondre, n'en fit rien lorsqu'elle eût consulté son devoir ; cela désespéroit le pauvre Garçon, il se promenoit souvent sous ses fenêtres, il épioit l'heure qu'elle alloit à la Messe & se croyoit trop heureux de pouvoir se montrer à ses yeux ; *Dona Elvira* qui vouloit se

deffaire d'une passion dont elle sembloit prévoir les suites facheuses l'évitoit, changeoit chaque jour d'heure & d'Eglise pour entendre la Messe & menoit toûjours avec elle quelque personne, de peur que Dom *Carlo* ne l'abordât; elle se repentit même d'avoir reçû la lettre qu'un inconnu luy avoit présentée au sortir de l'Eglise, par laquelle Dom *Carlo* luy avoit découvert son amour; elle n'en voulut plus recevoir toutes les fois que l'on luy en présenta & cette rigueur dura plus de six ans; ce qu'il m'est aisé de justifier par ces vers qu'il fit en differents temps (car il avoit comme je vous ay déja dit un esprit capable de tout & il faisoit souvent des vers par galanterie qui ont été trouvez bons) mais surtout, lisez cette Piéce qui est une des dernieres; en me disant cela elle me présenta une piéce de Vers que je lûs & que le Lecteur sera peut-être bien aise de voir.

PLAINTE.

Beaux lieux, charmant ſéjour de l'objet adorable
Dont je ſuis les funeſtes loix,
Senſibles aux regrets d'un Amant miſérable
Vous répondiez ſans ceſſe à ma plaintive voix;
Mais enfin de l'Amour victime déplorable,
Beaux lieux, je viens vous voir pour la derniere fois.

Un Luſtre entier, témoin de ma cruelle peine,
Ma vû porter les mêmes fers:
Amour, le tendre Amour, au mépris de ſa chaîne,
Laiſſe, ſans ſe vanger, triompher les Enfers;
Et je ſens que, bien-tôt, une mort inhumaine
Va mettre enfin le combie aux maux que j'ay ſoufferts.

Je meurs pour une ingratte & mes vives atteintes,
Mes pleurs, rien ne peut la toucher!
Ses traces de mon ſang enfin vont être teintes;
Je vais le joindre aux pleurs qu'elle a ſçû m'arracher.

On a vû les rochers gémir des tendres plaintes ;
Le cœur de l'Inhumaine eſt plus dur qu'un rocher.

Ma mort eſt ſon ouvrage, & ſa rigueur flatée
Semble croître avec mon tourment ;
Du lait d'une Tygreſſe elle fût allaictée.
Mes ſoupirs ſont perdus, je me plains vainement ;
Amour ! toy dont partout la puiſſance eſt vantée,
Dois tu traitter comme elle un ſi fidele Amant ?

Quand j'eus fini de lire, elle pourſuivit ſon diſcours & me dit : Ces Vers que vous venez de lire & ceux que j'ay icy, il les chantoit ſouvent ſous les fenêtres de *Dona Elvira* & il les faiſoit courir dans le monde & paſſer dans les mains de quelques Demoiſelles amies de *Dona Elvira* qui les luy faiſoient voir ſans qu'elles ſçuſſent qu'ils étoient faits pour elle. Ma Mai-

treſſe, qui étoit trop bien inſtruite de l'amour de Dom *Carlo*, n'avoit pas de peine à deviner qu'elle étoit le ſujet de ces jolis Vers, & ces frequentes galanteries entretenoient dans ſon cœur, malgré qu'elle en eût, une paſſion dont elle cherchoit vainement à ſe deffaire.

Dom *Carlo* déſeſperé fit agir tout ce qu'il y avoit de gros Seigneurs à la Cour & tout ce que ſon Pere avoit de plus chers amis à *Madrid* pour l'obliger à ſe réconcilier avec Dom *Domingue* mon Maître; mais ils n'en purent venir à bout & le pauvre Amant dépité ne ſçavoit plus à quel Saint ſe voüer.

A la fin cependant, il trouva moyen de parler à *Dona Elvira*; ce fut dans un Bal où il ſçût qu'elle devoit aller. Il s'habilla d'une maniere toute galante & dès qu'il parut dans l'Aſſemblée, ſa bonne mine enchanta tout le monde

de ; il danſa d'un air ſi charmant que je vous avoüeray que, ſi ce n'avoit point été Dom *Carlo* & que ma Maîtreſſe eût été capable de changer, elle ſe fût aiſément détâchée de l'amour qu'elle avoit : mais comme le Maſque s'attachoit à la gracieuſer, elle ſouhaittoit que ce fût Dom *Carlo*, & je le trouvois ſi aimable que je ſouhaittois pour ſon bonheur que ce ne fût pas luy. Le joly Maſque la tira bientôt de ſon embaras, & ſe découvrant à elle il luy dit : Belle Reine de mon âme, cher objet de mes plus tendres ſoupirs, adorable cauſe de ma langueur, daignez jetter un regard ſur vôtre miſérable Eſclave. Si mon Pere eſt ennemy du vôtre, ce n'eſt point un crime dont je ſois coupable, mais c'eſt vôtre propre rigueur qui me fait mourir ; je vous recherche, vous me fuyez ; je vous adore, vous me mépriſez ; je vous aime, vous me haïſſez ; hélas ! pouvez-

vous avoir avec tant de beauté un cœur si barbare?

A ce discours, ma Maîtresse toute interdite voulut se lever pour éviter de luy laisser connoître ses sentimens, mais il l'arrêta; & profitant de la crainte où elle étoit que l'on ne s'apperçût de son émotion, il l'obligea de demeurer & d'écouter ses tendres plaintes; il gémit, il pleura, il luy dit tout ce que l'amour luy inspira de plus touchant. *Dona Elvira* le rebuta long-temps; mais vous sçavez mieux que moy combien l'Amour est éloquent! il falut céder enfin à la force dès discours de Dom *Carlo*, & ma Maîtresse ne put se deffendre plus long-temps d'avoüer que les soins de ce tendre Amant luy étoient agréables: Mais, quel avantage tirerez-vous de mon aveu, luy dit-elle? Maintenant que vous sçavez que j'ay de l'estime pour vous, pourrez-vous faire que nos Peres n'ayent de la haine l'un pour l'autre?

Je ſerois trop heureux, luy répondit Dom *Carlo*, ſi je pouvois me flater de faire ce miracle; mais du moins, j'auray trop de plaiſir lorſque je penſeray que vous me ſerez favorable, que vous ne vous oppoſerez pas à cette heureuſe paix au cas que je vienne à bout de la mettre entre nos Parens & que vous aurez pour moy les mêmes yeux que j'ay pour vous: Le Ciel nous ouvrira peut-être les tréſors de ſa bonté, il ſe laiſſera toucher ſans doute par nos pleurs, & j'ay pour dernier eſpoir l'entremiſe de *l'Archevêque de Tolede* qui m'a promis de s'employer tout entier à me donner cette conſolation.

Cet entretien fut fort long, & ils ſe ſéparerent aſſez ſatisfaits l'un de l'autre, ſurtout Dom *Carlo* qu'une lueur d'eſpérance combloit d'une joye entiere. Pour ma Maîtreſſe, elle ne tarda pas à ſe repentir de ſa faute: Malheureuſe que je ſuis! me dit-elle (après m'avoir

raconté l'entretien qu'elle avoit eu avec Dom *Carlo*) pourquoy ſuis-je venuë en cet endroit? ne devois-je pas m'imaginer que j'y trouverois cet Amant attentif à me ſuivre & ne devois-je pas craindre ce qui m'eſt arrivé? que dira-t-il de moy? ſi pluſieurs années m'ont aſſuré de ſa fidelité, dois-je croire pour cela qu'il m'aimera toûjours? hélas! ma rigueur a peut-être fait ſa conſtance, & ma foibleſſe fera mon malheur! Je luy dis que puiſque la choſe étoit faite il étoit inutile de s'en affliger & que Dom *Carlo* me paroiſſoit trop galant homme pour abuſer de la bonté qu'elle avoit eu pour luy; il faloit bien que je la conſolaſſe, car la pauvre fille mouroit d'ennuis.

J'eus cependant aſſez de peine à luy faire entendre qu'elle étoit excuſable; elle tomba dans une langueur mortelle; ſon amour qui ſembloit augmenter depuis l'aveu

qu'elle en avoit fait, la rendoit d'une mélancolie qui me faisoit apprehender pour ses jours. Je fus obligée de faire parler à Dom *Carlo* & de luy apprendre l'état où elle étoit. Il luy écrivit & continua dans la suite assez souvent, ce qui faisoit plaisir à *Dona Elvira* mais un plaisir mêlé de crainte & d'amertume qui ne la consoloit pas beaucoup.

De temps en temps ils se voyoient à l'Eglise & cela dura plus de trois mois, pendant lesquels *l'Archevêque de Tolede* fit plusieurs tentatives qui ne réüssirent point auprès de leurs Parens.

Un jour qu'ils pûrent se parler, Dom *Carlo* les yeux baignez de pleurs, luy dit : adorable *Elvira*, l'Enfer se plaît à me persécuter, *l'Archevêque de Tolede* n'a rien pû obtenir de nos Parens & je me meurs. Hélas ! il ne tiendroit qu'à vous de me sauver la vie ! Nous pouvons être unis pour jamais ;

qu'importe que nos Parens s'opposent à des nœuds si charmans si nous pouvons les former sans eux ? La discorde doit-elle triompher de l'amour ? & devons-nous être plus long temps les victimes d'une fatale haine ? non non, charmante *Elvire*, s'il est vray que vous m'aimez, allons aux pieds de l'Autel ; là jurons-nous une fidélité éternelle ; on nous mariera & nous ne ferons plus esclaves de cette fureur infernale qui possede nos cruels Parens.

Il acheva de parler & ma Maîtresse se levant : lâche Amant, luy dit-elle,, as-tu bien pû t'imaginer que je fusse capable de ce que tu me propose ? Je reconnois à tes discours le plus grand ennemy de ma Maison ; j'ouvre les yeux trop tard sur ton indigne caractere, mais je puis encore les fermer assez-tôt à tes charmes & à tes ruses.

A ces mots elle le quitta brusquement ; il ne fût pas maître de

la retenir & elle revint chez elle réſoluë d'oublier Dom *Carlo*, mais accablée d'une douleur mortelle. La langueur s'empara de ſon cœur; ſon beau viſage s'atenua; elle ſembloit fuir le jour pour ne chercher que la ſolitude; ſouvent elle ſe plaignoit amerement; mes ſoins, mes prieres, mes remontrances, rien ne la conſoloit, enfin la pauvre fille étoit déſeſperée: l'ingrat, me diſoit-elle, n'a jamais eu d'autre but que de m'abuſer & j'ay donné ſi legerement dans ſes piéges je luy repréſentois que l'amour avoit ſans doute dicté cette propoſition à Dom *Carlo*, & que, malgré cela, j'étois perſuadée qu'il l'aimoit ſincerement; je luy ajoutois même que Dom *Carlo* paſſoit pour homme d'honneur & fidele à ſa parole, & que ſa propoſition ne devoit pas la bleſſer, puiſqu'il luy offroit de contracter un mariage qui fût valable & approuvé par *l'Archevêque de Tolede* qui s'en ſe-

roit mêlé : je ne pûs la convaincre ny même rien diminuer de sa profonde tristesse ; ce qui acheva d'aigrir sa douleur & de prévenir son cœur contre son Amant, fût le long silence où resta Dom *Carlo* depuis cette entrevûë ; car il se passa cinq ou six jours sans qu'elle eût aucune nouvelle de luy ny aucune justification de sa part : hélas ! me disoit-elle, n'est-il pas aisé de connoître qu'il a voulu me tromper ? il ne songe seulement pas à se justifier ; il voit que je n'ay pas donné dans son piége & son amour prétendu a la même fin que ses lâches projets ! J'avois veritablement assez de peine à répondre à cette raison, & le silence de Dom *Carlo* m'étonnoit ; mais je voulus m'en éclaircir, & j'appris que ce pauvre Garçon étoit tombé malade depuis le jour précisément qu'il avoit vû ma Maîtresse, & que l'on désesperoit entierement de sa vie : je le dis à *Dona Elvira*, elle me demanda

plusieurs

pluſieurs fois ſi cela étoit bien vray : Je luy aſſuray que je le tenois de très-bonne part, & elle ne put s'empêcher de verſer un torrent de larmes en me diſant : *Urgonda*, c'eſt moy qui ſeray cauſe de ſa mort ! Quelques Demoiſelles de ſes amies qui avoient des habitudes dans la Maiſon de Dom *Antonio*, luy dirent de plus grandes particularitez de l'état où étoit Dom *Carlo* ; ſa douleur en augmenta encore & je la vis tomber dans une mélanholie qui me fit craindre qu'un même jour ne privât *Madrid* de ces deux tendres Amans qui en faiſoient le plus bel ornement.

Cela m'obligea de la preſſer, avec encore plus d'opiniâtreté que jamais, de donner quelque choſe à ſon amour & de ne point regarder comme un crime ce qui ne pouvoit bleſſer ſon honneur ; je luy fis remarquer pluſieurs exemples à la Cour & à la Ville, de pluſieurs

Demoiſelles fort bien nées qui n'avoient point été les victimes des raiſons que leurs Parens avoient de s'oppoſer à leur bonheur, ſans cependant que leur réputation en eût jamais rien ſouffert & qui s'en trouvoient fort bien aujourd'huy. Je luy repréſentay qu'elle avoit un plus beau prétexte que toutes celles-là, puiſqu'elle n'avoit pour obſtacle qu'une haine, mais irréconciliable & qu'au reſte *Dom Carlo* étoit ſon fait plûtôt qu'aucun autre qu'elle pût choiſir en *Eſpagne*: En effet, je luy dis même que ſon mariage pourroit peut-être mettre dans la ſuite la paix entre leurs Parens diviſez, que ſon Pere l'aimoit aſſez pour ſe vaincre ſi la choſe étoit faite, & que Dom *Antonio* ne ſeroit pas le plus difficile, parce qu'étant fille unique, elle étoit le plus riche party de *Madrid*; & que cette conſidération le feroit paſſer ſur toutes les raiſons que luy pouvoit ſuggerer ſon reſſentiment.

Je ne ſçai ſi mes raiſons étoient juſtes, ou ſi l'Amour les luy fit paroître telles : après un long combat, elle céda à la fin & elle me dit que je pouvois faire ſçavoir à Dom *Carlo* qu'elle ne vouloit point ſa mort & que plûtôt d'en être cauſe elle conſentiroit à ce qu'il vouloit, pourvû que *l'Archevêque de Tolede* fît leur Mariage.

Je m'acquitay parfaitement de cette commiſſion ; j'ay une ſœur fort prudente & fort diſcrete, qui eſt celle que vous avez vûë ; je l'inſtruiſis de tout ce qu'il falloit dire à Dom *Carlo*, & elle trouva le moyen de ſe préſenter en la place d'une de ſes gardes que nous obligeâmes à force d'argent de quitter la partie : Elle ſe découvrit à luy & le flata d'une eſperanee qui dès ce jour-là-même luy cauſa une guériſon preſqu'entiere ; cependant il avoit été ſi attenué par la force de ſon chagrin qu'il fut encore quelques jours à ſe remettre. Pen-

dant ce temps il écrivoit souvent à ma Maîtresse, qui tantôt joyeuse, tantôt tremblante de ce qu'elle avoit consenti de faire, sembloit ne vivre qu'à demy. Dès qu'il fût entierement retably, il songea au moyen de parvenir au but qu'il s'étoit proposé. Il en parla à *l'Archevêque de Tolede* qui assembla quelques uns des plus proches Parens de l'un & de l'autre, & voyant que leur consentement étoit unanime & qu'une haine déraisonnable étoit le seul obstacle à l'union de ces tendres Amans, il les maria secretement & les exhorta de convaincre toute *l'Espagne* par une fidelité inviolable que c'étoit le Ciel même qui les unissoit pour éteindre la division que l'Enfer avoit mis entre leurs Familles.

Jamais Amant ne fût plus content que Dom *Carlo*, il n'eût pas paru plus joyeux si il eut été Couronné Roy ; mais *Dona Elvira* a

toûjours conſervé un remord qui luy rongeoit le cœur, enfin elle eſt devenuë groſſe, cela s'eſt caché juſqu'au jour que vous l'avez vû accoucher.

Nous attendions Dom *Carlo* qui arriva trop tard, ce qui nous obligea de vous donner l'Enfant, mais ſitôt que vous fûtes parti il vint, & comme il entroit, Dom *Dominguo* mon cruel Maître qui ſoupoit en Ville, arriva malheureuſement ſans ſuite, parce que ſon Caroſſe s'étoit briſé en chemin & il avoit laiſſé ſes gens pour y mettre ordre; cela avoit trompé la vigilance de Dom *Carlo* dont la préſence interdit mon Maître; ils furent l'un & l'autre un long eſpace de temps ſans ſe rien dire: cependant Dom *Carlo* commença par luy faire un compliment fort honnête, mais comme il étoit difficile qu'il pût s'excuſer, Dom *Dominguo* n'y fit pas grande attention; au contraire, il reſſortit le premier & mettant

l'épée à la main il dit à Dom *Carlo*, lorſque les *Peres* entrent chez moy ils n'en doivent ſortir qu'avec cette épée dans le ventre ou ils doivent me paſſer ſur le corps: Dom *Carlo* luy répondit qu'il n'étoit point coupable de la haine de ſon Pere & qu'à moins qu'il ne voulut le tuer ou le maltraitter ſans deffenſe, il ne devoit pas compter de tirer aucune vangeance & qu'il ſe feroit gloire d'éviter un combat avec luy. Je l'ay toûjours connu, luy dit Dom *Dominguo*, ta Famille n'a jamais produit que des lâches. En diſant cela il courut ſur Dom *Carlo*, qui outré de ſes dernieres paroles, le reçût en brave homme; ils combattirent long-temps & je ne ſçay quel eût été le ſort du combat (à ce que j'en puis juger, parce que des voiſins qui ont vû la choſe m'ont raconté) s'il n'étoit pas venu un grand nombre de gens qui les ſepara.

Dom *Carlo* ſe retira; pour mon

Maître il entra & demanda sa fille : Comme elle ne se trouvoit pas il la chercha dans toute la Maison & vint enfin dans la Cave où nous achevions sans sçavoir ce qui se passoit, l'ouvrage de la couche de *Dona Elvira*. Jamais homme ne fût plus surpris que luy, lorsqu'il vit cette manœuvre ; il écuma de rage & n'écoutant plus que son désespoir : fille indigne, s'écria-t-il, t'ay-je fait naître pour me déshonorer ? il ajoûta à ces mots plusieurs duretez que sa fureur luy inspira, & ordonna de préparer un Caroſſe pour la mener dans un Convent, où il vouloit disoit-il, qu'elle passât le reste de ses jours : Mais il parloit à une pierre, il accabloit de rigueur une Statuë & l'objet de son indignation n'étoit plus qu'un Cadavre ; ma pauvre Maîtresse étoit morte de frayeur dès le premier coup d'œil qu'elle avoit jetté sur luy, & croyant qu'elle n'étoit qu'évanoüie, nous

nous efforçâmes vainement de luy faire reprendre ſes eſprits. Dom *Dominguo* qu'une étrange fureur poſſedoit, n'en parut point affligé dans l'inſtant, mais le lendemain il me fit dire de venir luy parler, car il m'avoit chaſſée & même maltraitée ſans vouloir m'écouter.

Malheureuſe, me dit-il, comment as-tu pû laiſſer à ma fille, dont je t'avois confié la garde, la liberté de faire la faute qu'elle a faite? Mais du moins apprends-moy quel eſt le téméraire qui a oſé me déshonorer? Ce n'eſt point un téméraire, luy dis-je; c'eſt un tendre & ſincere Amant qui ne vous a point déshonoré, puiſqu'il étoit marié avec *Dona Elvira*; c'eſt le plus galant Seigneur de toute *l'Eſpagne* & ſi vous voulez m'écouter ſans prévention, je ne doute pas que vous ne plaigniez vôtre fille.

Il me promit de ne pas m'interrompre & je luy racontay l'hiſ-

toire de Dom *Carlo* & de *Dona Elvira*; il me tint parole, mais lorſque j'eus fini; malheureux que je ſuis, s'écria-t-il, faut-il que le plus grand Ennemy de ma Maiſon ait un Fils ſi parfait & faut-il que Dom *Carlo* ſoit l'autheur de ma honte? Il me dit cependant que je pouvois demeurer chez luy, & il me fit connoître qu'il étoit vivement touché de la perte de ſa Fille. Il a vêcu tous ces jours paſſez dans une agitation continuelle; tantôt il méditoit une vangeance contre Dom *Carlo*, tantôt il le plaignoit luy-même & le trouvoit digne de *Dona Elvira*; mais il eût ſans doute terminé ſon incertitude par quelque funeſte réſolution, ſi *l'Archevêque de Tolede* inſtruit de cette triſte avanture n'étoit pas venu le voir ce matin pour luy rendre compte des raiſons qu'il avoit eu de faire ce mariage & tâcher de le porter à une réconciliation. Il y a réuſſi, & a ſçû ſi

bien luy toucher le cœur qu'ils ſont allez enſemble chez Dom *Antonio*, où ils ſont maintenant & doivent dîner aujourd'huy ; il a reconnu Dom *Carlo* pour ſon Gendre & l'on m'a envoyé chercher l'Enfant que vous avez & vous prier d'y venir dîner.

Elle acheva de parler & recommença à pleurer auſſi amerement qu'elle avoit déja fait ; je fis tout ce que je pûs pour la conſoler & je luy dis pour ne pas donner plus long-temps à *Lorenza* un ſpectacle ſi digne de compaſſion & qui ſembloit l'attriſter autant que la *Duégne* même, qu'il étoit temps de porter ce cher Enfant à Dom *Carlo* & à ſes Grands-Peres reconciliez. Elle eſſuya ſes larmes & nous partîmes avec la Nourrice, après que j'eus pris ſoin d'envoyer chercher quelques amies de *Lorenza* pour dîner avec elle & luy tenir compagnie pendant mon abſence.

CHAPITRE VI.

Suite de l'Hiſtoire de Dom Carlo.

NOUS arrivâmes chez Dom *Antonio* qui nous témoigna toute la joye que la conjoncture preſente le permettoit, auſſi-bien que Dom *Dominguo* qui y étoit avec *l'Archevêque de Tolede*; Dom *Carlo* me fit ſon compliment après quoy il alla embraſſer ſon Fils: mais en le faiſant, un triſte ſouvenir le frapa, & ne pouvant réſiſter à la douleur qui le preſſoit il ſortit, on s'apperçût de ſon trouble, *l'Archevêque* le ſuivit & eût toutes les peines du monde à calmer ſa funeſte inquiétude; cependant il le ramena quelque temps après & chacun luy dit ce qu'il crut le plus capable de luy donner quelque conſolation.

L'Enfant fût trouvé beau & de fort belle phiſionomie ; les Grands-Peres penſerent ſe broüiller une ſeconde fois en diſputant à qui le garderoit, cependant il fut conclu qu'il reſteroit à Dom *Domingue* & l'on ne ſongea plus qu'à dîner. Le repas fût ſervy, tous les amis que l'on avoit envoyé prier de cette fête s'employoient chacun de ſon mieux à la rendre agréable ; le ſeul Dom *Carlo* ſoûpiroit ſans ceſſe. Pour Dom *Domingue* il étoit preſque conſolé de la perte de ſa Fille depuis qu'il avoit vû le Petit-Fils qui luy en reſtoit, & il étoit des plus attentif à conſoler Dom *Carlo* ; il luy porta la ſanté de ce cher Fils, Dom *Carlo* le remercia : mais dans le même inſtant ſon viſage pâlit, ſon corps trembla & il tomba dans une convulſion ſi terrible qu'on n'eût pas le temps de le ſecourir. Enfin il expira, & cauſa à tout le monde une conſternation qu'il eſt

aiſé de s'imaginer : on ne penſa plus à achever de dîner ; Dom *Antonio* & Dom *Dominguo* ſe lamentoient d'un côté, de l'autre tous les Domeſtiques jettoient des cris pitoyables ; quant à moy ne pouvant plus long-temps ſupporter une ſcene ſi touchante, je tâchay de les conſoler, & pris congé de la Compagnie. Pluſieurs m'imiterent & quelques-uns d'eux m'inviterent d'aller achever de dîner avec eux ; je voulus m'en excuſer, mais ils me preſſerent ſi fort que je fus obligé de les ſuivre. Nous allâmes chez un courtiſan nommé Dom *Gabriel Tornacuéro* ; je remarquay en chemin que ce petit Seigneur donnoit à rire aux autres, & je jugeay qu'il étoit de ceux qui n'ont pas tout l'eſprit du monde ou du moins qui en ont un tout extraordinaire.

En effet je n'ay jamais rien vû de ſi particulier que ſes idées, ſes manieres & ſa taille. Il n'a-

voit pas plus de trois pieds & demy de hauteur, ſon teint étoit noir, ſon nez très-long, ſes yeux très-petits, & ſa bouche très-grande; il avoit une épaule beaucoup plus élevée que l'autre, il faiſoit l'agréable, il aimoit à primer, & c'étoit (pour achever ſon portrait en un mot) le plus grand petit original qu'il y eût dans le monde: Je diray pourtant que ce que je trouvay en luy de plus déſagreable fut ſa voix aiguë & raucque en même-temps, car elle me fatigua étrangement pendant tout le temps que je fus chez luy; il crioit comme un perdu & il ne ceſſa pas de crier.

Quand nous fûmes arrivez chez luy & que nous eûmes pris place, un des conviez avec qui j'avois dîné une fois chez Dom *Franciſco*, s'addreſſa à moy & me dit: parbleu, Dom *Pedre*, je vous tiens & vous ne m'échapperez pas; il faut que vous nous racontiez vos avan-

tures pendant qu'on preparera le dîner ; Dom *Francisco* m'a assuré que personne n'en avoit jamais eu de plus singulieres que vous, & j'aurois un plaisir infini de les entendre, j'espere que vous ne nous refuserez pas cette grace.

Toute la Compagnie se joignit à luy pour me presser de leur apprendre l'histoire de ma vie, sur tout le Seigneur *Tornacuéro* qui au mot d'avanture se leva & s'écria ; jour de ma vie, voilà un grand hazard pour moy, car il y a long-temps que je cherche un avanturier dont je puisse écrire l'histoire & le voilà tout trouvé, je n'ay plus qu'à mettre la main à la plume. Je les priay de vouloir que je remisse ce récit à un autre jour, ce fût alors que le petit homme s'agitta d'une étrange maniere, il me sauta au col, me baisa & s'assoyant sur mes genoux, mon cher amy, me dit-il, ne differez pas davantage à satisfaire nôtre curio-

ſité, ſi vous avez quelque conſidération pour nous; à ces mots il m'embraſſa encore plus étroittement & je ne trouvay pas de moyen plus ſûr pour me débaraſſer de ſes importunes careſſes que de ſouſcrire à tout ce qu'il vouloit. Je leur racontay donc mes avantures qu'ils écouterent tous avec beaucoup d'attention; & dès que j'eus fini de parler, nôtre ridicule Hôte levant les mains au Ciel & faiſant pluſieurs ſauts au milieu de la chambre s'écria, ô la belle hiſtoire! ô la belle matiere! ô l'heureuſe rencontre! il ne me manquoit que cela pour ſatisfaire à l'envie que j'ay depuis long-temps d'écrire dans ce genre, mais je ne voulois pas m'amuſer à mettre en écrit des choſes fauſſes & ridicules & je cherchois un ſujet veritable & digne de l'admiration publique.

Tout le monde éclata de rire du ton dont il fit cette exclamation

tion & plus encore du dessein qu'il formoit d'écrire ma vie ; mais il n'eût pas l'esprit de voir qu'on se mocquoit de luy & il continua de nous donner à rire jusqu'à l'heure qu'on servit le dîner que l'on regarda d'un air plus serieux & qui merite bien un nouveau Chapitre.

CHAPITRE VII.

Le Dîner mal digeré.

NOUS vîmes entrer quatre Ecuyers qui tenoient chacun un plat ; dans le premier il y avoit une grande fricassée dont la sausse étoit copieuse ; dans le second on voyoit un ragoût dont l'odeur étoit assez agréable ; enfin les deux autres contenoient le rôt : Nôtre petit Homme qui ne songeoit qu'au plaisir qu'il avoit de sçavoir mes

avantures & qui n'avoit d'yeux que pour moy, n'avoit pas vû entrer le dîner ; il continuoit à sauter, & il alla heurter lourdement contre un des Ecuyers qui tomba sur les autres, de maniere que tous les plats & tous les Ecuyers roulerent du haut du degré en bas, car ils n'étoient point entrez. Cette étourderie nous fit rire d'abord, mais nôtre air devint plus sérieux lorsqu'il fut question d'apprêter un second dîner ; cependant il fallut se résoudre à attendre encore, & nôtre étourdi Seigneur ne trouva pas d'autre moyen pour nous consoler que de faire venir du vin, & nous obliger à boire en attendant, en mangeant une croûte.

Il fallut bien prendre ce party, nous bûmes & le Seigneur *Tornacuéro* à force de boire, de s'agiter & de crier, ne tarda pas à s'enyvrer ; sa petite tête s'échauffa, il ne sçavoit plus ce qu'il disoit ; cependant il parloit toûjours, &

il commença à nous étourdir, de maniere qu'il n'y en avoit pas un parmy nous qui n'eût souhaitté pour beaucoup être loin de là.

Il se mit à faire la division de l'histoire qu'il devoit faire de ma vie ; il comptoit en composer douze volumes & faire, disoit-il, la plus belle histoire qu'on eût jamais luë. Ah ! s'écria-t-il, que de choses tendres & touchantes ne feray-je pas dire à Dom *Pedre* lorsqu'il fera sa déclaration d'amour à *Lorenza* ! & encore plus lorsqu'il sera venu de *Hogialés* pour l'épouser. Morbleu ! je me sens en humeur, & si j'avois une plume & du papier j'en voudrois faire une demie douzaine de Chapitres en un quart d'heure : mais buvons & il y aura temps pour tout. Allons, à la santé de la belle *Lorenza* ; je voudrois bien avoir l'avantage de connoître cette aimable personne ; elle est digne du brave Dom *Pedre* & j'aurois un extrême plaisir à luy

témoigner l'eſtime que j'ay pour elle. En vérité, Meſſieurs, il y a des gens bien à plaindre & le ſort eſt un terrible ennemy lorſqu'il ſe plaît à nous perſécuter ! c'eſt ce que je prétends faire voir clairement dans l'hiſtoire de Dom *Pedre* & de la belle *Lorenza* : En raiſonnant de la ſorte il avaloit de fréquentes raſades qui ſembloient luy inſpirer de nouvelles ſottiſes, & il ſe mit enfin à nous réciter des vers qu'il avoit faits, diſoit-il, pour une perſonne qu'il commençoit à aimer un peu. Il n'étoit pas difficile de juger par ſes vers qu'il ſeroit très mauvais Hiſtorien, auſſi je me faiſois un plaiſir d'avance de voir ſon bel ouvrage, quoyque je ne fuſſe pas bien aiſe que toute *l'Eſpagne* fût inſtruite des malheurs qui m'étoient arrivez, mais je m'en conſolois dans l'eſpoir que ſon hiſtoire ne verroit pas la lumiere, & j'étois le premier à l'exhorter de commencer bientôt cet ouvra-

Le Diner mal digeré.

Dessiné par A. de Lestre. Gravé par L. Crépy le fils.

ge ; vous le verrez, me disoit-il, & j'espere que vous me remercierez d'avoir fait connoître vos vertus à tout l'univers & d'avoir rendu vôtre mémoire à jamais respectable, car, comme vous avez vû ce que je sçay faire par les vers que je viens de vous lire, vers cependant que je n'ay fait qu'en badinant, vous devez connoître que je m'y prend de bonne façon lorsque je fais tant que de m'y mettre : Je luy dis pour flater sa folie que je les avois trouvez excellens & que je ne doutois aucunement de ce qu'il disoit : Transporté d'une joye excessive, il ne considera point alors qu'il y avoit une personne entre luy & moy, il se jetta à corps perdu sur moy pour m'embrasser & il y alla d'une si rude maniere qu'il renversa la table, l'homme qui étoit entre nous deux, ma chaise même & alla se donner la tête contre le mur opposé ; ceux qui ne souffrirent pas de cette belle

action en rîrent à gorge déployée; pour nous, nous nous relevâmes moins joyeux & le petit homme jetta d'abord un cri affreux, mais il se releva bientôt après, il se mit la main sur le front & nous dit: Messieurs, buvons, cela n'est rien.

Il appella du monde & ordonna de relever la table & de nous apporter du vin, cela fût bientôt fait & l'on servoit le second dîner lorsqu'on vint me demander; c'étoit mon Hôte, il me dit que ma présence étoit nécessaire chez moy, parce qu'il y avoit une vieille Femme qui me demandoit & qui maltraittoit-même de parole *Lorenza*, il m'ajoûta qu'elle m'avoit envoyé chercher chez Dom *Antonio*, qu'il ne m'y avoit pas trouvé & qu'on luy avoit dit que je pourrois être chez Dom *Tornacuéro* parce qu'on m'y avoit vû entrer. Je ne doutay pas à la peinture qu'il me fit de la vieille que ce ne fût ma maudite *Gouvernante*, & comme j'ap-

préhendois qu'elle ne se vangeât sur *Lorenza* des coups que je luy avois donnez à *Barcelonne*, je priay la Compagnie de m'excuser si je ne pouvois pas profiter plus long-temps de l'honneur de boire avec eux, ils ne voulurent pas me permettre de sortir, je fus obligé de leur dire les raisons qui me contraignoient de les quitter, ils s'étonnerent de la venuë de cette vieille & ils s'écriérent tous qu'ils vouloient la voir & qu'ils m'accompagneroient; j'eus beau dire, il fallut souscrire à ce qu'ils désiroient & nous allâmes ensemble chez moy.

CHAPITRE VIII.

Long & perilleux Combat.

JE ne me trompois pas; en arrivant chez moy nous vîmes

un Combat dans les formes de cinq ou six femmes dont une partie tenoit pour *Lorenza*, l'autre pour la vieille *Gouvernante*, qui tantôt se deffendoit, & tantôt attaquoit comme une lyonne enragée; elle avoit pour la seconder une grande femme maigre & d'une mâle encolure. Pour *Lorenza* elle étoit deffenduë par trois Demoiselles qui avoient dîné avec elle & qui ne laissoient pas de résister avec assez de vigueur.

Nôtre petit homme entra le premier; il voulut mettre le hola, mais la Vieille se jetta sur luy & pensa luy arracher les yeux; il eût assez de peine à s'en deffendre, cependant il ne voulut pas qu'il fût dit qu'il eût le dessous; il s'arma de courage, & vous l'eussiez vû se démener d'une étrange maniere. Il se colta avec la Vieille & ils se tinrent plus d'une demie heure sans que je pusse leur faire quitter prise.

J'en

J'en vins cependant à bout après bien des efforts ; & je crus avoir mis la paix entre ces esprits animez ; mais la pétulance de *Tornauéri*, ne permit pas qu'elle durât long-temps ; je ne sçay ce que vouloit dire la Vieille, il n'attendit pas qu'elle fût achevé, il luy lança plusieurs coups de pieds qui échauffèrent une seconde fois cette Femme furieuse ; ils revinrent aux mains, & le combat recommença avec encore plus de chaleur que jamais ; mais ce second choc ne fut pas si avantageux au petit Agresseur que le premier, la Vieille le jetta derriere la coffre & le prenant au golet elle le roüoit de coups & l'étrangloit en même temps ; il jettoit des cris effroyables, mais nous ne pouvions le secourir, car plus nous tirions à nous la vieille *Cornuante* plus le colet du petit Homme se serroit & il étoit dans un danger très-considérable d'être étouffé, de sor-

ce que nous ne trouvions pas d'autre moyen pour faire quitter prise à cette Démoniaque, que de l'accabler de coups. Elle fut longtemps avant de céder, mais elle le laissa à la fin, & le pauvre Combattant respirant à peine se leva tout honteux & tout interdit, & s'assit pour se remettre un peu.

Je priay la Vieille de me faire le plaisir de sortir de peur que sa présence n'attirât quelque facheux évenement; elle n'eût pas de peine à se laisser convaincre, elle fit taire sa Compagne qui jasoit comme un merle, & l'obligea à la suivre, après m'avoir assuré qu'elle sçauroit se vanger des insultes qu'elle recevoit chez moy.

Dès qu'elle fût partie, la colere qui suffoquoit le petit Homme se calma un peu, il vint se jetter aux piez de *Lorenza* en luy disant: incomparable beauté, vous voyez par l'ardeur que j'ay eu à vous vanger, l'estime que j'ay pour vô-

tre aimable perſonne ; oüi, je répandrois juſqu'à la derniere goute de mon ſang pour vous ſervir ; & je veux que tout l'univers apprenne un jour combien je ſuis vôtre ſerviteur.

Lorenza qui avoit l'eſprit fin, connut aiſément qu'il étoit fou & luy répondit avec toute la précaution imaginable ; elle voulut l'obliger à ſe lever, mais il continua toûjours ſur le même ton & ne le fit qu'après luy avoir aſſuré à pluſieurs repriſes qu'il alloit écrire nos avantures.

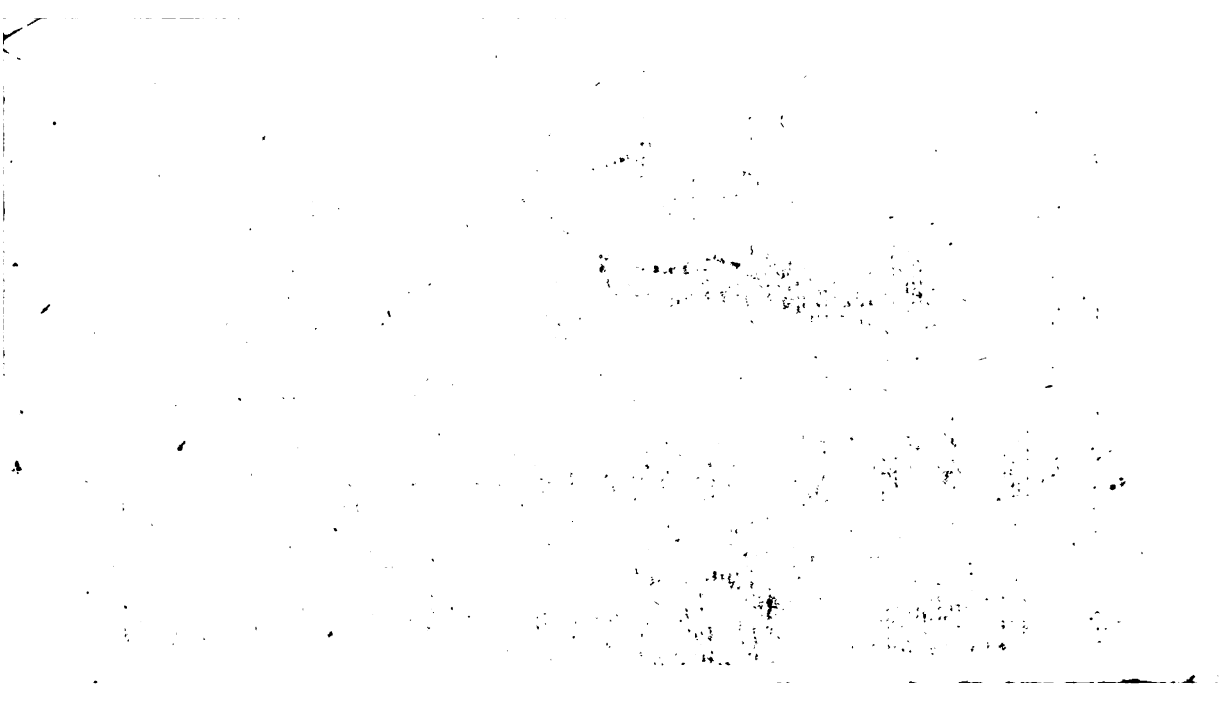
Quand je vis que tout étoit calme je priay la Compagnie de vouloir bien achever le dîner chez moy, ils s'en-excuſerent avec politeſſe, mais *Tornacuéro* dit à cela que j'avois raiſon & qu'il falloit envoyer chercher ce que l'on avoit préparé chez luy ; je m'y oppoſay en diſant que je trouverois chez moy-même de quoy leur donner à dîner, mais ce fût vainement ; car

il falloit toûjours faire ce qu'il vouloit & nous envoyâmes chercher son repas ; en attendant qu'on l'apportât, nous apprîmes à *Lorenza* le funeste sort de Dom *Carlo* ; elle en fût vivement touchée & ne pût même s'empêcher d'en verser des larmes ; cependant le dîner, qu'il étoit heure d'appeller un souper, arriva & nous nous mîmes à table.

CHAPITRE IX.

Le Souper trouvé long.

LE petit *Tornacuéro* voulut en dépit de tout le monde être placé auprès de *Lorenza* ; il se saisit d'une chaise à ses côtez & ne cessa pas de l'étourdir par ses ennuyeux complimens, qu'elle écoutoit avec pitié ; il buvoit fort souvent & ne buvoit pas une seule fois sans



Le Soupçer trouvé Long

Désiné par A. de Lestre. Gravé par L. Crépy le fils.

s'écrier : Messieurs ! je vous porte la santé de la belle & incomparable *Dona Lorenza* ; il nous la porta de cette maniere plus de trente fois ; après quoy il nous dit : Messieurs, je n'y pense pas, de boire comme j'ay fait jusqu'à présent à la santé de la merveille des merveilles ; c'est trop peu que cela & je veux vous faire voir combien je l'honore & la respecte ; en achevant ces mots, il prit son verre le remplit & après nous avoir assuré à pleine tête qu'il buvoit à cette aimable santé, il l'avala jusqu'à la derniere goute, après cela il jetta son verre par dessus sa tête & prenant une bouteille à deux mains il réitera la santé de *Lorenza* & la vuida toute d'un trait : Cette expedition faite il se renversa sur sa chaise, baissa la tête & s'endormit pour nôtre repos.

Nous joüîmes, pendant une bonne demie heure, d'une précieuse tranquilité, quoyque le petit Hom-

me ronflât à merveille ; mais cet avantage ne fût pas durable, il s'éveilla & comme enthousiasmé il se tourna vers *Lorenza* & luy dit d'un ton & avec des gestes de » Théatre : Beauté sans seconde, » honneur du sexe, objet de mes » plus tendres soupirs, vous voyez » à vos piez cet Amant fidéle qui » ne fait de vœux que pour vous, » qui ne cherche que vôtre présen- » ce, & qui fait tout son bonheur » de vous voir, de vous aimer, & » de vous dire mille fois ce que son » cœur ressent de plus tendre pour » vous ; je viens de *Hogialés* char- » gé des dépoüilles de Dom *Alfonse* » *Castro de Quévadara*, qui m'a re- » connu pour son Petit-Fils, ces » heureuses dépoüilles sont soumises » avec moy-même à vôtre glorieux » pouvoir, vous en pouvez disposer » comme vous pouvez disposer de » ma vie, voyez-en l'homage avec » des yeux favorables, recevez mes » soupirs avec humanité & daignez

écouter mes discours avec attention & charité. »

Eh-bien ! Messieurs, dit-il à cet endroit, suis-je embaraſſé de la maniere dont je dois écrire la vie de Dom *Pedre*, & cela ne va-t-il pas bien ? Je lis bien des hiſtoires, mais il n'y en a pas une, quelque bien écrite qu'elle ſoit, dont les dialogues ne ſoient ou trop longs ou d'un ſtile trop recherché, c'eſt ce que je veux éviter ; je feray de ces dialogues ſimples mais qui attendriront le cœur ; de ces dialogues aiſez, coulans & ſuccincts ſurtout, mais qui en diront aſſez ; je veux que mon lecteur ſoupire avec le héros de ma piece & je veux qu'il entre dans la paſſion, de maniere qu'il ſe croye luy-même Dom *Pedre*.

Il dit cent autres impertinences que nous fûmes forcez d'écouter fort attentivement, car dès que quelqu'un l'interrompoit il crioit à nous rompre la tête : écoutez

moy donc ; & pour avoir la paix en quelque façon il faloit malgré qu'on en eût, non seulement l'écouter, mais applaudir aux sottises qu'il disoit : Pour moy j'étois extrêmement las des importunitez de ce maudit petit Homme & je n'esperois pas en être jamais quitte ; s'il s'ennyvroit aisément je voyois par experience qu'il rentroit bientôt après en lice & comme la nuit étoit déja avancée je souffrois beaucoup pour *Lorenza* qui me paroissoit embarassée de la Compagnie ; il est vray que la complaisance des autres Dames, qui ne la quittoient pas, la consoloit.

Cependant l'insatiable *Tarnacuéro* recommença à boire comme s'il n'eût fait que d'entrer à table ; il fit sa ronde & revenant à *Lorenza* il but douze rasades de suite : A cette fois tout son corps se pancha, il tomba comme mort par terre & il étoit si yvre qu'il falût songer à le coucher : je voulus

le faire mettre dans mon lit, mais tous les autres s'y oppoſerent me diſant qu'ils ne ſouffriroient pas que je m'incommodaſſe : un d'eux envoya chercher ſon Caroſſe ; lorſqu'il fût arrivé on le mit dedans avec aſſez de peine & je me vis heureuſement débaraſſé du plus incommode mortel qu'il y eût au monde ; le reſte de la Compagnie s'en alla après m'avoir fait excuſe de ſes impertinences. Je reconduiſis les Dames chez elles & j'allay oublier dans les bras du ſommeil le tourment que j'avois ſouffert.

CHAPITRE X.

Tornacuéro en Priſon.

JE dormis une grande partie de la matinée, mais je n'étois pas entierement délaſſé des fatigues de

la veille, lorſque *Tornacuéro* vint fraper à ma porte; je m'éveillay & comme je penſois que ce pouvoit être de la part de *Lorenzo*, je me levay & j'ouvris. Je tombay des nuës lorſque je vis ce petit Lutin qui me ſauta au col en me diſant: bon jour, mon cher amy, comment vous portez-vous? Je me frottay les yeux, encore incertain de ce que je voyois. Trop convaincu de la vérité, comment vous portez-vous vous même, luy répondis-je? Je me porte, me répliqua-t-il, comme un homme à qui les fumées de l'excellent vin que vous nous avez fait boire *hier* ont fait un ſouverain bien, en un mot comme un homme qui a fait trois Chapitres de vôtre hiſtoire que je ne donnerois pas pour un livre entier, il faut que je vous les liſe tout à l'heure & je ſuis venu exprès pour cela. Je le priay d'attendre que j'euſſe pris mes habits, mais il m'arrêta par le bras

& me cria : écoutez donc, vous en ſerez charmé, c'eſt un ouvrage qui vaut de l'or.

J'eus beau dire & beau faire, il falut l'écouter & j'entendis la lecture de la plus exécrable piece que l'on puiſſe compoſer ; ſtile, diviſion, fiction, tout en étoit impertinent ; mais il falut l'applaudir & c'étoit le moyen d'en être plûtôt quitte : cependant il m'ennuya aſſez long-temps par ſes longs remercimens qui ne laiſſoient pas d'être mêlez d'une préſomption outrée ; enfin j'obtins de ce fou que je m'habillerois ; je le fis. Il me dit qu'il venoit auſſi me chercher pour dîner chez luy, puiſque la veille le ſort ne luy avoit pas permis de me traiter à ſa fantaiſie.

Pour m'en diſpenſer je prétextay que j'étois attendu chez Dom *Franciſco* & que je devois y dîner ; il me dit cent choſes pour m'obliger à manquer de parole à cet

amy, mais je luy assuray que j'y étois obligé par mes affaires propres & qu'il falloit que j'allasse chez ce Seigneur, afin de prendre des mesures pour mon voyage à *Salamanque*, parce que *Peyra* étoit presque entierement guéri. Puisque cela est ainsi, me dit-il, ce sera pour une autrefois & nous allons sortir ensemble, je vous conduiray une partie du chemin; j'y consentis & nous sortîmes.

Nous n'eûmes pas marché jusqu'au bout de la ruë, lorsque quatre *Alguazils* nous mirent la Baguette sur l'épaule & nous arrêterent de la part du Roy. Nous nous vîmes pris, & je ne doutay pas que ce ne fût un tour de la Vieille: mais comme j'avois beaucoup d'amis à *Madrid* & que *Peyra* sçavoit mieux que personne profiter du crédit qu'il s'y étoit acquis, je n'en fus pas beaucoup embaraſſé & je priay seulement Messieurs les

Alguazils de vouloir bien permettre que je donnasse avis chez moy de la violence qu'ils me faisoient, ce qu'ils ne voulurent pas m'accorder; pour *Tornacuéro* il crioit comme un perdu & se demenoit comme s'il eût voulu regimber; Messieurs! s'écrioit-il, vous me prenez pour autre, je suis *Tornacuéro*; je ne sçay pas pourquoy vous m'arrêtez? Vous l'apprendrez bientôt, luy répondirent les *Alguazils* & nous voilà bien-tôt arrivez au lieu où l'on doit nous instruire de tout.

Malgré les cris du petit Homme ils nous menerent en Prison & nous mirent dans une chambre grillée où il y avoit déja un Prisonnier qui fut ravi d'avoir des Compagnons. On nous enferma & nous fumes long-temps à raisonner de nôtre avanture; *Tornacuéro* ne pouvoit la digerer; avec ses petites jambes; il se promenoit à grands pas, & il juroit de perdre tous les

Officiers de la *Sainte Hermand ad.* Morbleu! disoit-il, que je perde la tête, si je ne fais pas pendre le *Corrégidor* luy-même, & j'apprendray à ces gueux-là à connoître ceux à qui ils se joüent; Je le priay de se taire de crainte que ses impertinences ne fussent entenduës, & je luy dis qu'il faloit esperer que ce ne seroit rien. Mes remontrances furent vaines & je fus obligé de le laisser crier & proférer mille sotises pendant que je faisois de tristes reflexions.

Quoy, me disois-je en moy-même, n'est-ce pas assez d'être privé de la présence de mon aimable *Lorenza* sans être encore le Compagnon d'un Démon qui me fait mourir?

Il se lassa pourtant de crier; il se tut lorsque j'y pensois le moins & je cessay de faire mes réflexions; je m'approchay alors de l'Homme que nous avions trouvé dans la Prison; il étoit de fort bonne

mine ; je le saluay, & nous nous fimes de reciproques amitiez : Quand nous eûmes fini de part & d'autre de nous complimenter, nous nous demandâmes les raisons qui nous rendoient Compagnons d'une si mauvaise fortune ; il s'excusa de nous apprendre son avanture fut ce qu'il avoit quelques mesures de discretion à garder. *Tornaouéro* qui aimoit les récits d'avantures & qui n'étoit pas de fort bonne humeur, ne prit point son excuse pour argent comptant ; il le pressa & voyant qu'il n'en vouloit rien faire ; morbleu, luy dit-il, vous êtes un *Vellaque* à qui nous faisons trop d'honneur & je ne sçay à quoy il tient que je ne vous donne vingt coups de piez dans le ventre ; cette menace ne plut pas au Prisonnier, il y répondit du même ton & l'un & l'autre achevant de s'échauffer malgré tous mes efforts ils se prirent au poil & après un assez long combat

ils se seroient étranglez si le Geolier n'étoit pas venu.

Il amena mainforte & lorsqu'il eût entendu les raisons de part & d'autre il condamna de sa propre authorité *Tornacuéro* au Cachot comme agresseur, & l'y mena ; de sorte que je me vis délivré d'un Compagnon de fortune pire que la fortune même. Pour celuy qui me restoit je le trouvay fort de mon goût & nous eûmes ensemble des conversations qui me firent connoître qu'il étoit homme d'esprit.

Charmé réciproquement des honnêtetez que je luy fis, il s'ouvrit à moy & me dit : j'aurois tort d'user de discretion à vôtre égard, car il m'est aisé de voir que vous êtes la prudence même : je vous diray donc mon avanture qui vous paroîtra singuliere & dont vous avez peut-être entendu parler ces jours-cy, car je ne doute pas que celle ne soit répanduë dans *Madrid*.

Depuis

Depuis plusieurs années j'aime une jeune personne ; elle est sous la telle d'un oncle, mais le cruel la tient esclave & ne luy a jamais permis d'envisager un homme. J'ay cependant trouvé moyen de la voir, de luy parler & de former avec elle les nœuds d'un amour éternel ; je passeray sur toutes les circonstances qui ont précédé nôtre étroite liaison ; je vous diray seulement, que nous étions convenus qu'elle laisseroit toutes les nuits sa fenêtre ouverte à une certaine heure & qu'elle me jetteroit une échelle de soye lorsqu'elle m'entendroit. Cela m'a réussi une infinité de fois, cependant il y a six jours que je fus assez malheureux pour être apperçû, lorsque je montois, par un Voisin qui cria *au voleur* ; je redescendis promptement & je voulus fuir ; mais je tombay au détour de la rue entre les mains de la ronde qui me prit & me mena en cet

lieu. Le lendemain un Marchand de la même ruë ſe trouva volé, c'eſt ce qui me retient icy, parce que je ne ſçaurois me purger ſans déshonorer ma belle Maîtreſſe, mais j'eſpere cependant ſortir bientôt de cet embaras & je ſuis d'une Famille aſſez conſiderée dans cette Ville pour que je puiſſe me flater de n'en pas venir à de facheuſes explications.

CHAPITRE XI.

Et Dernier.

LE lendemain on me fit comparoître devant le *Corregidor* avec *Tornasuéro*; la Vieille y étoit: elle y produiſit ſa plainte contre le petit Homme & la promeſſe de mariage qu'elle avoit de moy; elle prétendit que je fuſſe condamné à l'épouſer & le petit Homme

à une bonne amende pour l'avoir maltraitée. Pour deffendre ma cauſe je dis au Juge que j'avois été fiancé avec *Lorenza* long-temps avant cette Promeſſe que je n'avois faite que dans un temps où j'ignorois le ſort de cette aimable Perſonne; que l'ayant retrouvée depuis il étoit plus juſte que je l'épouſaſſe & qu'en un mot je me ſoumettois à tout ce qu'il plairoit à la Juſtice plûtôt que de manquer de fidelité à *Lorenza*.

Je ne ſçay pas ſi Monſieur le *Corregidor* avoit eu la patte graiſſée, mais, malgré mes raiſons & malgré les pétulantes démonſtrations du petit Homme, il nous condamna, luy à cent ducas d'amende, & moy à épouſer la Vieille ſous peine de garder perpétuellement la Priſon.

Jamais Arrêt ne fût plus terrible pour moy! Je ne pûs m'empêcher de crier au milieu de l'Audience: ô fortune ennemie me perſécuteras-tu toûjours? Pour *Lo-*

nacuéro il dit au Juge qu'il n'étoit qu'une bête & qu'il le feroit casser ; cependant on nous remena tous deux en Prison, nôtre Compagnon en étoit sorti & nous eûmes liberté entiere de nous entretenir de mes malheurs : une tristesse mortelle me saisit, mon visage changea de couleur & *Tornacuéro* me vit dans un état si triste qu'il en fût plus vivement touché que de sa propre disgrace ; il me dit plusieurs choses pour me consoler, mais voyant que j'étois insensible à toutes ses remontrances, parbleu, me dit-il en se levant brusquement, je vous aime tant, mon cher Dom *Pedre*, que je veux vous tirer d'embaras ! J'écris vôtre histoire & j'y auray beaucoup de part. Ça, mon cher amy, soyez fidéle à *Lorenza*, goûtez à jamais avec elle les douceurs d'un heureux Hymenée rien ne s'oppose plus à vôtre bonheur ; je vais en lever tous les obstacles & j'epouseray la Vieille

Le Mariage de Tornacuero.
Dessiné par A. de Lestre. Gravé par L. Crepy le fils.

Cette proposition me surprit ; je luy dis que mon malheur ne me permettoit pas d'écouter avec plaisir ses plaisanteries. Comment plaisanterie, s'écria-t-il ? Je le dis sérieusement & pour vous le prouver, je vais la faire venir dans l'instant. A ces mots, il appella le Geolier ; le pria de faire sçavoir à la Vieille que sa présence étoit nécessaire : on fût la chercher, le petit Homme luy parla ; elle fit d'abord quelque résistance, mais comme *Tornacuéro* malgré sa mauvaise mine étoit Homme de Condition & riche, elle accepta à la fin, par ambition, ce qu'il luy proposoit, & le lendemain ils furent mariez dans la Prison.

Que je fus heureux de trouver un fou pour me dégager. Mais je ne voulus pas avoir plus longtemps le voisinage de cette Démoniaque ; je fus mis hors de Prison & dès que *Peyra* fut en état

de voyager nous partîmes pour *Salamanque* où j'épousay *Lorenza* & la menay à *Hogialés*. Dom *Caſtro* me remit l'héritage de mon Grand-Pere & j'ay vêcu content juſqu'à ce jour en écrivant ces mémoires de ma vie : s'il m'arrive quelque choſe dans la ſuite j'en feray part au public ; il eſt vray que l'horoſcope du Gentilhomme *d'Elaldea* eſt accomplie & ſi elle eſt vraye je n'ay plus rien à craindre du ſort.

Fin de la Vie de Pedrille Del Campo.

POESIES DIVERSES
DU
MESME AUTEUR.

Page premiere des Poesies.

Cantates et autres Poesies, de Mons.r Fx...

Dessiné par A. de Lestre. Gravé par L. Crépy le fils.

CANTATES.

CEPHALE ET PROCRIS,

CANTATE I.

LA charmante Procris & l'amoureux Céphale,
D'une aimable constance éprouvoient la douceur ;
Un même amour faisoit tout leur bonheur,
Et jamais à leurs feux ardeur ne fût égale :
Mais, peut-on en aimant goûter des biens parfaits !

D'un destin si charmant, l'affreuse Jalousie
Sçût enfin troubler les attraits.
Le bras armé des plus funestes traits

De ſa Cour infernale elle arrive ſuivie,
Et verſant ſon poiſon ſur leurs tendres amours,
A la belle Procris elle tient ce diſcours :

Pourquoy, dans un dur eſclavage,
Languir vainement nuit & jour ?
Ton lache Epoux n'a plus le méme amour,
Tu ſoupires pour un volage.

D'une autre ardeur loin, de ces lieux,
Il goûte les biens ſans alarmes :
Pour luy les Bois auroient-ils tant de charmes
Si tu plaiſois ſeule à ſes yeux ?

Pourquoy dans *&c. comme cy-deſſus.*

Ainſi dit la Furie, & Procris agitée
Par le Dépit ennemy de la paix
Eſt au milieu des Bois dans l'inſtant tranſportée,
Sans crainte elle parcourt les plus noires forêts,

Cherche ce cher Epoux qu'elle croit infidele,
Et l'apperçoit couché dans un Bocage frais;
Elle écoute: Charmé de la saison nouvelle
Au Zéphire inconstant il addressoit ces mots
Qu'il faisoit redire aux Echos.

Toy, dont l'aimable présence
Sçait enchanter tous nos sens,
Viens calmer la violence
De l'ardeur que je ressens.

Sans toy la brillante Flore
A nos yeux ne plairoit pas,
Et les fleurs qu'on voit éclore
Te doivent tous leurs appas.

Toy dont &c.

C'en est trop, dit Procris, l'infidele m'outrage;
Pour se plaindre à luy-même elle veut s'avancer:

Mais, Céphale eſt trompé par le bruit du feüillage,
Il s'arme, un trait fatal vole & vient la percer.

Tendres Cœurs, par des craintes vaines
Ne ſoyez jamais allarmez;
Souvent ſi vous avez des peines
C'eſt vous-même qui les formez.

D'un ſoupçon qui n'eſt qu'un vain ſonge
On eſt aiſément agité,
Redoutez autant ce menſonge
Que la plus triſte vérité.

Tendres Cœurs &c.

LE TRIOMPHE DE L'AMOUR

Cantate II.

Tirée d'Anacreon.

QUEL feu ? quel nouveau feu s'alume dans mon cœur ?
D'où vient ce mouvement de colere & de rage ?
D'où vient que poſſedé d'une noire fureur
Je ne reſpire plus que ſang & que carnage ?
C'eſt trop vous abuſer par d'indignes chanſons ;
Echos, ſoyez témoins de mes accens tragiques :
Répondez déſormais à mes chants héroïques
Par d'héroïques ſons.

Déſormais à toute la terre
N'inſpirons plus qu'un noble effroy !
Roy des grands cœurs, Dieu de la Guerre
Je ne chanteray plus que toy.

Courrez, mortels, courrez aux armes,
Cherchez de glorieux hazards ;
La gloire ſeule a de vrais charmes
Et la gloire ſuit toûjours Mars.

Déſormais &c.

Que tout reſſente icy la fureur qui m'anime ;
Muſes, chantons des Dieux l'implacable courroux,
Quand des Fils de la Terre ils punirent le crime.
Que de noms redoutez dont l'éclat s'offre à nous !

Je ſens que mon ardeur en eſt renouvellée ;
O toy, divin Alcide, & toy Fils de Pelée,
Recevez de mes Vers l'homage le plus doux.

Toûjours la victoire
Voloit devant vous ;
La brillante gloire
Signaloit vos coups.

Les Rois ſur vos traces
Etoient confondus ;
Vos moindres menaces
Faiſoient des vaincus.

Des Beautez cruelles
Vous charmiez les cœurs,
Et des plus rebelles
Vous étiez vainqueurs.....

Mais, ô grands Dieux ! quel charme inévitable
Vient d'arrêter le cours de mes nobles projets ?

Amour, cruel Amour, je reconnois tes traits !
Tu redoubles envain ta fureur implacable,
J'abjure ton empire & n'aimeray jamais....
Que dis-je ? vainement je brave ſa puiſſance,
Je ne reſſens que trop les traits de ce vainqueur ;
Ciel ! ma Lyre même & mon cœur
En reſſentent auſſi toute la violence,
Et, malgré mes efforts, tous deux d'intelligence
S'obſtinent tour à tour
A ne chanter qu'Amour.

Envain l'on cherche à ſe deffendre
Des traits qu'Amour lance à nos cœurs ;
Armé de mille traits vainqueurs
Il ſçait les contraindre à ſe rendre.

On a beau reſiſter ;
Un penchant trop doux nous entraîne,
Et quand nous fuyons une chaine
Nous commençons à la porter.

Envain l'on cherche &c.

L'AMOUR AVEUGLE.

Cantate III.

DANS ces riches jardins dont Cypre
est embellie,
Un jour, l'Amour & la Folie
Badinoient de concert ſous un ombrage frais;
Mais, verſant ſon poiſon, la Diſcorde ennemie
De leurs jeux innocens troubla bientôt la
paix:
On diſpute, on s'émeut & ſur un fier vi-
ſage
L'un & l'autre ne montre & n'inſpire que
rage.

Que les jeux d'Amour ſont trompeurs!
Leur douceur eſt un Bien volage;
Souvent ſon plus doux badinage
Se change en de noires fureurs.

Sa capricieuſe inconſtance
Trouble nos plus tendres deſirs ;
A peine a-t-il de vrais plaiſirs
Pour ceux même qu'il recompenſe.

Que les jeux &c.

Qu'entens-je ? qu'elle voix languiſſante & plaintive
Vient de frapper mon oreille attentive ?
Ah ! Venus elle-même accourt en fremiſſant !
Un cry de ſon cher Fils, un cry triſte & perçant
Luy donne une force nouvelle :
Elle vient ; mais, ô Ciel ! quel ſpectacle pour elle !
La Folie en courroux vient de bleſſer l'Amour
Et ſes yeux aveuglez ne verront plus le jour.

Jupiter, lancez le tonnerre,
Puniſſez un affreux forfait ;

Que d'un juſte courroux tout devienne l'objet,
Frappez; faites fremir & les Cieux & la Terre.

Mon Fils perd la clarté du jour!
Vous voyez ma douleur profonde:
Renoncez à l'eſpoir de conſerver le Monde,
Ou montrez-vous terrible à qui bleſſe l'Amour.

Jupiter lancez &c.

Par ces mots, Venus toute en pleurs,
Au ſouverain des Dieux exprimoit ſes douleurs:
Tous les Dieux indignez de cette perfidie
D'un murmure confus font rétentir les Cieux:
Mais, comment réparer ce forfait odieux?
Envain on cherche; envain Venus les y convie:
L'irrévocable Arrêt des Dieux
A conduire l'Amour condamne la Folie.

Aveugle & fier vainqueur des Dieux,
Ceſſe, Amour, ceſſe de te plaindre;
Malgré la perte de tes yeux
Tes traits ne ſont pas moins à craindre.

Ta gloire s'accroît chaque jour
Par les ſoins de ton ennemie:
Les vrais eſclaves de l'Amour
Sont ceux que luy fait la Folie.

Aveugle & fier &c.

LE CHARME DE LA VOIX.

Cantate IV.

DANS un Bocage épais où regnoit le
silence,
Florize, dont la voix enchante juſqu'aux
Dieux,
S'applaudiſſoit un jour de ſon indifference
Par ce récit melodieux.

Envain l'on donne à la tendreſſe
Ce qui n'eſt qu'un effet de l'Art;
Mes chants plaiſent par une adreſſe
Où mon cœur n'eut jamais de part.

Avec un égal avantage
Je chante les noires fureurs,

Et ſans applaudir au carnage,
J'en ſçais exprimer les horreurs.

Envain on donne &c.

Le fidele Berger qu'elle tient dans ſa chaine,
De mille traits nouveaux ſe ſent encor percer;
Et ſuivant en tremblant le penchant qui l'entraine,
Il voudroit luy parler & n'oſe commencer:
Son trouble augmente ſa peine,
Il ſoupire, & bientôt un deſeſpoir affreux
Alloit éteindre ſes feux
Par une mort trop certaine;
Lorſque, dans ce déſordre, inſpiré par l'Amour,
Il tenta par ſon chant de flater l'inhumaine,
Et fit dire ces mots aux échos d'alentour.

Quand la belle Florize chante,
On ne peut s'empêcher d'aimer;
Jamais la divine Canante
Ne ſçût ſi bien l'Art de charmer.

Les oiſeaux aiment ſa voix tendre
Autour d'elle on les voit voler ;
L'un meurt du plaiſir de l'entendre
Et l'autre de l'effort qu'il fait pour l'égaler.

Quand la belle *&c.*

Ce langage flateur aydé d'une voix tendre,
Eût pour elle des attraits,
Et juſqu'au au fond du cœur luy fit ſentir ces traits
Dont on a peine à ſe deffendre :
L'Amant vient ; il approche ; il parle de ſes feux ;
Elle rougit ; elle heſite ;
Elle veut fuir de ſi doux nœuds ;
Mais un charme ſecret qui la rend interdite,
Augmente encor ce trouble heureux
Dont l'habile Berger profite.

Beauté, qui ne pouvez chanter
Sans rendre les cœurs tout de flâme,

Songez que pour charmer vôtre âme
Il ne faut que vous imiter.

L'Amour près de vous toûjours veille,
Reſpectez ſon pouvoir vainqueur ;
Aiſément il charme le cœur
Lorſqu'il a ſçû charmer l'oreille.

Beauté qui ne pouvez &c.

L'AMOUR VICTORIEUX.

Cantate V.

SUR des bords consacrez au doux jus de la Tonne
Amour se promenoit un jour;
Là, ses regards jaloux s'étendent à l'entour
Sur le païs qui l'environne;
Et cedant aux efforts de son injuste ardeur,
Il exhale en ces mots sa rage & sa fureur.

Suis-je ce vainqueur implacable
Maître des Dieux & des Humains?
Suis-je cet Amour redoutable
Qui tiens tous les cœurs en mes mains?

Non, non : chargé de mille homages
Le fier Bacchus regne en ce lieu,
Et je ne vois sur ces rivages
Que les triomphes de ce Dieu.

Suis-je ce vainqueur &c.

En irritant ainsi sa boüillante colere,
Dans un bocage épais ce Dieu portoit ses pas;
Mais, quels chants pleins d'apas
Arrête sa courſe legere!
Il approche; il écoute : une jeune Bergere
Insensible à l'ardeur de l'amoureux Tircis,
Redoubloit par ces mots ses plus cruels soucis.

Fuyons l'Amour & ses peines;
Donnons nos cœurs à Bacchus;
Préferons son divin jus
A de trop cruelles chaînes.

L'Amour n'a que des langueurs,
Des ſoupirs & des allarmes;
Mais Bacchus ſeul à des charmes,
Qui ſont le repos des cœurs.

Fuyons l'Amour &c.

Quel affront pour ce Dieu! quel juſte emportement!
Un trait part auſſitôt de ſa main vengereſſe;
La Bergere à ce trait réſiſte vainement;
L'Amour victorieux jette un cry d'allegreſſe,
Et laiſſe en s'envolant le triomphe à l'Amant.

Beauté, toûjours fiere & cruelle
Gardez-vous de braver l'Amour;
Il eſt peut-être en ſentinelle;
Et s'il vous voit toûjours rebelle,
Il s'en vangera quelque jour.

CALYSTO.

Cantate VI.

LE ſouverain des Dieux ſur le vaſte Univers
Jettoit un regard tutelaire,
Et des Monts Lybiens parcouroit les Déſerts;
Quand dans l'obſcurité d'un antre ſolitaire,
De la chaſte Diane Aſile fréquenté,
Il apperçût une jeune Beauté
Qu'Amour même eût pris pour ſa mere.
Il ſe trouble, & déja commence à s'enflamer;
Un ſecond regard fait le reſte;
Bientôt tout luy parle d'aimer:
Il quitte impatient ſa demeure celeſte,
Et ſur l'aîle du Vent vole vers ces Forêts,
Où dormoit Calyſto ſous un ombrage frais.

Zéphire par un doux murmure
Rend homage au Maître des Dieux;
Le Soleil repand dans les Cieux
Une clarté nouvelle & pure.

L'Amour qui devance ſes pas,
L'annonce à ce lieu ſolitaire;
Et ſon Tonnerre qu'il fait taire,
N'eſt qu'un ornement à ſon bras.

Zéphire par &c.

A l'approche du Dieu, Calyſto ſe réveille;
Mais, qu'elle eſt ſa ſurpriſe, ô Ciel! qu'elle merveille!
Jupiter à ſes yeux! Jupiter ſous ſes loix!
Long-temps un trouble affreux l'agite,
Mais enfin, tremblante, interdite
Elle ſe lance dans les Bois,
Fuit: le Dieu vainement à la ſuivre s'apprête,
Vainement aux Echos il vante ſon pouvoir,

Eclat, grandeur, rien ne l'arrête ;
Il commence a parler & ceſſe de la voir.

La naïve innocence
Regne dans les Forêts,
L'éclat ny la puiſſance
N'y triomphe jamais.

Si Flore cherche à plaire
C'eſt au Zéphir leger,
Et des yeux de Bergere
Veulent voir un Berger.

La naïve &c.

Malgré tant de mépris ſon ardeur ſe ranime,
Et ſon dépit affreux qu'en ſa plainte il exprime,
Ne fait que rallumer ſes feux :
Tout l'Univers, peut-être, eût été la victime
De ce déſeſpoir amoureux ;

Mais l'Amour reſpectant le Maître du Tonnerre ;
En luy rendant l'eſpoir mit le comble à ſes vœux :
Une feinte ſouvent plaît au Dieu de la Guerre ;
Elle ne plaît pas moins au Dieu des tendres nœuds.
Inſpiré qu'il étoit ; de la Nimphe Egerie,
Nimphe de Calyſto cherie,
Il prend & les traits & la voix ;
Sur les pas de Diane il erre dans les bois,
Voit Calyſto, la ſuit, l'appelle ;
Elle croit voir ſa compagne fidelle,
Elle vient, & bientôt dans ce ſombre ſéjour
Tout de ce tendre Amant ſeconda la conſtance ;
Il y regnoit un éternel ſilence,
Et ſouvent le ſilence authoriſe l'Amour.

Ne ſçavoir pas ſe contraindre,
C'eſt ignorer l'Art d'aimer ;
Souvent l'Amant qui ſçait feindre ;

Eſt celuy qui ſçait charmer.

D'un cœur fier vôtre tendreſſe
N'excite point la pitié ;
C'eſt le nom d'Amour qui bleſſe ;
Prenez celuy d'amitié.

Ne ſçavoir &c.

LE

REMEDE AMOUREUX,

OU

L'AMOUR GUERI PAR L'AMOUR.

Cantate. VII.

POUR oublier l'inconſtante Climeine
Tircis d'un antre affreux avoit fait ſon ſéjour ;
Là, du récit de ſa cruelle peine,
Sans ceſſe il fatiguoit les échos d'alentour.

Souffrez, plaintive Philomele,
Que je mêle mes cris à vos triſtes accens,
Vôtre peine la plus cruelle
Ne ſçauroit égaler les maux que je reſſens.

Vous qui d'un deſtin déplorable
Sçavez ſi vivement exprimer les rigueurs,
Senſible à l'ennuy qui m'accable,

Prêtez vos tons plaintifs à mes vives douleurs.

Souffrez, plaintive &c.

Ainsi de son tourment il se plaignoit sans cesse.
Vain désespoir ! vaine tristesse !
L'Amour regnoit encor plus ardent dans son cœur.
Que deviens-je ? dit-il, quelle est mon esperance ?
J'éprouve vainement le secours de l'absence,
Une fatale image entretient mon ardeur !
Ah ! puisque rien ne peut finir ma peine,
Le jour pour moy n'a plus d'appas !
Dumoins, mourons aux yeux de l'ingrate Climeine ;
Affreux dépit, suivez mes pas ;
Allons : peut-être l'inhumaine
Par de nouveaux mépris hâtera mon trépas !

Amour, ſur un cœur trop fidéle,
Signale tes traits rigoureux ;
Ma Bergere a briſé ſes nœuds
Et je ne puis changer comme elle.

Ah ! ſi mes maux te ſemblent doux,
Cruel, achêve ton ouvrage ;
De ma mort pour dernier hommage
Viens repaître encor ton courroux.

Amour, ſur &c.

Il dit, & penetré d'une douleur mortelle
Il approchoit de ſon hameau ;
Lorſque, ſous un épais ormeau,
Il apperçût une beauté nouvelle.
Il s'arrête ſurpris ; jamais le Dieu d'Amour
N'offrit rien de ſi beau dans ce charmant ſéjour ;
Mille graces ſembloient voltiger autour d'elle :
Il ſoupire, & le cœur d'un nouveau ſoin preſſé

Il goûte en ſe troublant une paix ſalutaire ;
Et de la volage Bergere
Le triſte ſouvenir eſt bientôt effacé.

L'abſence d'une ardeur extrême
Guérit mal un cœur malheureux ;
Souvent c'eſt à l'abſence même
Qu'Amour doit ſes plus tendres feux.

Prenez une nouvelle chaîne,
Et vous pourrez tout eſperer ;
Vous vous addreſſez à la haine ;
C'eſt l'Amour qu'il faut implorer.

L'abſence *&c.*

L'AMANT CONSTANT.

Cantate VIII.

LONG-TEMPS ſous une rigueur feinte
Iris m'avoit caché mon bonheur le plus doux;
L'Amour n'a pû ſouffrir cette injuſte contrainte,
Et mon ſort déſormais rendroit les Dieux jaloux.

De mon ardeur fidelle
Je goûte la douceur;
Iris n'eſt plus cruelle,
Et j'ay ſçû tirer d'elle
L'aveu de mon bonheur.

Le tendre Amour couronne
Mes plus ardens déſirs;

Et Venus assaisonne
Les plaisirs qu'il nous donne
Par de nouveaux plaisirs.

De mon &c.

Bocage, qui touché de ma sombre tristesse,
A ma plainte autrefois méliez de tristes sons;
Je viens vous annoncer le prix de ma tendresse;
Soyez aussi sensible à mes chants d'allegresse,
Que vous l'étiez à mes tristes chansons.

O vous, qui dans ce bocage
Formez d'aimables concerts,
Rossignols, rendez homage
A la beauté que je sers.

Chantez l'éclat vif & tendre,
Dont elle a sçû m'enchanter;
Iris aime à vous entendre.

plaisez vous à la chanter.

O Vous &c.

Que vous m'avez coûté de soupirs & de
larmes !
Beaux nœuds dont aujourd'huy je recon-
nois le prix ;
Ma constance a vaincu de rigoureux mépris,
J'ay vû finir mes cruelles allarmes ;
Pouvois-je, en adorant Iris,
Payer moins cherement un bien si plein de
charmes ?

Amour, que tes loix sont aimables !
Tu sçais soulager nos tourmens ;
Tes liens ne sont redoutables
Que pour les volages Amans.

Pour qui constamment sçait attendre,
Tu reserves d'heureux instants ;
Rarement on peut se defendre
D'une ardeur qui flate long-temps ;

On réſiſte au feu le plus tendre,
Mais on cede à des feux conſtants.

Amour &c.

ORPHE'E ET EURIDICE.

Cantate IX.

ORPHE'E accablé de triſteſſe,
Aux Montagnes de Thrace apprenoit
ſes malheurs ;
Les Forêts, les Rochers ſenſibles à ſes pleurs
Avec luy ſe plaignoient ſans ceſſe,
Et charmez de ſes ſons ſi remplis de tendreſſe
Sembloient en le ſuivant partager ſes
malheurs.

Grands Dieux ! vôtre rigueur extrême
Me ravit pour jamais l'objet de mon amour ;
Ah ! puiſque vous m'ôtez la moitié de moy-
même,

Dieux cruels ! ôtez moy le jour.

Un ſeul inſtant paſſé loin de mon Euridice
Me ſembloit autrefois un éternel ennuy ;
Je n'ay point d'Ixion merité le ſupplice,
Et je ſuis mille fois plus malheureux que luy.

Grands Dieux &c.

Cent fois il veut briſer ſa Lyre,
Cent fois par l'Amour même il ſe ſent arrêté ;
Deſcends, luy dit ce Dieu, dans l'infernal Empire,
C'eſt là que doit finir ton rigoureux martyre,
Deſcends... l'Amour ordonne & l'Amant tranſporté
Vole ſur l'infernale Rive ;
Là, Bientôt par ſa voix languiſſante & plaintive
Il charme de Pluton le ſéjour redouté.

Cedez, cruelles Eumenides,
Cedez à ſes accords touchans;
Et vous, Parques avides,
Quittez vos travaux homicides
Pour écouter ſes tendres chants.

Le tendre Amour l'a ſçû contraindre
De deſcendre en ces ſombres lieux;
C'eſt aux Enfers qu'il vient ſe plaindre
De l'extrême rigueur des Cieux.

Cedez, cruelles &c.

C'en eſt fait: la Mort cede au pouvoir de l'Amour;
Je te plains, dit Pluton, reprends ton Euridice;
Mais n'oſe pas la voir qu'elle n'ait vû le jour,
C'eſt à ce prix que l'Enfer t'eſt propice.
Tel eſt l'arrêt du ſort: Euridice le ſuit;

Mais, déja de la voir l'avantage luy tarde;
Impatient, il brûle, il ſe tourne, il regarde;
Euridice retombe en l'éternelle nuit.

Jeunes cœurs, ſous un voile ſombre
Vôtre bonheur ſçait ſe cacher;
Le plaiſir n'eſt ſouvent qu'un ombre
Qui fuit quand on veut l'approcher.

D'une amoureuſe impatience
Craignez le dangereux pouvoir;
Souvent une fole eſperance
Eſt la mere du déſeſpoir.

Jeunes cœurs &c.

CALYPSO.

Cantate X.

DE cette Iſle fatale & célebre en naufrages,
Que le prudent Nocher ne voit qu'avec horreur,
Calypſo nuit & jour fatiguoit les rivages
De ſes cris & de ſa fureur:
Séduite quelquefois par une fole erreur
Elle croit voir encor ſon inconſtant Ulyſſe,
Elle ſemble le ſuivre, elle luy tend les bras;
Et d'un tendre langage empruntant l'artifice
Addreſſe à ce Héros ces mots qu'il n'entend pas.

Cruel Amant, pour qui ſeul je ſoupire,
Malgré les maux dont toy-même es l'auteur,
N'es-tu venu dans mon paiſible Empire,

Que pour troubler le repos de mon cœur ?

Des flots mutins l'inconſtance funeſte
T'avoit ſoûmis ſur ces bords à ma loy :
Hélas ! ces flots, & je les en atteſte,
Sont mille fois moins inconſtans que toy.

Cruel Amant &c.

Le cœur ſans ceſſe plein du feu qui la dévore,
Elle mêloit ſes pleurs avec ceux de l'Aurore,
Lorſque le débris d'un Vaiſſeau
Par les flots écumans jettez ſur le rivage
Offrit à ſes regards un ſpectacle nouveau :
Dieux ! quel étonnement ! de ſon Amant volage
Dans un jeune Héros elle revoit les traits !
Elle héſite long-temps ; mais l'eſpoir la raſſure ;

Elle vole au devant d'un bien ſi plein d'attraits,
De ce cher inconnu veut ſçavoir les projets,
Et s'inſtruit avec ſoin de ſa triſte avanture:
Mais quels nouveaux tranſports s'élevent dans ſon cœur!
Lorſqu'elle apprend, que c'eſt le Fils de ce Vainqueur,
Dont le deſtin l'intereſſe,
Elle ſent renaître l'ardeur,
Que ſes ſoupirs & ſa triſteſſe
N'avoient fait qu'entretenir;
Et bientôt de ſes maux perdant le ſouvenir,
Elle change ſa plainte en ces chants d'allegreſſe.

Renaiſſez tendres Amours,
Regnez dans mon cœur tranquile;
Ramenez dans cet aſyle
Les Plaiſirs & les beaux jours.

Que le Fils d'Ulyſſe éprouve

La puiſſance de vos traits ;
Adouciſſez mes regrets
Par le bien que je retrouve.

Renaiſſez &c.

La charmante Eucharis, dont les yeux pleins de charmes
Au plus rebelle cœur feroient rendre les armes,
A ces heureux tranſports mêlant ſa douce voix.
D'un aimable concert fait retentir les Bois ;
Cependant Calypſo, dont les Nimphes charmantes
Seconde les ſoins immortels,
Sur un tendre Gazon, de mille fleurs naiſſantes
A l'Amour qui l'abuſe éléve des Autels.
Mais quel eſt ton eſpoir ? Amante infortunée :
Contre une triſte deſtinée,

Quel

Quel remede attends-tu d'un Dieu capricieux ?
Ton amoureuſe ardeur s'eſt envain rallumée,
A des pleurs éternels condamne encor tes yeux ;
L'Amour vient de lancer un trait victorieux :
Mais ton eſpoir eſt vain, Eucharis eſt aimée.

Sourd à nos vœux les plus preſſans
Amour ne ſuit que ſon caprice ;
Souvent ſon extrême injuſtice
Eſt le prix de tout nôtre encens.

Armé de ſes traits redoutables,
Il n'aime qu'à troubler nos vœux ;
Et s'il fait un Amant heureux,
Il fait cent rivaux miſérables.

Sourd à nos vœux *&c.*

L'AMOUR POSTILLON.

Cantatille.

Sur le départ d'un Trancardin.

FLOISSAC vient de partir ; amis, mes triſtes yeux
L'ont vû comme un éclair s'éloigner de ces lieux :
Une Loy trop cruelle a preſſé ſon voyage,
Il eſt parti ; j'ay vû le funeſte aiguillon
De ſes ardens Courſiers animer le courage,
De pouſſiere à l'inſtant un affreux tourbillon
De le voir plus long-temps m'a ravi l'avantage ;
De graces & de jeux un galant Bataillon
De ce cher Trancardin compoſoit l'équipage ;

Amour étoit son Postillon,
Et Bacchus portoit son bagage.
Floissac vient de partir; amis, mes tristes yeux
L'ont vû comme un éclair s'éloigner de ces lieux.
Tous les Dieux à l'envy sembloient luy rendre homage;
Là l'oubly vainement apprêtoit ce breuvage,
Qui seul rend l'homme absent de ceux qu'il a quittez;
Une amere douleur peinte sur son visage
A condamné cent fois ces apprêts détestez.
L'Amour même a placé devant luy nôtre image.
Floissac vient de partir; amis, mes tristes yeux
L'ont vû comme un éclair s'éloigner de ces lieux.

Chers Trancardins, le Dieu qui brave
Les Enfers, la Terre & les Cieux;

L'Amour devenu nôtre eſclave,
Nous rend plus heureux que les Dieux.

Ce Dieu, de ſes droits, pour nous plaire,
Cede la plus juſte moitié ;
S'il nous ôte un amy ſincere
Il n'ôte rien à l'amitié.

Chers Trancardins &c.

CHANSON.

NON, je ne croiray pas, plaintive Tourterelle,
Que ta mort ſoit l'effet d'un Amour trop fidele ;
Ton cœur n'étoit-il donc ſenſible qu'au tourment
De perdre un cher Amant ?
Ah ! quand dans les tranſports d'une vive tendreſſe,
Par les nœuds les plus doux il combloit ton déſir,
Tu devois mourir de plaiſir,
Ou ne pas mourir de triſteſſe.

AUTRE.

INDISCRETS Roſſignols, qui charmez ce bocage
Par le récit de vos plaiſirs ;

Tout y cede aux attraits de vôtre doux ramage
Et tout semble y ceder à vos ardens désirs :
Mais ne vous flatez pas que d'un tendre martyre,
Vous puissiez seuls chanter le succez le plus doux ;
Je chanterois bien mieux que vous,
Si, comme vous, j'osois le dire.

AUTRE.

POUR un baiser que j'ay reçû de vous,
Charmante Iris, je languis, je soupire :
Ah ! qui l'eût dit que ce qui fût si doux
Eût pû causer un si cruel martyre.

AUTRE.

JE ne sçaurois vous voir qu'une heure chaque jour,
Une heure seulement à mon plus tendre Amour,
Je puis donner une libre carriere ;

Et mes feux, dites vous, ſont encor inconſtans :
Que vous importe, Iris, que j'aime plus long-temps,
Pourveu que j'aime bien pendant une heure entiere ?

SONNET.

*Pour répondre à M. le Baron D*** qui demandoit à l'Autheur, qui étoit ſa Maîtreſſe ?*

ELLE eſt plus belle & plus charmante encore
Que ce qu'on voit de plus beau dans ces lieux ;
Elle a ces traits dont ſe pare l'Aurore
Lorſqu'au matin elle dore les Cieux.

Elle a ce teint qu'un Lys qui vient d'éclore,
Par ſa blancheur repréſente à nos yeux ;
Elle a ces yeux dont Cyprine s'honore ;
Et dont l'éclat enchante tous les Dieux.

Pour en un mot t'en faire la peinture,

On

On ne voit point dans toute la nature
Tant de beauté, tant d'esprit, tant d'appas.

Or, toy Baron, qui d'une ardeur extrême
Voudrois sçavoir qu'elle est celle que j'aime,
A ce portrait ne la connois-tu pas?

SONNET.

A Monsieur Peyrot de Lâage.

FOULER aux pieds ses plus cheres délices;
Veiller le jour, la nuit ne dormir pas:
N'aller jamais que par regle & compas;
Toûjours d'un rien se faire des supplices.

Chez un Iris abondante en malices
Dès le matin tourner vîte ses pas;
Avec grand soin luy vanter ses appas,
Et la loüer même de ces caprices.

Compter pour rien ſes parens, ſes amis ;
Avoir toûjours un viſage ſoumis,
Rire ſans joye & pleurer ſans triſteſſe.

Parler ſouvent contre ſon ſentiment ;
Se croire heureux & ſe plaindre ſans ceſſe,
Voilà, mon cher, comme vit un Amant.

RONDEAU.

IMITE' DE CELUY DE VOITUTE,
En cas d'Amour, &c.

EN cas de vers, amoureux je veux dire ?
Il faut aimer, dit-on, pour bien écrire,
On ne ſçauroit compoſer galamment
Et chaque mot eſt placé froidement
Quand ſur l'Auteur Amour n'a point d'empire.

Pour moy qui rien ne fais ny ne déſire
Que ce grand Dieu ne ſoit à me conduire,

Je devrois bien réuſſir aiſément
En cas de vers.

Et nuit & jour je languis, je ſoupire,
Le bien de plaire eſt le ſeul où j'aſpire;
Iris le ſçait combien fidélement
Combien hélas! je l'aime tendrement,
Malgré cela je ſuis un pauvre ſire
En cas de vers.

QUESTION GALANTE.

Qu'eſt-ce que l'Amour?

C'EST ce Lutin qui fait qu'on ne dort pas,
Qu'on ne vit qu'à demy, qu'à toute heure on expire,
Qui dès le grand matin tourne & hâte nos pas

Vers un objet qui fait nôtre martyre :
C'eſt ce charmant accord qui nous force
d'aimer,
C'eſt ce je ne ſçay quoy qu'on ne peut
exprimer ;
En un mot, c'eſt ce feu toûjours inſatiable
Qui nous dévore & nous ſuit en tout
lieu,
Pluſieurs diſent que c'eſt un Dieu
Pour moy je croy que c'eſt un Diable.

IMPROMPTU

A une Belle.

JE ſuis adoniſé, dites-vous, belle Iris,
Pourquoy s'en étonner ? la raiſon en eſt
claire :
Pour voir une Venus, Iris, & pour luy
plaire
Faut-il pas être un Adonis ?

EPIGRAMME

TIRE'E DE MARTIAL,

Bella es novimus, &c.

NOUS le ſçavons, vous êtes jeune & belle,
Riche ſurtout & par deſſus pucelle,
Chacun le dit, je n'en diſconviens pas:
Mais quand partout de ces rares appas
Dans vos diſcours vous faites l'étalage,
Dame Cloris, de grace, excuſez-moy,
Je ne tiens plus pour article de foy
Qu'ayez beauté, richeſſe & pucelage.

EPIGRAMME IMITE'E DE MARTIAL,

Quanta tua est, &c.

A MONSIEUR FEBVRIER.

NON moins prudent que Caton si vanté,
Plus chaste encor que le chaste Hyppolite,
Mieux discourant que tous ceux qu'on imite,
Toy-même en tout digne d'être imité,
Reçoy ces vers nez d'un cœur enchanté
Qui pour son type & te prend & te cite;
Cher Febvrier, j'admire ton mérite,
Heureuse soit qui t'aura mérité.

EPIGRAMME

Sur un Procès jugé au Parlement de Bordeaux.

HIER icy d'une importante Affaire
Le Parlement fort occupé traittoit ;
Couple de Sœurs & Madame leur Mere
Calomnioient un Curé Debonnaire,
Criant bien fort que sorcier il étoit :
On examine, on cherche les indices,
Point ne s'en trouve, on voit donc leurs malices,
On les condamne aux frais, dépens, épices,
Et l'on absout le Pénitencier
Homme d'honneur reconnu par nos Dames ;
Bien faut pourtant qu'il soit un grand sorcier,
Puisqu'ainsi sort d'entre les mains des Femmes.

EPIGRAMME

A un Borgne.

ENVAIN à m'épier ton cœur jaloux s'attache,
Tu veus troubler mes feux, quel eſt donc ton orgueïl?
Argus avec cent yeux ne pût garder ſa Vache,
Et toy tu veux garder ta femme avec un œil!

EPIGRAMME.

DES deux côtez mon âme eſt incertaine,
Soit de garder, ou de rompre ma chaîne,
Quoyqu'il en ſoit, je doute également:
Lorſque je ſonge aux yeux qui m'ont ſçû plaire,

J'ay trop d'Amour pour ceſſer d'être Amant;
Mais lors auſſi que Sageſſe m'éclaire,
J'ay trop d'eſprit pour aimer conſtamment.

EPITAPHE

D'un Babillard.

TOUT doux, paſſant; dans ce tombeau repoſe
Jean qui ne ſçût jadis faire autre choſe
Que babiller toûjours mal à propos:
Or n'éveillez pour Dieu ce ſot Apôtre
Et gardez-vous de troubler ſon repos,
Si craignez-vous qu'il ne trouble le vôtre.

EPIGRAMME

TIRE'E DE MARTIAL, LIVRE XI.

Nil mihi das, &c.

DE ton vivant tu ne veux bailler rien,
Après ta mort tu me promets gros bien ;
Or dans les cœurs, Maron, ſi tu ſçais lire
Devine un peu ce que le mien déſire.

AUTRE A CE'LIMEINE,

TIRE'E DU MESME AUTEUR, LIVRE IV.

Epigramma noſtrum, &c.

CE'LIMEINE ayant lû certaines Epigrammes

Où je me plaignois fortement
De la facilité des Dames,
N'a pas voulu de ſon Amant
Ecouter le langage tendre,
Langage juſques à trois fois
Réiteré de vive voix,
Mais dont trois fois elle a ſçû ſe deffendre :
Vous pouvez, Célimeine, à préſent l'écouter
Et vous montrer à ſes vœux moins rebelle ;
Je vous ay dit de réſiſter,
Mais non pas d'être ſi cruelle.

AUTRE
A
ERASTE,
TIRE'E DU MESME AUTEUR,
LIVRE VI.

Triſtis es, &c.

QUEL noir ſoucy t'attriſte & t'importune
Quand de ton ſort nous admirons l'éclat ?
Cache ton trouble, Eraſte, à la fortune,
Elle pourroit t'accuſer d'être ingrat.

AUTRE
TIRE'E DU MESME AUTEUR.
LIVRE VII.

Formoſam planè, &c.

DAMON l'aveugle aime une Damoiſelle

Dont comme luy d'autres ſeroient épris ;
De ſon bon goût ne ſoyez pas ſurpris,
C'eſt par hazard qu'il en aime une belle.

MADRIGAL

Sur une contuſion qu'une Demoiſelle avoit faite par mégard à l'œil de l'Autheur.

TOUTE feinte eſt inutile,
Belle & charmante Lucile ;
Chacun ſçait que c'eſt vous qui cauſez mon tourment,
Mais du moins faites voir que c'eſt innocemment,
En prenant quelque part à l'ennuy que j'endure :
Car il n'eſt rien, je vous aſſure,
Qui ſoit plus digne de pitié.
Ny jour ny nuit je ne ſommeille,
Je ne dors du moins qu'à moitié,
Et ſitôt que je me réveille,

De mille ennuis cuisans je me sens tourmenté :
Tel est mon sort, Lucile, & ma calamité,
Depuis que par vos coups, pourtant dignes d'envie,
Je suis forcé de fuir la lumiere des Cieux,
Et depuis qu'aux dépens du repos de ma vie
Vous m'avez donné dans les yeux.

EPIGRAMME
A
UNE MEDISANTE.
IMITE'E DE MARTIAL,
LIVRE I.

Si memini fuerant, &c.

VIEILLE Guenon des plus vieilles l'Ayeule,
Je t'avois vû quatre dents dans la gueule,
Une toux vint qui t'en fit cracher deux,

Une autre toux t'en ôta deux encore,
Il m'en ſouvient; ainſi, Dame Iſidore,
Voilà bien clair le compte de nos œufs.
Or, maintenant tu peus ne te déplaiſe,
Touſſer, cracher, nuit & jour à ton aiſe,
Tant qu'en ce monde à nôtre dam vivras,
Jà ne ſçauroit t'arriver pareil cas,
Fors une choſe à chacun ſalutaire,
C'eſt de cracher ta langue de vipere.

Fin des Poëſies Diverſes.

TABLE
DES CHAPITRES
DE LA VIE DE PEDRILLE
DEL CAMPO.

PREMIERE PARTIE.

Chapitre I. *LA Naiſſance de Pedrille Del Campo*, page 1

Chap. II. *Pedrille eſt Precepteur chez un Gentilhomme de Campagne*, 6

Chap. III. *Pedrille eſt amoureux*, 14

Chap. IV. *Ce qui arrive à Pedrille chez le vieux Gentilhomme*, 25

Chap. V. *Pedrille va à la Ventoſa*, 29

Chap. VI. *Pedrille eſt traité par un Chirurgien*, 38

Chap. VII. *Les Amours de Zéroaïde & du Berger Alcidon, Nouvelle*, 43

Chap. VIII. *Pedrille retourne à Salamanque*, 61

Chap. IX. *Pedrille eſt obligé de quitter Salamanque*, 67

Chap. X. *Pedrille ſe trouve à ſon aiſe*, 74

Chap. XI. *Pedrille part pour la Ventoſa*, 78

Chap. XII. *Pedrille eſt fiancé avec Lorenza*, 84

Chap. XIII. *Pedrille eſt mené à Salamanque ; ce qui luy arrive*, 89

SECONDE PARTIE.

Chapitre I. *PEDRILLE arrive à Barcelonne & ſe fait aimer de*

son Capitaine de Galeres, 95
Chap. II. *La mort de Gabaleto, on veut écorcher Pedrille*, 101
Chap. III. *Dom Frederic traite à son tour Dom Juan & toute la Compagnie*, 108
Chap. IV. *Pedrille fait un Rêve*, 113
Chap. V. *Dom Juan donne à Pedrille sa liberté*, 118
Chap. VI. *Dom Juan donne une seconde Fête sur sa Galere : mort de Dom Farnezo : malheur de Pedrille & de tous les Convives*, 123
Chap. VII. *Pedrille est Jardinier ; il s'échappe d'Alger*, 130
Chap. VIII. *Histoire de Zaïde & de Dom Francisco Moradero*, 138
Chap. IX. *Pedrille est repris par les Turcs : ce qui luy arrive ensuite*, 153
Chap. X. *Pedrille quitte Barcelonne, arrive à Madrid, & aprés s'y être enrichi part pour Salamanque*, 162
Chap. XI. *Pedrille devient voleur de grands chemins*, 170
Chap. XII. *Pedrille apprend des nouvelles de Lorenza*, 174
Chap. XIII. *Pedrille s'échappe de la Caverne des Brigands*, 183
Chap. XIV. *Ce qui arrive à Pedrille aprés s'être sauvé de la Caverne des Brigands : sa déplorable situation & la nécessité où il se trouve d'aller à Barcelonne*, 190

TROISIEME PARTIE.

Chapitre I. *Ce qui arrive à Pedrille en allant à Barcelonne*, 201

Chap. II. *Les Avantures de Lorenza* 207
Chap. III. *Lorenza acheve le recit de ſon Avanture*, 215
Chap. IV. *Ce qui arrive à Pedrille dans une Cave & ce qu'il y voit*, 219
Chap. V. *Hiſtoire de Dom Carlo & de Dona Elvira*, 226
Chap. VI. *Suite de l'Hiſtoire de Dom Carlo*, 251
Chap. VII. *Le Dîner mal digeré*, 257
Chap. VIII. *Long & perilleux Combat*. 263
Chap IX. *Le Soupé trouvé long*, 268
Chap. X. *Tornacuero en priſon*, 273
Chap. XI. *Et dernier*, 282

TABLE
DES POESIES
DIVERSES
CONTENUES A LA FIN
De ce Volume.

CANTATES.

CEPHALE & Procris, Cantate I, page 1
Le Triomphe de l'Amour, II. 5
L'Amour aveuglé, III. 9
Le Charme de la Voix, IV. 13
L'Amour Victorieux, V. 17
Calyſte, VI. 20

Le Remede Amoureux ou l'Amour guéri par l'Amour, VII. 25
L'Amant Coûtant, VIII. 29
Orphée & Euridice, IX. 33
Calypso, X. 37
L'Amour Poſtillon, Cantatille, 42

CHANSONS.

NON *je ne croiray pas*, 45
Indiſcrets Reſſignols, Idem.
Pour un Baiſer, 46
Je ne ſçaurois vous voir, Idem

SONNETS.

POUR *répondre à M. le Baron D*** qui demandoit à l'Autheur qui étoit ſa Maitreſſe*, 48
Autre à Monſieur Peyrot de Lâage, 49
Rondeau imité de celuy de Voiture, en cas d'Amour, &c. 51
Queſtion Galante, 52
Impromptu à une belle, 51

EPIGRAMMES

Tirées & imitées de Martial, 53
Epitaphe d'un Babillard, 57
Madrigal ſur une Contuſion qu'une Demoiſelle avoit faite par mégard à l'œil de l'Autheur, 61

APPROBATION.

J'AY lû par ordre de Monſeigneur le Garde des Sceaux, un Livre qui a pour titre, *Pedrille Del Campo*, Roman Comique dans le goût Eſpagnol; & des *Poëſies Diverſes* du même Autheur. Je n'y ay rien trouvé qui doive en empêcher l'impreſſion. FAIT à Paris le 8. Août 1718. CHATEAUBRUN.

PRIVILEGE DU ROY.

LOUIS par la grace de Dieu, Roy de France & de Navarre: A nos amez & feaux Conſeillers les gens tenans nos Cour de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de nôtre Hôtel, Grand Conſeil, Prevôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Juſticiers qu'il appartiendra: SALUT, nôtre bien amé PIERRE PRAULT, Libraire à Paris, Nous ayant fait remontrer qu'il ſouhaiteroit faire imprimer & donner au public pluſieurs Hiſtoires galantes ſous le titre de *La Vie de Pedrille Del Campo, avec le veritable Amour éprouvé par les Sylphes, les Avantures choiſies, les belles Grecques la Duc des Vandales, Hiſtoire de Demetrius Czar de Moſcovie, les effets de la Simpathie, les nou-*

velles Folies Romanesques & la Voiture embourbée; s'il nous plaisoit luy accorder nos Lettres de privilege sur ce necessaires: A CES CAUSES, Voulant favorablement traiter ledit Exposant, Nous luy avons permis & permettons par ces Presentes de faire imprimer lesdits Livres cy dessus énoncez en tels vollumes, forme, marge, caractere, conjointement ou séparément & autant de fois que bon luy semblera, & de les vendre faire vendre & débiter par tout nôtre Royaume pendant le temps de quatorze années consécutives, à compter du jour de la date desdites Presentes: Faisons défenses à toutes sortes de personnes de quelque qualité & condition qu'elles soient d'en introduire d'impression étrangere dans aucun lieu de nôtre obeissance, comme aussi à tous Imprimeurs, Libraires & autres, d'imprimer, faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter ny contrefaire lesdits Livres cy-dessus expliquez, en tout ny en partie, ny d'en faire aucuns extraits sous quelque prétexte que ce soit d'augmentation, correction, changement de titre ou autrement, sans le consentement par écrit dudit Exposant ou de ceux qui auront droit de luy; à peine de confiscation des Exemplaires contre-faits, de six mille livres d'amende contre chacun des contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel Dieu de Paris, l'autre tiers audit Exposant, & de tous dépens dommages & interets; à la charge que ces Présentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris & ce dans

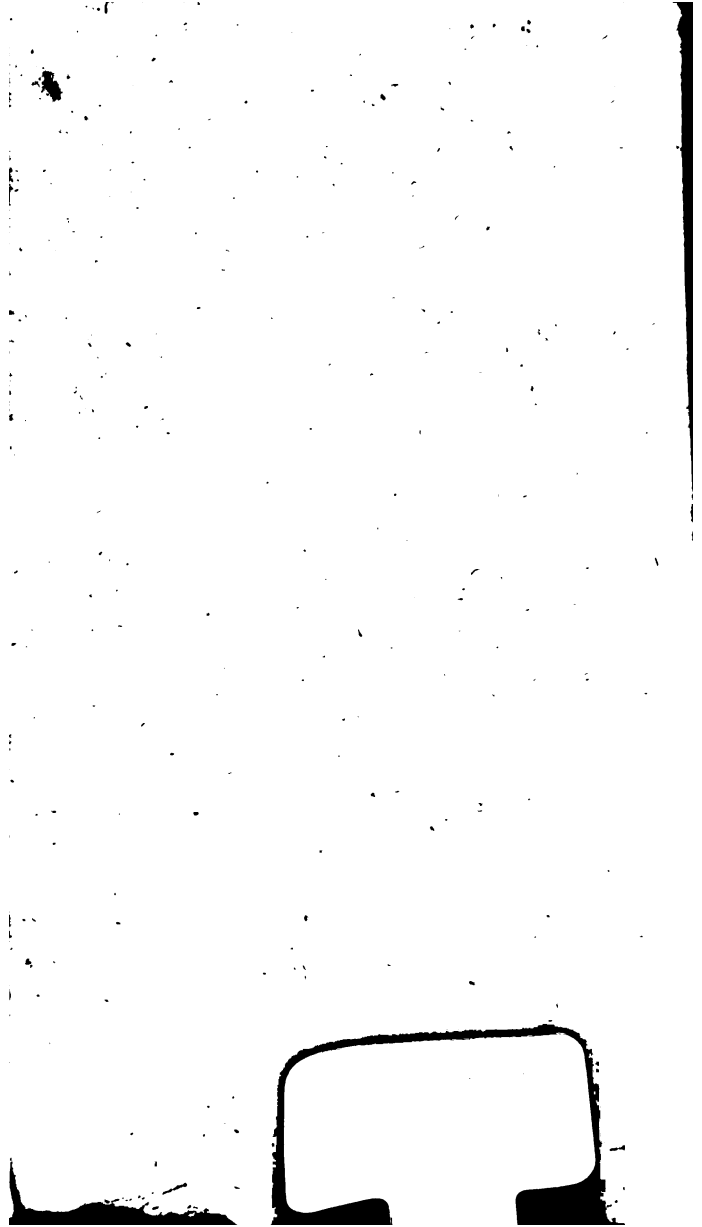
trois mois de la date d'icelles ; que l'impreſſion de ces Livres ſera faite dans nôtre Royaume & non ailleurs, en bon papier, & en beaux caracteres, conformément aux Reglemens de la Librairie ; & qu'avant de les expoſer en vente les Manuſcrits ou Imprimez qui auront ſervy de copie pour l'impreſſion deſdits Livres, ſeront remis dans le même état où les approbations y auront été données és mains de nôtre trés cher & feal Chevalier Garde des Sceaux de France le Sieur de Voyer de Paulmy, Marquis d'Argenſon ; & qu'il en ſera enſuite remis deux Exemplaires de chacun dans nôtre Biblioteque publique, un dans celle de nôtre Château du Louvre, & un dans celle de nôtre très-cher & feal Chevalier Garde des Sceaux de France le Sieur de Voyer de Paulmy, Marquis d'Argenſon : le tout à peine de nullité des Preſentes, du contenu deſquelles vous mandons & enjoignons de faire joüir l'Expoſant ou ſes ayans cauſe pleinement & paiſiblement, ſans ſouffrir qu'il leur ſoit fait aucun trouble ou empêchemens : Voulons que la copie deſdites Preſentes qui ſera imprimée au commencement ou à la fin deſdits Livres, ſoit tenuë pour dûëment ſignifiées & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amez & feaux Conſeillers & Secretaires, foy ſoit ajoûtée comme à l'original : Commandons au premier nôtre Huiſſier ou Sergent de faire pour l'execution d'icelles tous actes requis & néceſſaires ſans demander autre permiſſion, nonobſtant clameur de Haro, Charte Norman-

de & Lettres à ce contraires : Car tel eſt nôtre plaiſir. Donné à Paris le vingt ſeptiéme jour du mois d'Août, l'an de grace mil ſept cent dix-huit, & de nôtre Regne le troiſiéme. Par le Roy en ſon Conſeil, *Signé*, DE SAINT HILAIRE.

Regiſtré ſur le Regiſtre IV. de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, page 369. n°. 394. conformément aux Reglemens & notamment à l'Arrêt du Conſeil du 13. Aouſt 1703. A Paris le 3. Septembre 1718.

Signé, DELAULNE *Syndic.*

ERRATA.

PAge 7. ligne 3. Campgane, *lisez* Campagne. *p.* 72 *l.* 10. habillement *l.* habilement. *p.* 85. *l.* 9. *ôtez* de. *p.* 94. *l.* 4. voyage *ajoûtez* de Salamanque. *p.* 98. *l.* 13. ee *l* ee. *p.* 100. *l.* 23. Gapatés *l.* C apatés. *p.* 104. *l.* 20. Gapatés *l.* C apatés. *p.* 156. *l.* 2. content *l.* contents. *p.* 170. *l.* 4. X. *l.* XI. *p.* 179. *l.* 15. *ôtez* de *p.* 179. *l.* 25. auteur *l.* acteur. *p.* 222. *l.* 26. tout *l.* tous. *p.* 223. *l.* 1. *ôtez l. côtez. p.* 224 *l.* 17. dent *l.* dant *p.* 241. *l.* 14. melanholie *l.* melancholie. 277. *l.* 14. nous *l.* vous. 281. *l.* 3. telle *l.* tutelle.

58591441